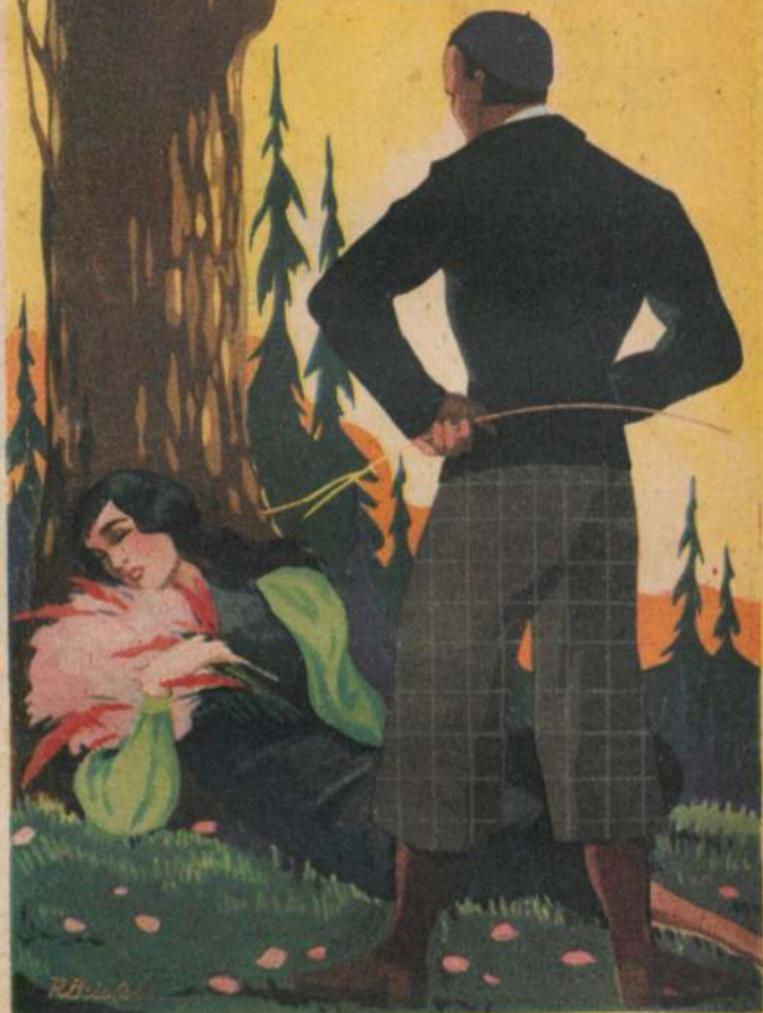


PETITE DAME VERTE

PAR HÉLÈNE MATHERS



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (IX^{ème})

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 8 pages grand format dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

C92794

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
 Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jean de la BRÈTE : 3. *Réer et Vivre.*
 André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
 CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine.*
 Zénide FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmenella.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
 Anne-Marie GASZTOWTT : 326. *La Sœur du bandit.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
 Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
 Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
 Jean JÉGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
 Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Jolette, dactylo.*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrés.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Bulsonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alicé PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalis.*
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire Davril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

292794

Hélène MATHERS

Petite Dame Verte

Adapté de l'anglais

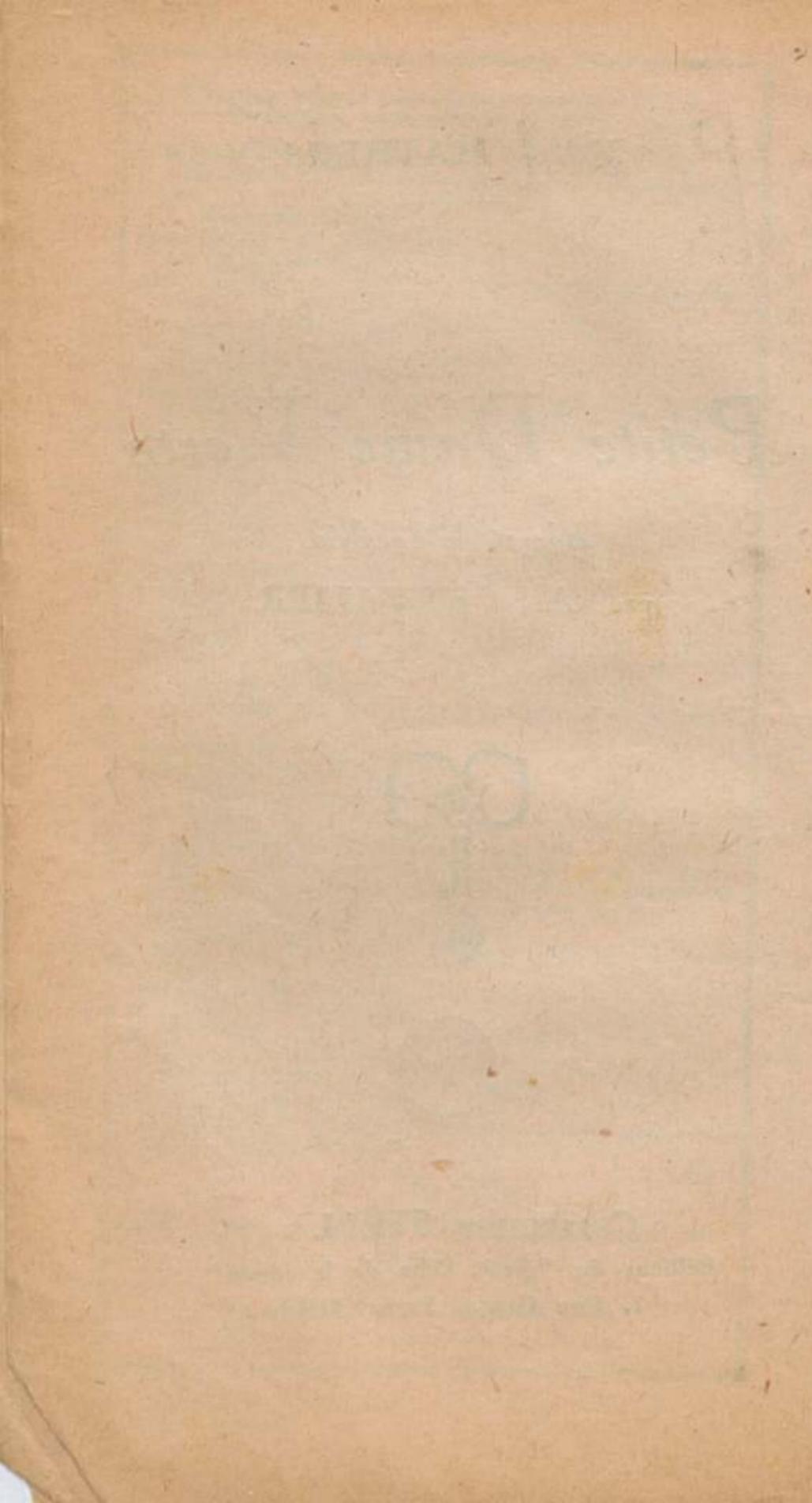
par A. CHEVALIER



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)



Petite Dame Verte⁽¹⁾

PREMIÈRE PARTIE

I

— En avant!

Et nous sommes tous partis, ayant la bise en pleine figure. Notre ligne de cinq coureurs saute le mur bas, traverse la prairie, franchit le fossé, dégringole jusqu'au fond de la vallée dont nous gravissons l'autre pente, sans arrêt. Sur le plateau, le vent de mars déchaîné s'efforce de nous barrer le passage, mais nous plions gaiement devant son effort, et notre bataillon reste au complet.

— En avant!

Nous ne sommes plus cinq de front, et les dix acres de terre labourée que notre chef de file a choisies pour éprouver notre souffle et nos muscles ont raison des plus faibles de notre bande. Deux seulement arrivent au bout du champ.

— Je n'en puis plus! dit à l'arrière une voix féminine et tragique.

Les autres ne répondent que par un signe et un sourire. Il nous faut notre respiration pour courir, non pour parler.

— Des primevères! s'écrie une autre voix.

Et Gillette lâche la course pour tomber à genoux devant quelques touffes d'or pâle, sous la haie.

Après avoir modéré son élan par égard pour les jambes plus faibles qui s'efforçaient de le suivre, notre frère Anak, d'un bond colossal, disparaît tout d'un coup, l'agile Bob sur les talons.

(1) Le titre anglais de cette œuvre est : *My lady green sleeves*.

— Oh! Dick! fait Gillette, reste avec moi ? nous irons dans le bois chercher des violettes.

— Fort bien!, dis-je. Mais alors tu ne me parleras pas de tes tracas de ménage. Tâche d'oublier que nous avons des estomacs à remplir.

— Je tâcherai, Dick! fait-elle, étouffant un soupir.

Après une longue recherche, nous découvrons un tapis de violettes, je ferme les yeux et je crois entendre ce murmure mystérieux qui est la respiration et comme la prière des bois. Quand je reviens à moi, Gillette s'est assise, son précieux bouquet gît à ses pieds, et elle raccommode une chaussette.

— Je te croyais parti, comme toujours, dans la lune! Crois-tu possible que nous soyons jamais plus malheureux qu'à présent? soupire-t-elle.

— Impossible!

— Ne pourrions-nous nous louer pour quelque besogne? Sinon, demain, nous mourrons de faim, insiste Gillette, lamentable.

— Quoi! tu ne prétends pas que...?

D'un signe de tête, Gillette affirme la famine menaçante.

Le soleil s'est caché, le vent de mars nous mord le visage, morsure moins cruelle que celle de la pauvreté. Tout au loin, dans le ciel d'azur, je crois voir monter une tempête, de même qu'au-dessus de nos vies s'accumulent, toujours plus noirs, les nuages de la ruine menaçante.

— Rentrons à la maison, dis-je en me levant. Il va pleuvoir.

II

Nous sommes plusieurs, penchés à la fenêtre de la salle d'étude, pour regarder le vieux poirier auquel il a plu, en une seule nuit, de se couvrir de fleurs.

Le seul objet mobile qu'on aperçoive est Anak qui voltige de-ci de-là, sur ses échasses.

— S'il vous plaît, miss Gillette, dit la voix de la cuisinière, voudriez-vous venir une minute dans la cuisine?

Nos têtes se retirent simultanément de la fe-

nêtre. La joue rose de Gillette a pâli, sa respiration devient un peu haletante.

— C'est Higgins, le boucher!... murmure-t-elle.

Et ses yeux bleus cherchent les miens avec inquiétude.

— Je vais avec toi, ma vieille, lui dis-je, passant mon bras autour d'elle. Allons et finissons-en!

— Qu'est-ce qu'il y a? demande Anak, qui se courbe pour passer la tête par l'embrasure, flairant un désastre.

— C'est Higgins! répète Gillette, du ton dont elle dirait : « Le jugement dernier!... »

Redescendant de sa hauteur de dix pieds à sa taille naturelle, Anak enjambe la fenêtre et paraît au milieu de nous.

— Qu'il ose t'insulter, fait-il, la mine féroce. Il verra de quel bois je me chauffe! D'ailleurs, n'oubliez pas : notre chancelier de l'Echiquier (1) vient lundi!

Et sa main s'abat sur l'épaule de Gillette, en une caresse pesante. Ainsi réconfortée, celle-ci part, suivie de ses cadets, traverse le hall et arrive à la cuisine. Ouvrant la porte toute grande, nous nous tournons instinctivement vers la table... Hélas! loin d'être chargée de braves quartiers de bœuf et d'appétissants gigots, elle est nue, tandis que le feu, lugubre présage, est éteint.

Nous voudrions bien être ailleurs, lorsque surgit lentement de derrière la porte un gros homme en blouse, qui ébauche un salut général et tousse pour s'éclaircir le gosier.

— Je suis venu, Mesdemoiselles et Messieurs, pour mon petit compte qui court depuis deux ans... Vous m'excuserez, jeunes Messieurs et Dames, mais on voit à vos mines que vous ne vous nourrissez pas de rien!

Nous baissions les yeux avec un sentiment de honte ; plus jamais nous ne pourrions être fiers de notre belle santé. Higgins nous a nourris gratis!

— En tout cas, dit Hetty, insinuante, vous ne pouvez nier que nous ne fassions honneur à vos rôtis?

— Ni que notre père vous ait payé régulièrement pendant nombre d'années? ajoute Gillette.

(1) Titre du ministre des finances en Angleterre.

— En effet ! dit solennellement le boucher. Mais les temps ont changé... à mon désavantage.

— Pourquoi ne *lui* écrivez-vous pas ? dis-je, indiquant de la tête une partie éloignée du château.

— C'est *lui* qui paie les factures, pas nous !

— Ah ! vraiment, Monsieur, il paie ! répond le gros boucher, avec une grimace qui veut être sarcastique. C'est la première fois que je l'entends dire ! Je me suis usé les doigts à écrire, je suis venu en personne ; mais il paraît que sa main est paralysée et qu'il est toujours sorti, excepté à l'heure du dîner, témoin la quantité de ris et de cervelles que me commande son grand flandrin de valet... S'il ne peut payer, qu'il le dise, continue l'homme, s'échauffant et serrant les poings, au lieu de se cacher derrière vous, dont ce n'est pas la faute ! Dites un mot, miss, et je trouverai, pour m'expliquer une bonne fois avec lui, l'endroit où il se cache comme une taupe.

Je suis pris d'un fou rire à cette idée. Mais Gillette ne rit pas.

— Cela ne servirait de rien, répond-elle, et Marshall, d'ailleurs, ne vous laisserait pas entrer. Non, non, revenez mardi. D'ici là, nous verrons ce qu'on peut faire.

— Et, en attendant, ajoute Hetty, câline, cher bon monsieur Higgins, ne pourriez-vous nous envoyer un petit rôti de bœuf pour demain ? Que diriez-vous, s'il vous fallait aller à l'église, à jeun, deux fois dans la journée, et avec *lui*, encore !

— Et quelle pitié, fait Anak, avec un clignement d'yeux prodigieux. Quelle pitié, lorsque nous sommes en si bon état, grâce à vous, de nous laisser dépérir à faire peur, faute d'un gigot ou deux !

— Désolé, miss ! répond Higgins, fermant résolument son cœur aux prières de notre jolie Hetty. Je ne puis pas ! Consolez-vous : si vous avez faim, *lui* aussi aura faim, et peut-être ça le fera rentrer dans son bon sens... Je reviendrai mardi.

Il s'enfuit, craignant de s'attendrir, et nous laisse effondrés, au physique et au moral.

— D'ici mardi, nous serons morts ! s'écrie Hetty.

— Allons visiter le garde-manger, fait Anak, toujours pratique.

Reprenant courage, nous le suivons. Hélas ! le

gardé-manger est vide, et nos cœurs défaillent en le contemplant.

— Hurrah! s'écrie Bob, fourrant le nez dans la huche. Voici trois gros pains... et rassis : ils feront plus de profit que des pains frais.

— Et voilà une livre de beurre, un morceau de fromage!... dit Anak qui, à force de rôder, revient triomphant.

— Et un morceau de lard! ajoute Hetty, exhibant sa trouvaille.

Trois pains, une livre de beurre, une croûte de fromage, un morceau de lard, pour nourrir six personnes de bon appétit, pendant trois jours entiers!

Nous retombons dans le désespoir. Hetty s'est perchée sur la huche :

— Où est la cuisinière?

— Elle déploie toutes ses séductions à l'égard du garçon boulanger, dit Bob, qui revient d'une reconnaissance. Quand je suis parti, l'issue de la rencontre était douteuse. La voici!

C'est elle,... les mains vides!

— Oh! s'écrie Gillette, désespérée, vous n'avez pu rien obtenir?

— Non, miss Gillette, et, ce qui est pire, il dit qu'il ne reviendra pas avant qu'on ait réglé sa note.

— Avez-vous encore quelque chose à nous apprendre? Allez-y, n'ayez pas peur! dis-je, poliment.

— Seulement que, si le boucher avait laissé la viande, ça n'aurait guère servi, car il n'y a plus de charbon. On a brûlé le dernier morceau ce matin.

— Est-ce tout?

— Les servantes sont là-haut à faire leurs paquets, monsieur Dick. Quand elles ont vu que le boucher n'apportait rien, elles ont dit qu'elles ne voulaient pas rester dans cette maison de famine... et elles vont attaquer le maître en justice, pour se faire payer leurs gages.

— Où est Marshall? L'a-t-on vu ce matin?

— Il s'est montré un instant à l'arrivée d'Higgins, dit la cuisinière; puis il est parti et je ne l'ai pas revu.

— Ah! fait soudain Anak, qui donc s'en va en voiture?

Nous courons regarder à travers la grille. C'est

bien l'élégant valet qui s'en va en correct équipage, ayant, indice significatif, un panier près de lui.

— Il va en ville chercher des victuailles, pour *lui*, fait Kitty, la cuisinière. Espérons qu'il n'oubliera pas le charbon pour les cuire.

— Attaquons-le au retour, suggère Anak. Je le tiendrai pendant que vous viderez le panier. Il a trop souvent pris notre bien, pour que nous ne lui rendions pas la pareille!

— Dick! Hetty! Anak! s'écrie Gillette, tournant sur elle-même. *Il* a donc de l'argent?... de l'argent comptant, sans quoi il n'aurait pu envoyer Marshall au marché! Et il est tout seul,... à notre merci... Je vais lui faire une visite.

Nous demeurons confondus. Gillette nous éclipse tous. Jamais nos imaginations les plus folles n'ont rêvé de *lui* demander des comptes, pas plus que lui-même ne l'a redouté. Gillette plaisante! Son audace est vraiment trop grande!

— Ne dis pas de bêtises! Si quelqu'un *lui* adresse une sommation, ce doit être moi. Il ne vous écouterait pas, vous autres!

— Qu'as-tu obtenu la dernière fois? s'écrie Gillette. Tu as eu ton tour, c'est le mien. S'il vous plaît de venir tous en chœur, vous êtes libres. Qui me suit?

Elle m'écarte d'un geste impérial — où l'a-t-elle appris? — et se dirige vers la porte. Etonnés, ravis, incrédules, nos cadets s'attroupent sur ses talons, Hetty et moi derrière, plus calmes, et Kitty en queue. A travers le vestibule et un ou deux corridors, nous arrivons à la porte matelassée qui sépare *ses* appartements du reste de la maison, porte qu'il ne franchit jamais, sauf le dimanche, ou bien pour quelque promenade à cheval ou en voiture.

Rarement, en effet, nous avons passé cette porte, et isolément, sur convocation. Mais aujourd'hui, Gillette, emportée par la colère, la pousse sans hésiter, et nous suivons tous. Le tapis est si moelleux que nos pieds, habitués à de dures nattes de paille, s'y enfoncent sans bruit. Le pêne de la seconde porte tourne en silence, Gillette dédaignant de frapper, et nous sommes en présence du maître de la maison.

III

Un parfum délicat de muguet et de lavande, le reflet adouci de quelques paysages accrochés aux murs, un violon posé sur une page de musique, un entassement de livres et de revues, tous ces témoignages d'habitudes raffinées et de culture intellectuelle sont en harmonie avec la main délicate soutenant la tête du personnage que nous voyons de dos.

Sans doute son ouïe est plus fine que la nôtre, car, avant que Gillette ait pu ouvrir la bouche, il prend la parole :

— Est-ce vous, Marshall? Je craignais que vous ne fussiez parti. J'ai oublié le caviar et les olives,... il n'y en a plus. Mais vous y auriez pensé. Ne soyez pas en retard... Pour mon lunch, je prendrai volontiers un peu de pâté de Strasbourg avec un verre de madère... Malheureusement, le madère s'épuise. J'ai mal digéré hier la fricassée de poulet. Je soupçonne qu'elle n'était pas faite avec la volaille que je vous avais indiquée comme bien en chair, mais avec quelque autre plus coriace...

La voix plaintive continue :

— Ma digestion a été troublée, d'ailleurs, par la conduite scandaleuse de ce boucher. J'espère qu'il va devenir raisonnable,... car c'est ennuyeux et coûteux d'aller en ville. Enfin nous pourrions offrir un déjeuner convenable au colonel Desart, lundi. La cuisinière, dirigée par vous, a des talents estimables, mais la mauvaise habitude de toujours réclamer ses gages!

Un grognement sourd de Kitty devrait éveiller sa surprise; toutefois il l'attribue à Marshall, quoique ce gentleman soit un modèle de correction.

— Vous pouvez partir, fait-il, languissamment. Mais vous avez laissé ouverte la porte rembourrée. Je sens positivement un courant d'air. Prenez garde que ces jeunes sauvages ne vous guettent au retour.

Cette raillerie achève de nous faire bouillir le sang. Gillette, qui, depuis ce matin, a pris la tête de l'insurrection, éclate la première :

— Vous avez raison, Monsieur, dit-elle, s'avancant, nous ne sommes pas habitués à des friandises, mais nous n'avons plus la moindre nourriture. C'est pourquoi « les sauvages » sont venus aujourd'hui vous demander un peu de leur argent, dont vous avez la bonté de prendre soin.

La main blanche qui soutient la tête, si bien peignée qu'elle suggère l'idée d'une perruque, cette main s'écarte, et le personnage pivote brusquement. Voici, nous faisant face, notre tuteur, M. Josiah Titmarsh.

Lorsque ses yeux rencontrent notre vigoureux bataillon, en vêtements misérables, il les referme... et il frémit.

— Mes nerfs ! murmura-t-il doucement.

— Oui ! fait Gillette, impitoyable, vous avez des nerfs ; nous, des corps. Des corps, c'est vulgaire, Monsieur, si les nerfs sont aristocratiques ; mais ces corps demandent à être nourris !

Il rouvre lentement les yeux, comme pour s'accoutumer par degrés à un spectacle désagréable, et son regard se fixe sur Hetty, la moins vigoureuse et agressive du troupeau.

— Bonjour, Henriette, vous êtes vraiment jolie, aujourd'hui. Mais vous restez debout... Je vous en prie... prenez tous des sièges... Comment ! je vois cette excellente Kitty près de la porte !... J'ai donné mes ordres à Marshall, vous pouvez vous retirer, madame Kitty... Un mot : le beurre fondu, hier soir... il doit être épais, pas trop !... Vous n'oubliez plus, j'en suis sûr. Bonjour.

Hélas ! le courage défaille parfois à l'instant du combat. La porte se referme sur Kitty, vaincue.

— Et maintenant, dit M. Titmarsh, se levant, puis-je faire quelque chose pour vous, Henriette ?

Il serait mieux assis. Un petit homme assis paraît aussi imposant qu'un homme de haute taille. Mais, debout, le maître de nos destinées atteint à peine la taille de notre plus jeune frère, ce qui explique, peut-être, comment nous n'avons pas encore fait main basse sur sa garde-robe.

— Vous pouvez nous donner de l'argent, Monsieur ? répond Hetty, rougissante. Je voudrais tant... un chapeau neuf !

Je ne sais où notre tyran a pris le merveilleux talent d'avoir toujours raison et de nous mettre

dans notre tort. Ce serait à lui de balbutier, de nous faire des excuses. Au contraire, à chacune de nos rencontres, pourquoi nous sentons-nous gauches, maladroits, lourdauds? Mais aujourd'hui, l'effet accoutumé échoue sur Gillette qui a pris le mors aux dents!

— Nous voulons de l'argent, Monsieur, déclare-t-elle, en se posant en champion, avec un mépris superbe à l'endroit de sa jupe trop courte, ses bras nus, ses vieux souliers, les plus vieux de la famille. Et il nous en faut, non pour des chapeaux, ou du luxe comme vous en avez ici, mais pour payer le boucher et acheter du pain.

— Marshall s'est vraiment très bien conduit, fait-il, ajustant son monocle. Il avait de petites économies, et quand il a découvert l'embarras où me mettait le refus de ce... cet Higgins, il a insisté pour payer de son argent ce qui m'était nécessaire. Je serais fort heureux de partager avec vous mon repas.

— Les sauvages, Monsieur, interrompt Gillette, exaspérée, surtout quand ils sont affamés, préfèrent un simple rôti aux friandises. N'ayez pas peur que nous dévalisions Marshall à son retour!

— Que réclamez-vous? dit-il, sortant enfin de son indifférence et affrontant les jeunes yeux de Gillette qui flamboient d'indignation.

— Nous voudrions savoir, Monsieur, où est passé l'argent que mon père a laissé, et dont vous avez eu la charge, comme notre second beau-père: argent destiné, Monsieur, à donner des carrières aux fils, des dots aux filles, et à faire les frais de notre éducation: soixante mille livres en tout et le château de Sieviking. Sûrement, Monsieur, vous n'avez pu manger tout cela?

Il ne répond rien, mais je vois la main qui ajuste son lorgnon trembler légèrement.

— Soixante mille livres! répète Gillette. Ce n'est pas beaucoup, partagé entre dix enfants, mais du moins de quoi nous instruire, nourrir, vêtir. Regardez!

Et avant que l'infortuné se doute de son intention, elle a saisi Anak au collet et le fait pivoter lestement à quelques pouces du nez de M. Titmarsh. La vue en vaut la peine: un hercule, pas encore arrivé à sa pleine stature, habillé d'une veste

qui ne lui descend pas à la taille, d'une culotte de tweed qui n'a plus de couleur, de bas percés aux genoux; quant à ses bottes, l'empaigne et les semelles plaident depuis longtemps en séparation.

— Et voyez ici! miss Sieviking de Sieviking-Court, Monsieur, à votre service!

Nous ne sommes plus que des marionnettes dans les mains de la terrible Gillette. Elle traîne en avant la pauvre Hetty, dans sa misérable robe, trop étroite, trop courte, et la force à exécuter une demi-révérence. M. Titmarsh contemple Hetty, réfléchissant peut-être qu'elle serait plus digne de son attention si elle était proprement vêtue.

— Voilà pour l'argent que nous coûtions à habiller, continue Gillette, lâchant sa sœur. Quant à la nourriture, depuis un an les fournisseurs nous en font cadeau, car ils n'ont pas reçu un penny. Et pour notre éducation, elle en est restée où elle était du temps de notre père, puis de M. Trevelyan. Les garçons n'ont été envoyés à aucun collège, n'ont appris aucune profession, ont été laissés à l'abandon. Quel est le résultat? Will et Kit, nos pauvres frères, ont mal tourné, ils ont dû émigrer. Aux dernières nouvelles, Will dressait des chevaux et Kit était mineur. Les autres grandissent sans but; nous sommes incultes et ignorants à faire pitié. A qui la faute? A ceux qui nous ont volé notre héritage.

— Précisément, réplique M. Titmarsh, avec une surprenante vivacité. Ceux qui vous ont volés... Vous faites bien d'employer le pluriel. Combien de personnes, je vous prie, ont eu le maniement et l'entier contrôle de votre fortune, avant moi? Et comment prouverez-vous que tout l'argent n'était pas envolé, quand j'ai épousé votre belle-mère, Mrs. Trevelyan?

— Mais... mais..., dit Gillette, hésitante, c'est depuis votre arrivée que l'argent s'est fait rare, que notre éducation a été négligée, presque tous les domestiques renvoyés et le train de maison réduit à rien. Du temps de M. Trevelyan et de notre belle-mère, nous étions bien nourris, bien soignés...

— Et le boucher venait régulièrement deux fois par semaine, ajoute Anak, comme un refrain.

— Précisément, dit M. Titmarsh, avec un sourire exaspérant. Quand j'arrivai ici, la maison

était menée avec une prodigalité ruineuse. La personne qui en avait la direction, feu ma femme, vous permettait un genre de vie beaucoup au-dessus de vos moyens. J'ai jugé de mon devoir de faire des réformes, dans votre intérêt, et j'ai consacré tous mes efforts à vous sauver de la ruine.

— C'est un mensonge, Monsieur, et vous le savez! dis-je en m'avancant. La propriété était libre de toutes dettes, lorsque vous avez épousé notre pauvre belle-mère. Les choses ont mal tourné à partir du jour où vous avez mis le pied à Sieviking.

M. Titmarsh tourne son lorgnon de mon côté et presque aussitôt le laisse tomber.

— Ah! c'est Dick!

— Oui, Dick, chef de famille, en l'absence de ses frères aînés, et prêt, pour la première fois, à agir en cette qualité. Oui ou non, ne pouvez-vous ou ne voulez-vous pas fournir l'argent nécessaire aux dépenses courantes de la maison?

— Je n'ai pas d'argent! fait M. Titmarsh, ouvrant ses mains blanches et haussant les épaules. J'expliquais tout à l'heure que Marshall...

— Cela suffit, Monsieur. Vous vous êtes brouillé avec notre notaire, presque aussitôt après votre installation ici, et vous l'avez remplacé par le vôtre. Mais aujourd'hui, j'écrirai à M. Pitt de nous faire la faveur de venir examiner la situation... Il sait quel a été notre héritage. Et quoique, jusqu'ici, nous ayons mis notre fierté à ne pas nous plaindre près de nos proches parents, qui ont déjà bien assez honte de nous, tout va trop mal pour dissimuler plus longtemps. Je prierai notre tante de venir ici, en même temps que M. Pitt.

— Je vous en prie, dit poliment M. Titmarsh, votre tante... m'amuse toujours.

— En attendant, Monsieur, nous vous laisserons jouir des fins repas que vous vous procurez avec le produit de vos vols, et nous vous souhaitons le bonsoir.

— Ta... ta... ta..., fait-il, souriant et agitant la main. Je suis enchanté de vous avoir vus tous, ... particulièrement Henriette. Voulez-vous dîner demain avec moi, ma chère? Non que je vous conseille de manger beaucoup. Vous courez un terrible

risque, jolie comme vous êtes, ma pauvre Hetty,... le risque d'engraisser!

Ce n'est pas en triomphateurs que nous franchissons la porte. De l'autre côté, nous nous regardons, partagés entre la colère et l'envie de rire : il a eu le dernier mot.

— Ah! vraiment, ses nerfs! dit mystérieusement Anak, montrant le poing à la porte close. Attendez un peu, vous verrez ce que j'en ferai!

IV

Nous sommes au dimanche matin et nous voudrions être au lundi. La soirée d'hier s'est passée à de grands préparatifs pour nous présenter décemment à l'église. Anak a plongé la tête dans un baquet d'eau froide et soigneusement ramené les mèches de ses cheveux sur ses yeux. Il noue ses bottes avec des cordons passés à l'encre et plante un gros bouquet dans le trou qui a remplacé sa boutonnière. Le mérite de ce bouquet c'est qu'il distrait les regards du reste de sa personne. Salomon et Bob, les jumeaux, se font beaux avec un col et un mouchoir propres, mains et figures *idem*.

Nos sœurs, de quelque armoire secrète, ont tiré des jupes non effrangées et une paire de gants de peau pour elles deux. Ni l'une ni l'autre n'a jamais le bonheur de ganter ses deux mains. Une fois prêts, nous nous rendons par habitude dans le hall, ne pensant pas y voir paraître notre ennemi : la plus simple décence l'empêchera de nous regarder en face, ce matin.

Un seul jour de la semaine, nous pouvons escompter la joie de nous rencontrer avec M. Titmarsh : lorsque, dans le rôle de beau-père modèle et malheureux, il guide notre procession vers l'église, avec une allure exquise qui lui vaut le respect, l'admiration et la pitié de l'assistance. Tous ceux qui nous contemplant voient en lui l'homme consciencieux, patient, persécuté, qui sert de père à une troupe d'enfants terribles. Devant nos corps vigoureux, nos mines florissantes, on se

refuse à croire qu'il nous tyrannise. Au contraire, c'est lui qui est tyrannisé par nous !

— Partons ! dit Anak, de sa voix retentissante, Il a honte de se montrer, ça se conçoit...

A ce moment, M. Titmarsh apparaît, tenant à la main un chapeau si reluisant qu'il pourrait nous servir de miroir, une fleur à la boutonnière, jaquette de coupe irréprochable et pantalon gris clair, gants assortis.

L'avons-nous donc calomnié, et l'aimable bonjour dont il nous salue est-il une preuve de charité patiente, ... ou bien de sublime hypocrisie ? Nous murmurons quelque chose d'indistinct ; il offre son bras à Hetty, et tous deux prennent la tête du cortège que nous formons.

Pourquoi notre sœur aînée pactise-t-elle ainsi avec l'ennemi ? Par la force de l'habitude. Tous les samedis soir, Hetty jure qu'elle refusera d'entrer à l'église avec lui, à la face de tout le village.

Chaque dimanche matin, il lui offre son bras et elle le prend. Ils présentent un spectacle filial et touchant, quand ils arrivent ainsi dans le lieu saint ; Titmarsh ne l'ignore pas. La manière dont il passe à Hetty un vieux livre de prières, son inclination au début de l'office, son air d'attention polie pendant le sermon, et la dignité avec laquelle il dépose cinq shillings (de notre argent) sur le plateau, tout cela est incomparable.

Nous avons pris dans le banc, en nous bousculant, nos places habituelles. Anak renifle son bouquet, Hetty relève une mèche égarée. Gillette, dont les quinze ans portent un poids de soucis trop lourd, médite, si je ne me trompe, sur la note du boucher.

M. Titmarsh lève les yeux vers les trois tablettes mortuaires fixées au mur le long de notre banc. Les voici en noir sur blanc :

Tablette n° 1.

A la mémoire d'Esther Sieviking, épouse de John Sieviking, décédée le 12 mai 19..., âgée de 29 ans.
A la mémoire de John Sieviking, décédé le 10 novembre 19..., à l'âge de 36 ans.

Notre père et notre mère !

Tablette n° II.

A la mémoire de l'honorable Mark Trevelyan, époux de Rosemonde Sieviking, décédé le 20 décembre 19..., à l'âge de 50 ans.

Tablette n° III.

A la mémoire de Rosemonde, veuve de John Sieviking, de Sieviking, et de l'honorable Mark Trevelyan, épouse en troisièmes noces de Josiah Titmarsh, Esquire, décédée le 10 mars 19..., âgée de 48 ans.

Ces tablettes sont un sujet de curiosité. On nous prend souvent, à notre vif dégoût, pour une famille panachée de Sieviking, de Trevelyan et (sauf la ressemblance) de Titmarsh. La seconde femme de notre père a été cause de tous nos malheurs, le jour où elle installa son troisième mari à Sieviking. Du temps de nos parents, notre vie avait été douce et joyeuse. Nous avons joui d'une royale indépendance durant le règne de Trevelyan. Mais avec l'arrivée de M. Titmarsh commencèrent des temps difficiles, plus durs d'année en année. Jusqu'alors, le train de vie avait continué tel que du temps de nos parents. Les maîtres successifs du château n'en avaient rien modifié. Dès l'arrivée de Titmarsh le changement fut graduel, mais complet. L'hospitalité très large prit fin ; l'équipe nombreuse de domestiques fut congédiée, les écuries se vidèrent, grooms et jardiniers disparurent comme par magie. Nous découvrîmes l'existence de l'argent ; jusque-là, nous avions supposé que les choses se faisaient toutes seules, que la nourriture apparaissait sur les tables à l'heure dite, que les vêtements étaient commandés et fournis, sans qu'il fût besoin de mettre la main à la poche. Quand les fournisseurs demandèrent à être payés, nous primes cela, d'abord pour une bonne farce, et ensuite pour une insolence. Quand gouvernantes et précepteurs furent supprimés, nous jetâmes nos bérets en l'air, dans la joie de notre liberté. Mais, lorsque les vêtements neufs ne parurent plus à l'heure dite et que notre table ne fut servie qu'avec difficulté, l'inquiétude nous saisit tout à fait.

Nous croyions cet état de choses dû simplement à l'avarice de M. Titmarsh, mais notre pauvre belle-mère savait la vérité sans doute, car elle lan-

guit, parut se flétrir sous cette influence délétère, et elle mourut voici deux ans passés.

Depuis lors, notre fortune a glissé sur la pente fatale. Nous sommes aujourd'hui dans la misère. Cette descente peut-elle continuer? Un pas de plus, et nous roulerons au fond de l'abîme, Alors?...

Je suis tiré de ma rêverie par le sacristain qui ouvre la porte de notre banc, pour y introduire deux jeunes personnes.

Je ne les connais point, et pourtant leur aspect offre à nos yeux quelque chose de familier. Je me secoue pour m'assurer que je ne dors pas. M. Titmarsh lui-même, qui fait la grimace à ce contact plébéen, met son lorgnon, comme si un vague souvenir lui traversait l'esprit.

Dans les deux paysannes rubicondes et carrées, je crois voir une grosse Gillette, une maigre Hetty. Je commence à comprendre. Elles portent deux casaquins de mes sœurs. Ce n'est pas étonnant que je les reconnaisse et qu'ils leur aillent si mal! Si je voulais punir Gillette pour sa rébellion d'hier, je serais satisfait. Elle est écarlate, Hetty aussi! Leurs regards sont rivés sur leurs sosies qui, assurément, savent l'origine de ces vêtements défraîchis, achetés par elles à la chiffonnière que nous appelons notre chancelier et qui nous a joué là un vilain tour.

— Dites donc, les petites! fait Anak, quand nous nous levons pour partir. Que pensez-vous de vos doubles? Elles vous ressemblent comme deux pois... verts. Pendant qu'elles y étaient, elles auraient pu enlever les taches.

— Ma résolution est prise..., chuchote Hetty, les joues rouges et les yeux étincelants. Si je puis jamais m'en passer le luxe, je me brouille irrévocablement avec la chancelière.

Et sa main se crispe avec une telle vigueur, que son unique gant se fend en deux.

V

Le colonel Desart est arrivé : des odeurs délicieuses témoignent du festin que lui offre Titmarsh. Notre chancelière de l'Echiquier est arrivée également : un verre et un carafon à moitié plein représentent tout ce que nous pouvons lui offrir. Cependant, si nos rafraîchissements sont peu de chose, nos préparatifs sont tout le contraire. Grâce aux efforts réunis et vigoureux de toute la famille, nous avons épousseté, balayé et rangé la chambre bleue du haut en bas, pour que nos vieux meubles puissent rivaliser avec du neuf.

Il fut un temps où nous recevions notre chancelière la honte sur le visage, l'introduisant par une porte de derrière, la mettant dehors par une autre. Mais dans nos rapports avec cet illustre personnage, nous avons constaté que notre orgueil nous coûtait fort cher, que les affaires sont les affaires ; aussi sommes-nous maintenant affables, calmes, l'œil bien ouvert, et si quelqu'un est refait dans les transactions que je vais décrire, j'ose croire que celui-là ne répond pas au nom de Sieviking. Nous sommes rangés en demi-cercle chacun derrière son tas de marchandises, nos yeux dirigés vers l'autocrate qui occupe le centre et regarde avec dédain les objets présentés sous leur meilleur aspect.

— Est-ce tout ce que vous avez pour moi aujourd'hui ? dit-elle sévèrement. Vous auriez dû me faire venir plus tôt, miss Gillette, et ne pas attendre que vos vêtements tombent en guenilles. S'il y a une chose que je déteste, c'est de remporter ma bourse pleine.

L'eau nous vient à la bouche en la voyant tirer de son réticule une bourse à travers les mailles de laquelle luisent des pièces brillantes.

— Là ! j'ai apporté cet argent pour vous. Quelle pitié d'avoir à le remporter !

Nous scupirons en regardant les misérables petits tas à nos pieds. Nos espoirs, qui ont jailli comme des fusées, retombent en baguettes éteintes.

— Nous ferons mieux, je crois, de commencer, dit Gillette, avec le sang-froid du désespoir.

— Je n'appelle pas ça un vêtement, je l'appelle un chiffon, dit la dame, fronçant le nez, saisissant sur le tas d'Anak la jaquette sur laquelle celui-ci fondait les plus riches espérances. Que voulez-vous qu'une commerçante honnête vous en donne?

Ses doigts passent au travers de l'étoffe.

— Et pourquoi vous la vendrais-je, si je pouvais la porter? dit Anak, avec hauteur.

— Je plains les gens qui porteront ça! Autant tout réunir en un seul tas, car je vois que je ne pourrai vous donner plus d'une livre de ce qu'il y a ici.

Une livre! Grand Dieu! comment apaiser cette déesse du marchandage?

Gillette s'avance avec le verre et le carafon. Qu'importe d'où vient ce vin! il est à nous, même si nous l'avons chapardé!

Nous insistons près de notre invitée, espérant la griser quelque peu, au bénéfice de nos portemonnaies. Mais elle est plus habituée au madère que nous ne le croyions. Dès le premier verre, elle se montre plus rusée, plus prompte à découvrir les trous et les taches; au second, elle devient acerbe; au troisième, elle triche sans rougir, mettant ses erreurs de calcul sur le compte de ses esprits troublés.

— Le vin est bon! dit-elle, posant son verre vide. Je voudrais qu'il y eût ici beaucoup d'aussi bonnes choses. La seule fois que j'ai fait un marché passable avec vous, c'est quand miss Hetty m'a introduite, en cachette, par la porte de la buanderie.

Certes! nous nous rappelons cette première visite. Ce jour-là, nos chapeaux, bottines, gilets, jaquettes superflus ont disparu de nos armoires comme par magie.

Le marchandage continue, aussi âpre de notre côté que de celui de la fripière. La rose figure d'Hetty s'allonge. Elle condescend à vanter l'excellence de sa marchandise, et nous nous joignons à elle en chœur.

— Regardez les jolis boutons... Voyez quel beau petit corsage!

— C'est précisément l'inconvénient, dit avec

aigreur la revendeuse. Vous autres demoiselles, vous avez de si fines tailles et de si belles épaules que vos corsages ne vont à aucune des filles du pays. Vous êtes tout le portrait de votre pauvre maman, non que je l'aie jamais vue autrement que dans sa voiture. Des pareilles que moi n'avaient pas leurs entrées ici. Il me semble que c'est hier, quand je vous voyais venir à l'église, deux par deux, habillés comme des petits princes, et votre maman en robe de moire, toute pareille à celle que je porte les dimanches.

Gillette gémit. Combien de nos vêtements, offerts en holocauste, ont payé cette magnifique robe des dimanches ?

— N'avez pas de chagrin, miss, continue la revendeuse, se méprenant au soupir involontaire de Gillette, vous aurez plus de chance la prochaine fois. Cela fait six shillings six pence entre vous deux, Mesdemoiselles.

— Cinq shillings ne me paieront pas un chapeau, dit Hetty, navrée.

— Ni dix-huit pence le plombage d'une dent !

— Certes, non ! riposte la femme promptement, mais si vous découvriez autre chose à vendre, je vous donnerais de bon cœur autant de souverains que je vous offre de shillings.

Hetty, irrésolue, abaisse son regard, d'abord, sur sa gracieuse personne, puis le promène sur les murs et le plafond, y cherchant une idée... ou de vieux habits... Toujours pensive, elle s'éloigne, pareille à une virginale statue de la Méditation.

— Monsieur Sieviking, c'est votre tour ! Hum ! je vois votre costume et vos souliers de cricket !

Je les pousse du pied, dédaignant d'expliquer que je n'en ai plus besoin, ne pouvant payer ma souscription au club. Mais avant que l'estimation de mon bien ait été faite, la porte se rouvre devant Hetty. Elle apporte un costume d'homme en drap noir, que nous ne connaissons pas et qui est, d'ailleurs, en trop bon état pour appartenir à aucun d'entre nous.

— Non ! s'écrie Anak avec un rugissement. Tu n'as pas... tu n'as pas osé...

— Si, réplique Hetty, très rouge. Il m'a dit que j'engraisais !

Une insulte à la beauté d'une femme excuse-

t-elle toutes les représailles? Nous désapprouvons et Hetty le sent.

— Dix shillings! fait-elle, tendant la main.

Merveille des merveilles! la chancelière sort une belle petite pièce d'or et la lui tend sans marchander.

— Ça commence à mieux marcher! Voyons! n'avez-vous pas de tapis, de rideaux, d'oreillers ou de literie à me vendre? de quoi vous habiller à la dernière mode.

Et la tentatrice fait sonner le contenu de sa bourse.

Démoralisés peut-être par la chance d'Hetty, nous nous précipitons de différents côtés, et la marchande nous salue d'acclamations, quand nous reparaissons tour à tour avec tous les objets transportables sur lesquels nous avons pu faire main basse.

— Au nom du Ciel! s'écrie Gillette, gardez un lit où vous cacher quand vous aurez vendu vos dernières nippes.

Mais nous restons sourds à ses protestations.

— Vous êtes sûrs que c'est bien tout? s'écrie la chancelière, totalement invisible, derrière la montagne que nous avons dressée.

Nous en sommes tout à fait sûrs, à moins que nous n'y ajoutions nos personnes, par-dessus le marché.

— Alors, je puis faire le paquet?

— Payez d'abord, dit Anak, toujours pratique.

— C'est la meilleure récolte que j'aie jamais faite dans cette maison, dit, avec complaisance, la chancelière, tirant de son réticule un sac proprement plié qu'elle dresse à terre. Elle procède alors à engloutir, dans ce large orifice, vieux chapeaux, vêtements, rideaux et le reste, bourrant le sac d'une main experte.

Cette vue nous fascine toujours, et nous formons autour d'elle un cercle de spectateurs. La marchande n'a pas cinq pieds de haut, le sac plein en a près de six. Cette incompatibilité semble la frapper désagréablement, lorsque, dressée sur la pointe des pieds, elle ferme l'ouverture avec une ficelle bien serrée.

— Sam m'attend dehors,... mais je ne suis pas de force à descendre l'escalier avec ça. Est-ce

qu'un de ces jeunes Messieurs n'aimerait pas gagner une honnête pièce de six pence ?

Ses yeux malins mesurent les vigoureuses épaules d'Anak.

Six pence sont toujours bons à prendre. Aussi, empochant d'abord le pourboire, Anak s'avance et, d'un coup de pied bien dirigé, envoie le sac à l'autre bout de la chambre. Il le suit, nous de même, et la chancelière à l'arrière, faisant la dame avec son réticule. Cette idée nous paraît comique. L'ivresse de l'argent nous monte à la tête. Nous oublions totalement l'ennemi, et nous nous précipitons en tumulte vers l'escalier, nous écartant lorsque Anak, d'un effort surhumain, envoie le sac au bas des larges degrés, passant en trombe devant l'entrée des appartements de notre pseudo beau-père.

Qu'ai-je vu ? Quelles sont ces deux silhouettes qui se montrent dans l'embrasement, au moment où le sac arrive en pivotant, les heurte de tout son poids et les chavire l'une sur l'autre comme des quilles abattues ?

Notre négociation a duré plus que nous ne pensions.

Le lunch est fini, l'invité part, et M. Titmarsh lui fait la conduite, quand le choc les envoie dans la direction opposée. Nous restons pétrifiés, les uns derrière les autres, véritable échelle de têtes que surplombe celle de la chancelière, dressée pour découvrir le motif de notre arrêt subit.

M. Titmarsh se relève avec difficulté et son hôte, au contraire, avec aisance. Cherchant la cause de la catastrophe, il s'arrête court... en face d'Hetty.

— De grâce, pardonnez ce malheureux contretemps, Desart, dit M. Titmarsh, s'accrochant au bras de son ami, pour le ramener en arrière. Ces jeunesse, à ce que je vois, viennent du grenier... Hum ! ce sont des pommes de terre, j'imagine.

Il se penche vers le sac qui, après une ou deux cabrioles, demeure malignement en équilibre.

— Mais vous avez une bien jolie ménagère ! dit le colonel, résistant à Titmarsh et regardant toujours Hetty. Pardieu ! posséder une si belle famille et n'en pas souffler mot, heureux coquin !

Et il lui envoie dans les côtes un coup de poing qui lui fait faire une douloureuse grimace. Avant

que Titmarsh ait pu répliquer, Hetty rougir davantage, Anak baisser sa jambe levée, une voix perçante et terrible s'élève soudain :

— Pardon, Messieurs, ce ne sont pas des pommes de terre, mais de vieux habits, achetés et payés comptant. Et je vous prierai, jeune homme, d'avancer, s'il vous plaît! Les affaires sont les affaires; je vous ai donné six pence pour descendre mon sac, et on m'attend dehors.

Malgré tous nos défauts, nul ne peut dire que nous ne soyons pas gens de parole. Si cette pièce d'argent n'avait été glissée dans la main d'Anak, il laisserait la femme se débattre comme elle pourrait avec son sac. Les choses étant ce qu'elles sont, il s'avance courageusement, épau le sac et l'emporte.

La chancelière le suit à petits pas, ouvre son réticule, y pêche plusieurs cartes qu'elle présente au colonel Desart, avec une révérence en plongeon. Celui-ci répond par un salut machinal.

— On paie comptant et on livre à domicile. Prix très avantageux;... une des cartes est pour vous, Monsieur, et les autres pour distribuer à vos amis. Tout est acheté, tout est payé. (Sa main indique le sac qui disparaît.) A vous revoir!

VI

Quatre jours se sont écoulés depuis notre mésaventure et nous commençons à redresser la tête, aidés par la sensation bienfaisante de ne plus plonger nos mains dans des poches vides. Hetty s'est acheté un joli chapeau et une cape, les dents de Gillette ont été remises à neuf, et les autres ont suppléé de leur mieux aux défaillances de leurs costumes. Anak seul déçoit notre attente. Les bottes avec lesquelles nous nous attendions à le voir galoper par monts et par vaux sont absentes. De plus, notre curiosité est excitée par ses fréquentes disparitions. S'est-il loué comme laboureur? car il revient toujours essoufflé et altéré.

En attendant, notre tante et M. Pitt, le notaire,

n'ont pas fait leur apparition. Le dernier voyage sur le Continent pour ses affaires ; notre tante favorite est retenue par une esquinancie. Espérons qu'elle viendra en compagnie d'un panier de victuailles, ou elle court risque de jeûner !

C'est pendant cette période que se produit un incident extraordinaire, presque surnaturel. Vers minuit, je suis éveillé par un bruit affreusement discordant qui part du jardin. Je sors, et, sur l'escalier, je trouve toute la famille réunie, drapée dans des couvertures. Anak est déjà sorti ; à une fenêtre éclairée se dessine la silhouette falote et inquiète de M. Titmarsh.

— Marshall, découvrez celui qui fait cette infernale musique et chassez-le immédiatement !

Mais le bruit continue, en haut, en bas, près de nos oreilles, puis à l'autre bout du jardin. Dans la nuit noire, nous courons au hasard, quand un gémissement aigu part du lieu même que nous venons de quitter. Si nous n'étions acharnés à cette poursuite, nous laisserions le persécuteur en paix, heureux du supplice qu'il inflige à M. Titmarsh dont l'oreille sensible craint le moindre son discordant et souffre de la moindre note fausse.

— Je le tiens ! crie Marshall. Je l'ai vu se glisser là, le misérable.

Et il traîne en avant un individu dont il n'écoute pas les objurgations. La lanterne apportée par Kitty révèle une forme empaquetée, une figure couverte d'un gros cache-nez. Une demi-douzaine de mains brutales arrachent ces enveloppes et révèlent... M. Titmarsh. Marshall recule, frappé d'horreur, devant la fureur de son maître.

— C'est moi ! j'ai été bousculé, j'ai bien deux côtes et une dent de cassées ! Je suis sorti pour vous apporter de l'aide !

Mais le bruit a cessé depuis qu'il est prisonnier.

— Vous jouez du violon, Monsieur, dit Anak, et vous voyez qu'il n'y a personne ici, que vous et nous.

— Je ne joue pas du cornet à piston ! Restez, Marshall, et capturez le coupable.

La chasse reprend sans succès, et, au matin, nous voyons le jardin ravagé. Nos sœurs sont convaincues qu'il s'agit d'un revenant. Anak jure de

rompre tous les os du mystificateur, sur quoi Kitty est prise d'un fou rire, qui dirige un instant nos soupçons vers elle. Nous nous promettons meilleur succès pour la nuit prochaine. Mais Anak a été saisi d'un mal de gorge qui l'oblige à se mettre au lit, veillé par Gillette, jusqu'à ce qu'il s'endorme. A onze heures, l'inférieure musique reprend et semble descendre du sommet d'un grand peuplier, en face des fenêtres de M. Titmarsh. Nous l'entourons, armés chacun d'une chandelle allumée, au bout d'un grand bâton ; M. Titmarsh, à sa fenêtre, se bouche les oreilles avec un geste de désespoir. Nos sept voix réunies ne sont pas moins discordantes que le cornet à piston. Un seul de nous pourrait monter à l'arbre : c'est Anak, et par ce froid glacial je n'ose pas le tirer du lit. Quand le jour se montre... le peuplier apparaît, inhabité, et nous allons nous coucher, maudissant le revenant.

Quelques jours après, notre tante annonce son arrivée. La table du lunch est décorée en son honneur. Un plat de primevères à un bout, un autre de violettes en face, un pichet garni de fleurs, devant chaque convive, tiennent lieu des vivres absents.

— Rappelez-vous, dit Gillette, avec autorité, en se reculant pour juger de l'effet de son couvert, que si on vous propose, même en insistant, de manger du gigot, vous devez tous préférer le lard froid, absolument comme si nous ne mangions pas du porc à tous les repas depuis qu'on a tué le nôtre, il y a quinze jours, et si nous n'en étions pas fatigués. Prenez du fromage. Le gigot peut resservir en ragoût ou en hachis, ... pas le fromage ! Je déclare que celui qui prendra du gigot est un gourmand.

— Mon maître envoie ses compliments, déclare Marshall qui apparaît soudain. Il va au-devant de miss Sieviking, à une heure, et prie miss Hetty de l'accompagner.

— Qui donc lui a dit que quelqu'un arrivait ? fait Anak. Vous avez sans doute, comme toujours, écouté aux portes ?

Marshall dédaigne de répondre.

— Miss Hetty vient à la gare avec moi, dis-je à mon tour, vous pouvez en informer M. Titmarsh.

Marshall esquisse le geste de soulever une casquette absente.

— Fort bien, Monsieur. Mon maître fait atteler *la Blanche* au phaéton, et je dois prendre la charrette pour les bagages.

— Alors, vous la traînerez, car vous n'aurez pas le poney, dit Anak, furieux.

Marshall sourit vaguement et se retire.

— Il croit avoir *Billy*, reprend Anak ; nous verrons bien !

— Le serpent ! dis-je, enrageant autant que mon frère. Il veut faire l'aimable, ensorceler Rose de Mai, avec ses petites attentions, comme nos autres parents. Est-ce lui ou nous qu'elle vient voir ?

— Mais que dira-t-elle, si elle ne trouve aucun de nous à la gare ? remarque Bob. Il lui racontera un tas de mensonges, en la ramenant.

— C'est moi qui irai, fait Anak, et, de plus, je la ramènerai.

Il disparaît d'un air qui ne présage rien de bon.

— Alors tu la ramèneras derrière toi, en croupe.

Je lui lance ces mots en le suivant. Mais, à l'angle des écuries, nous croisons Marshall qui revient, et malgré son visage impassible, je ne suis pas surpris de trouver les portes fermées à clef.

— Le misérable ! crie Anak ; je cours après lui, je lui arracherai les clefs.

Je le retiens par le pan de son veston.

— A quoi bon ! il est déjà à la maison et les a données à M. Titmarsh. Ne lui fournissons pas l'occasion de rire à nos dépens ; tâchons de rire aux siens.

Anak monte sur ses échasses et contemple, par la fenêtre, *Billy* qui ronge des carottes en toute innocence.

— Je passerais bien par là, mais comment sortir le poney par la fenêtre ?

Il saute à terre, et, pendant qu'il fulmine, je vais faire un tour dans la remise. Elle n'est pas fermée, pour l'excellente raison que Marshall nous sait incapables de traîner voiture ou carriole jusqu'à la gare : cinq milles pour l'aller et autant pour le retour.

— Hourra ! crie Anak, faisant tourbillonner une échasse autour de sa tête. J'ai une idée ! Nous

allons lui jouer le tour, Dick, attends un peu...
Jémimal

— Impossible! Pense aux sentiments de la pauvre Rose de Mai,... impossible, voyons!

Le rire me coupe la parole.

— Si tante est restée telle que je la connais, elle ne reniera pas son neveu à cause de *Jémima*. Nous allons voir!

Il s'éloigne à grandes enjambées. L'idée d'Anak me paraît si drôle qu'il me trouve adossé au mur, incapable de bouger, lorsqu'il revient en triomphe, conduisant une très vieille ânesse poussive, dont la robe jadis blanche est devenue d'un gris sale.

— Elle n'arrivera jamais à la gare, ou alors tu seras obligé de la rapporter sur ton dos. Mieux vaut tâcher d'emprunter un cheval.

— Qui donc nous en prêtera, sans argent? *Jémima*, d'ailleurs, a plus de force que tu ne penses. Si je pars d'ici une demi-heure, au pas, tout le temps, elle se reposera là-bas et reviendra bon train.

Il disparaît dans la remise et revient presque aussitôt les mains vides. Marshall s'amuse sans doute à nos dépens, car, en fermant l'écurie, il n'a pas négligé de fermer la chambre des harnais. Nous nous regardons, déconfits, l'air aussi abrutis que *Jémima*. Mais Bob apparaît sur la scène et, informé de la difficulté, s'écrie :

— Des cordes! Il y en a un tas dans la buanderie. J'y cours!

Il revient, les bras chargés. En un clin d'œil, la carriole est tirée dans la cour, *Jémima* placée entre les brancards, et nous nous escrimons, tirant, suant, attachant, jusqu'à ce qu'elle soit ficelée à ne pouvoir tomber.

Les convenances et mon droit d'aînesse m'imposeraient d'empêcher tout membre de la famille de se déshonorer en faisant pareil étalage de notre pauvreté.

Mais l'idée de la tête que fera M. Titmarsh quand il verra Anak devant la porte de la gare est si amusante, que je pousse la complicité jusqu'à aller chercher un coussin pour asseoir notre tante, et une bonne natte pour garnir le fond de la carriole. Anak, laissant Bob et Salomon monter la garde, va faire sa toilette.

Le chapeau le moins usé parmi tous ceux de la famille est soigneusement brossé, et un col propre boutonné par Gillette ; en dépit de nos protestations, Anak persiste à revêtir un gilet à carreaux, dans la poche duquel il place la seule relique de valeur que nous ayons conservée : la montre de chasse de notre père. Ceci fait, il se regarde des pieds à la tête et se déclare « épatant ».

Mais, hélas ! nos yeux rencontrent ses pieds logés dans de vieilles pantoufles !

— Je pourrai ne pas descendre, dit-il, embarrassé. Nul n'en verra rien, ... ou bien je pourrai dire que j'ai la goutte.

— Mais, si tu ne vas pas sur le quai, dit Hetty, il s'emparera de tante avant que tu aies pu intervenir. Si tu ne peux descendre, il faut emmener quelqu'un ; pourquoi pas toi, Dick ?

— Pourquoi pas toi, Hetty ? Avec ta jaquette et ton chapeau neuf, c'est toi qu'on regardera, pas *Jémima*.

— Emmène Bob, décide Gillette. Il est si agile, si lesté. M. Titmarsh n'arrivera jamais avant lui.

Bob est promptement débarbouillé et en tenue convenable.

Anak s'assied majestueusement sur la banquette.

— A présent, la carotte ! commande-t-il, comme si c'était un spécifique contre tous les maux des ânesses.

Saisissant le moment favorable, Anak rassemble les rênes et se met en route, suivi par nos éclats de rire, tandis que Bob saute lestement derrière lui. Avec un râteau, nous effaçons la trace des roues, et nous attendons, cachés dans le grenier, la suite des événements.

L'attente ne nous semble pas longue, tant la déconfiture de nos ennemis nous réjouit. Par les lucarnes, nous voyons approcher Marshall, inconscient de notre voisinage ; il tire deux clefs de sa poche et ouvre la porte de l'écurie. Marshall reparaît et s'en va, sifflant, vers la remise. Mais il cesse de siffler dès que la porte s'ouvre devant lui.

— Oh ! misère ! s'écrie-t-il. Où cette vermine a-t-elle mis la carriole ? Ils l'auront cachée pour me vexer... Que le diable les emporte !

Il s'en va fouiller les autres dépendances et re-

vient vociférant. A peine a-t-il attelé *la Blanche* au phaéton et refermé l'écurie avec rage que paraît M. Titmarsh qui possède pour unique vertu l'exactitude. Montant gracieusement à sa place, il ramène la couverture sur ses jambes et rassemble les rênes pour partir.

— S'il vous plaît, Monsieur, dit Marshall, la main à la casquette, impossible de prendre la carriole, elle a disparu ; mais je trouverai bien quelque chose à louer à la gare, pour ramener les bagages de miss Sieviking.

— Et le poney ? disparu aussi ? fait M. Titmarsh d'une voix de tonnerre. Vous me disiez avoir fermé à clef l'écurie !

— Oui, Monsieur, *Billy* est toujours là.

— Alors, sautez derrière moi, je ramènerai les petits colis et vous suivrez avec le reste.

VII

De nouveau, un bruit de roues qui se rapproche : la carriole ?... le phaéton ?... Des paris sont échangés ; dans lequel des deux équipages reviendra Rose de Mai ?

C'est le trot de *la Blanche* ; elle tourne à la grille, elle approche. N'osant respirer, nous nous penchons à la lucarne, au risque de nous rompre le cou... Absolument comme il est parti, M. Titmarsh revient, lui devant, son domestique derrière, sans même un sac de voyage, comme fruit de son déplacement. Nous ne pouvons réprimer des rires étouffés devant sa mine déconfite et furieuse. Ce bruit léger lui parvient, il lève la tête et voit nos quatre figures moqueuses groupées dans la lucarne du grenier. Ses dents se serrent, son cigare tombe, coupé en deux. Il entre dans la maison, tandis que Marshall, clignant de l'œil, dételle la jument.

Il est impossible que *Jémima* arrive avant une demi-heure. Nous nous préparons donc à attendre, avec toute la patience possible, quand, moins de dix minutes après, nous entendons, à notre stupeur, un nouveau bruit de roues, et nous nous précipitons dans la cour. Quel spectacle ! Debout dans

la carriole, les jambes écartées, son chapeau déformé sur l'oreille, sa jaquette largement ouverte, laissant voir le gilet à carreaux et son pantalon trop court, Anak amène sa conquête avec un infatigable air de triomphe et enlève presque de terre la malheureuse ânesse.

— Je l'ai ! crie-t-il, avec le plus intense orgueil, remplissant tellement la carriole que nous apercevons à peine notre tante. C'est bien elle, pourtant, ses papillotes défrisées, une fausse natte pendante, le chapeau de travers, en robe extravagante, notre chère Rose de Mai, que nous aimons tendrement et qui nous aime.

— Oh ! chers enfants ! s'écrie-t-elle, tandis qu'une demi-douzaine de bras l'enlèvent de la voiture pour la livrer à nos baisers vigoureux.

— Ma parole ! Vous êtes plus élégante que jamais, dis-je. Mais pourquoi n'êtes-vous pas revenue avec lui ?

— J'ai peur qu'il ne soit fort en colère, répond-elle d'un air sérieux. Mais je ne pouvais revenir qu'avec mon cher Anak !

— Nous avons été au pas tout le temps et nous sommes arrivés dix bonnes minutes avant M. Titmarsh, dit Bob. Si tu avais vu sa tête, quand il a aperçu la charrette devant la gare ! Juste à ce moment, *Jémima* s'est mise à braire de tous ses poumons. Et puis, Titmarsh est venu sur le quai, et comme le train était signalé, il m'a vu là. J'ai rejoint la tante, et j'avais eu tout juste le temps de lui dire qu'Anak l'attendait dehors, quand Titmarsh s'est amené, avec son plus beau salut, arrondissant le bras pour la conduire à la voiture et me jetant un mot ou deux comme un affectueux beau-père ! Il l'emmenait vers le phaéton, lorsque Anak, très excité, a sauté de la carriole et a saisi Rose de Mai par le bras.

« — Vous venez avec moi, tante ! Je vous ai amené une voiture !

« — C'est pour les bagages ! a fait M. Titmarsh d'un ton suave, car un tas de gens s'étaient rassemblés autour de nous.

« — Nous repartirons comme nous sommes venus ! a dit Anak d'un air féroce.

« Et il montrait *Jémima* qui continuait à braire.

« — Mais je ne vois pas de voiture, a dit la tante.

« — Eh bien ! en carriole ! »

« Et il l'enlève dans ses bras et la campe sur la banquette, puis grimpe à côté d'elle et part au trot, passant devant Titmarsh. J'ai cru qu'il en éclaterait de triomphe. »

Rose de Mai revient, Hetty et Gillette avec elle ; Marshall derrière.

— Monsieur attend miss Sieviking, ces messieurs et demoiselles, dans la salle à manger.

Nous n'en croyons pas nos oreilles. Marshall ouvre la porte et s'efface : Grand Dieu ! il n'y aura jamais assez pour tant de monde !

— Est-ce qu'il ne prend pas toujours ses repas avec vous ? demande Rose de Mai, arrangeant ses boucles.

— Bien sûr, dis-je sèchement, et il mange la même nourriture que nous. Il n'est pas difficile, pas du tout.

— Savez-vous ! fait Anak, entrant si brusquement qu'il aplatit Marshall contre le mur, *la Blanche* est très malade, ... une espèce d'attaque, ... vous ferez bien d'aller y voir tout de suite, pendant que nous dinons.

Marshall hésite un moment entre ces deux devoirs : secourir *la Blanche* ou servir son maître. La jument triomphe, il disparaît. Anak se glisse sur sa trace et revient, essoufflé et satisfait, au moment où nous nous mettons à table.

— Où est Marshall ? demande M. Titmarsh, stupéfait de l'absence de son valet.

Nous ne l'écoutons guère, nous demandant d'où sort la magnifique dinde qui parade devant lui et le superbe roastbeef qui décore un bout de la table. Nos fleurs ont été enlevées, notre modeste gigot fait piètre figure à l'autre bout, tandis que le morceau de lard dédaigné est relégué sur le buffet.

La feinte suavité de M. Titmarsh a repris le dessus. Il rayonne de bienveillance et de courtoisie en découpant élégamment la volaille.

— Une aiguillette, chère miss Sieviking ? La saison est un peu tardive pour servir du dindon, mais cette jeunesse aime les plats substantiels.

— Un petit morceau ne me suffira pas, déclare Anak à haute voix, faisant les yeux doux à la dinde.

— Rendez-moi le service de sonner Marshall,

dit M. Titmarsh, s'adressant à nous tous, sans spécifier.

Anak sonne à tour de bras. Personne ne paraît.
— Il va venir. En attendant, miss Sieviking, permettez-moi...

Il lui offre l'assiette avec le fin morceau de dinde, mais Anak surgit de l'autre côté.

— Une tranche de gigot, tante, votre mets favori, et du pudding de Yorkshire ; Kitty l'a fait exprès pour vous.

— En effet, je ne mange nulle part de mouton aussi tendre qu'ici, répond Rose de Mai, adressant à M. Titmarsh un coquet sourire de refus.

— Excusez-nous de nous lever de table, dit Gillette, présentant les pommes de terre, mais nous sommes habitués à nous servir nous-mêmes.

— Trop heureux d'avoir quelque chose à servir ! ajoute Salomon qui survient avec le poivre et le sel.

— Un peu de dindon, Hetty, propose M. Titmarsh, s'efforçant, non sans peine, de conserver le rôle de maître de maison.

— Merci, Monsieur,... le dindon engraisse... Un peu de lard, s'il vous plaît, Anak.

Quelques mots chuchotés, quelques signes télégraphiques échangés avec Salomon et Bob ont suffi à nous prescrire notre conduite. Quand M. Titmarsh, refoulant sa rage, me passe l'assiette, objet de ces refus, je l'accepte à la stupéfaction de mes sœurs et j'insinue aimablement que je mangerais volontiers un second morceau de dinde.

M. Titmarsh n'est pas habitué à découper. C'est de haute lutte qu'il arrache une cuisse à la volaille et presque avec désespoir qu'il nous redemande de sonner Marshall.

Anak offre d'aller le chercher et revient, disant qu'il ne l'a vu nulle part. C'est strictement vrai, mais il pourrait dire qu'il l'a entendu mener grand tapage dans la chambre aux harnais, où le domestique est bel et bien sous clef.

M. Titmarsh, se débattant avec une aile de dinde, ne répond rien, mais sa figure rouge de colère annonce que Marshall le paiera ! Quand il me sert, ses yeux rencontrent les visages affamés de Salomon et de Bob. Son vernis de politesse commence à craquer.

— Du bœuf? demande-t-il, désignant le rôti négligé.

— De la dinde! riposte Salomon, avec un tel creux que la volaille tout entière semble ne pouvoir le remplir.

Quand Bob est servi, Anak retend son assiette, puis moi de nouveau, et M. Titmarsh, sans pouvoir manger une bouchée, malgré nos instances polies, se débat avec la carcasse, trop furieux pour se risquer à parler.

Quand tous quatre nous posons enfin couteaux et fourchettes, un plat vide au bout de la table, quelques os de volaille au milieu témoignent de la vigueur de nos mâchoires.

— C'est notre meilleur repas depuis votre arrivée à Sieviking, Monsieur, continue Anak. Nous voudrions être tous les jours vos invités, n'est-ce pas, Dick?

M. Titmarsh, qui a mangé son morceau de dinde sur une assiette glacée, sans sauce, sans pain, empêché par ses labours d'adresser un mot à notre tante, confondue de notre gloutonnerie, M. Titmarsh saisit l'occasion et nous dit d'un air bénin :

— Je suis trop heureux de vous voir bien manger, mes chers enfants, cela me rajeunit positivement.

— Peut-être, quand vous étiez jeune, vous n'étiez pas comme nous à la portion congrue, poursuit Anak avec une franchise inconvenante. Si nous avions de quoi manger tous les jours, nous n'aurions pas tant d'appétit.

— Etes-vous sûrs d'avoir fini? dit M. Titmarsh, non sans ironie. Peut-être Kitty pourrait-elle enlever les assiettes.

Kitty apparaît, un torchon sur l'épaule, bouscule les plats, verse le contenu d'un légumier sur le gilet de M. Titmarsh, plante une tarte à la rhubarbe devant lui, un pudding devant Hetty, et disparaît en claquant les portes. Titmarsh se prend la tête à deux mains. Il est fort pâle, et Rose de Mai le regarde avec compassion; je vois qu'elle nous désapprouve. Notre franchise, notre droiture doivent lui paraître tout simplement brutales, et nous n'avons pas reçu l'éducation qui nous apprendrait à les contenir dans les bornes de la politesse. Aussi, dès que nous avons avalé notre dessert d'une

seule bouchée, trouvant impossible de parler à notre tante devant lui, de même qu'il ne peut déployer devant nous son pouvoir séducteur, nous nous retirons, le laissant maître du champ de bataille.

Une demi-heure, une heure, deux heures se passent et Rose de Mai ne reparait pas.

Nous sommes las de l'attendre dans la salle d'étude.

Un par un, du dehors, nous ne dédaignons pas d'aller guetter, à travers la fenêtre, ce que nous pouvons apercevoir de sa personne :

Si je ne me trompe, je l'ai vue porter son mouchoir à ses yeux, et voici qu'Anak revient tout essoufflé, déclarant que M. Titmarsh lui a pris la main. La vilaine griffe enferme sa menotte rhumatisante et elle (nous en rougissons à sa place)... elle le permet !

— Ma parole ! fait Anak d'un ton consterné, je crois qu'il lui adresse une demande en mariage.

Prenant de force sa place à l'observatoire, je constate que la seconde main de M. Titmarsh a rejoint l'autre, pour caresser doucement et tendrement celle de tante qu'il lâche enfin, comme s'il avait peur de la casser.

A ce moment, je l'aperçois qui se lève et nous battons en retraite vers la salle d'étude pour l'y recevoir. Quand enfin la porte s'ouvre devant elle, nous ne nous hâtons pas, comme à l'habitude, de l'entourer.

— Nous désespérons ! dis-je, lui avançant poliment un fauteuil. La société de M. Titmarsh est évidemment trop agréable pour qu'on puisse s'en arracher. Et si c'est pour lui que vous êtes venue, nous saurons à quoi nous attendre, à l'avenir.

La pauvre Rose de Mai rougit, minaude, joue avec ses breloques et baisse les yeux.

— Je suis bouleversée, mes chéris. J'ai appris tant de choses... et les affaires semblent en si triste état, quoique le pauvre M. Titmarsh ait fait de son mieux pour les rétablir.

— Comme le mal vient de lui, il devrait mieux que personne savoir le réparer. Pouvons-nous demander ce qu'il compte faire ?

— La crise atteint un tel paroxysme qu'il refuse de demeurer plus longtemps seul respon-

sable. Il m'a demandé les adresses des principaux membres de la famille, afin qu'il puisse les convoquer ici, en même temps que le notaire, et décider du meilleur parti à prendre.

— Nous écrirons nous-mêmes, merci, dis-je fièrement, et quant au notaire, il y a beau temps que je l'ai prévenu. Il viendra au premier jour. Et vous n'êtes pas surprise de nous trouver aussi complètement ruinés ?

— J'ai failli en tomber à la renverse ! J'ai pleuré, car, tout en me doutant que cela n'allait pas très bien, je ne soupçonnais pas la vérité. Mais il paraît que, malgré les efforts de M. Titmarsh, la situation a toujours été embarrassée, depuis la mort de votre père. Je crois que vous êtes injustes envers lui, fait Rose de Mai, mécontente. J'ai assez vu votre conduite aujourd'hui ! Vous n'avez aucune indulgence pour sa santé détruite, pour son découragement ! Il dit que vous le traitez en intrus, qu'il vous aurait depuis longtemps délivrés de sa présence, sans la pensée de vous être utile. A présent que rien ne peut éviter la catastrophe, il compte accepter un poste qu'on lui offre en Afrique Centrale.

— Il peut être tranquille ! dit Anak, pas un canibale ne sera de force à le digérer !

— Il veut travailler nuit et jour pour vous, continue Rose de Mai, dont le petit nez est inondé de larmes. Il a dépensé, ici, toutes ses économies, et il va recommencer la vie sans le moindre capital. Mais peu lui importe, il serait plus que satisfait, si vous vouliez... lui donner... un peu... d'affection !

— Pauvre âme ! dit Anak, lui donnant dans le dos une tape qui fait danser toutes ses pendeloques.

— Quand lui et vous tous aurez gagné assez d'argent pour entretenir convenablement Sieviking, vous reviendrez y vivre tous ensemble. D'ici là, il propose de louer la maison.

— Il a tout arrangé d'avance, et fort bien, dis-je tranquillement.

— Est-ce par sympathie pour nous qu'il a tenu votre main si longtemps ? demande Bob, attachant sur tante ses petits yeux perçants.

Rose de Mai tressaille ; ses joues deviennent aussi rouges que son nez.

— Devons-nous voir en vous notre future belle-mère? fais-je gravement à mon tour.

— Mes chers enfants! proteste-t-elle, qui donc a pu imaginer une chose pareille? Mais il déclare qu'il a toujours eu beaucoup d'estime pour moi. Il m'a vue, à un bal, quand j'étais jeune fille...

— Il y était sans doute en qualité de serveur, dis-je à mi-voix.

Rose de Mai se redresse et baisse les yeux.

— J'avais alors le teint délicat qui m'a valu mon surnom... Il ne m'a jamais oubliée,... il se rappelle jusqu'à ma robe, un crêpe rose pâle garni de roses pourpres.

— Tante, dit Anak, le regard sévère, vous aurait-il embrassée?

— Oh! Anak, s'écrie-t-elle, vraiment scandalisée. Comment pouvez-vous?...

— Parce que s'il l'avait fait, continue Anak, allumant une chandelle, aucun de nous ne pourrait plus vous embrasser jamais!... Voilà tout! Non que je suppose que ce serait pour vous une grande perte! Bonsoir.

VIII

Hetty soupire :

— Il y a des gens qui sont d'abord pauvres et puis riches,... d'autres, d'abord riches et puis pauvres... C'est notre cas.

— Je voudrais savoir, dis-je, m'adressant à l'auditoire, s'il est vraiment utile d'écrire à tous ces gens qui ne sont jamais venus nous voir, quand nous étions à l'aise, et qui ne voudront pas se contaminer à notre contact, maintenant que nous sommes des mendiants?

— Il faut bien arranger quelque chose,... pourvoir à votre entretien, mes pauvres enfants! dit Rose de Mai, toute déprimée par la froideur avec laquelle nous la traitons depuis la veille.

— Voulez-vous dire qu'on va nous distribuer dans la famille, comme des enfants trouvés? Cela, jamais, tant que nous aurons l'usage de nos bras.

— Jamais, répète Anak, tant qu'il y aura une

rue à balayer ou l'occasion de gagner honnêtement sa vie, en conduisant un cheval.

— A quoi bon ! Si tout ce monde vient, Titmarsh va les rouler, avec ses airs sucrés, comme il a déjà fait d'autres personnes !

Et je déchire la feuille placée devant moi.

— Je crois, chéri, dit Rose de Mai doucement, que M. Titmarsh a déjà écrit... une très belle lettre où il parle de vous tous, avec tant de cœur !

— Gillette, Anak,... prenez vos plumes, je dicte... Y êtes-vous ?

La famille Sieviking présente ses compliments à toute sa parenté et l'informe qu'ayant pu supporter l'existence sans elle durant les jours de prospérité elle espère faire de même dans l'adversité. Toute invitation venant de M. Titmarsh sera considérée comme inexistante par la famille Sieviking.

— Dick, fait Gillette, croyez-vous que ce soit sage ? Nous trois nous pouvons travailler, mais Hetty et Bob et Salomon ? Nous devons ne les priver d'aucune chance.

— Et puis, dit Rose de Mai timidement, vous n'allez pas envoyer une lettre semblable à vos sœurs mariées ? M. Titmarsh leur a sûrement écrit.

— Non, je m'expliquerai différemment avec elles. Elles sont négligentes et oublieuses ; mais ce n'est pas leur faute si elles sont devenues de grandes dames ! Si Hetty avait vingt-quatre robes de soie avec manteaux et chapeaux assortis, elles se montreraient très bonnes sœurs à son égard.

— Je ne mettrai pas les pieds chez elles, si je n'ai des souliers et une malle convenable ! s'écrie Hetty, les joues pourpres.

— Convenons qu'il est pénible de voir sa sœur plus mal vêtue que sa femme de chambre, dit Gillette, hochant la tête. Nous sommes de la grosse faïence, nos sœurs mariées de la porcelaine de Chine. Inutile de nous mélanger.

Hetty redresse le front.

Elle est si jolie que je donne tort à Gillette, et j'estime que notre aînée trouvera sa place aux premiers rangs.

— Elles seront furieuses, mais elles viendront, ajoute la dévouée cadette.

— Soit ! bien que je me demande pour quoi faire ! Si Titmarsh publie notre ruine, toutes les paroles n'y changeront rien. L'important est de savoir ce que nous ferons après.

— Nous travaillerons, dit Anak, redressant ses larges épaules. Je puis porter un poids de...

— Bref ! vous pouvez faire un homme de peine, tandis que je n'en ai même pas la force. Gillette s'entend au ménage et aux reprises ; Hetty à confectionner des chapeaux et à montrer son joli minois ; Salomon et Bob ont les capacités des gamins de leur âge. Et voilà avec quoi nous allons affronter le monde... et le vaincre.

— Un bon mariage nous sauverait tous, dit Anak, très lugubre. Si quelque vieux garçon, bien vieux, pas un fringant jeune homme de cinquante à soixante ans, s'éprenait d'Hetty ! Tu n'aurais, ma chérie, qu'à l'épouser sur-le-champ, avec l'espoir de coiffer bientôt un bonnet de veuve... Chère tante...

Anak s'interrompt, il s'adresse à une chaise vide : Rose de Mai a disparu. Nous l'apercevons au bout de l'allée, en compagnie de notre ennemi qui lui exhibe gracieusement nos poiriers en fleur.

— Il la fait jaser sur notre compte. Je vais les écouter !

— Reste tranquille, Anak, et tâche de contribuer au bien général, en nous fournissant une idée. Nous ne pouvons rester ici, et le seul endroit où aller c'est... Londres.

— Londres ! s'écrie Anak, dont les joues rubicondes pâlisent. Londres où nous n'aurons pas une bouffée d'air pur, pas une bonne odeur de terre ou de forêt ! J'aime cent fois mieux gagner ici un shilling par jour que d'aller à Londres faire fortune.

— J'en suis persuadé, mais tu te donnerais cette satisfaction aux dépens des autres. Regardons la situation bien en face. Nous voici, au début de la vie, ruinés sans qu'il y ait de notre faute ; sommes-nous résolus à vivre frugalement, péniblement, ayant pour but de regagner Sieviking, pour l'habiter comme nos ancêtres l'ont fait ? Sommes-nous prêts pour cela à tous les sacrifices, à travailler, non dans notre intérêt personnel, mais pour restaurer le foyer et l'honneur de la famille ?

Je m'interromps un instant ; tous se sont serrés autour de moi. Je lève la main, car je n'ai pas fini :

— Mes frères, mes sœurs, à moins que les choses ne soient bien différentes de ce que j'attends, nous avons devant nous un combat dur, presque désespéré. Les meilleures années de notre vie seront employées à réparer le mal qu'a fait un méchant homme. Nous y arriverons, si les mains, les cœurs, les âmes de notre race sont en nous ce qu'elles étaient chez nos aïeux. Il faudra une volonté et une patience également invincibles, une foi obstinée que nul échec ne puisse briser, une force d'endurance qui confine à l'héroïsme. Mes frères, mes sœurs, vous en sentez-vous capables ?

— Oui ! oui !

Tous ont crié ensemble, mais en les regardant, je sais que je puis compter seulement sur mon fidèle écuyer, Anak, ma fidèle amie, Gillette.

— Il est possible qu'on veuille nous faire la charité, que le coin d'un foyer glacé, qu'un morceau de pain gratuit et amer, soient mis à la disposition de quelqu'un d'entre nous. Celui qui a du goût pour de telles aumônes peut les accepter en disant merci, mais qu'il ne prétende pas avoir part à la gloire de la famille, restaurée par les autres. Nous ne nous sommes pas plaints, ne demandant et n'acceptant aucune faveur, et nous nous sommes montrés mieux faits pour les haillons de la pauvreté que pour les livrées de la servitude. Si nous sommes résolus à ne jamais manquer une occasion de nous rapprocher du but, si nous faisons toujours un peu plus que notre devoir, nous gagnerons la partie !

— Nous la gagnerons ! crient-ils tous, l'espoir et le regret mouillant leurs joues de larmes pareilles à cette giboulée d'avril qui ruisselle au même instant sur les fleurs de nos vieux poiriers.

— Et si nous échouons, dis-je enfin, baissant la voix, nous aurons, du moins, fait de notre mieux, et nous aurons vécu nos vies au lieu de les laisser se rouiller, inutiles.

— Serons-nous très vieux quand nous reviendrons à Sieviking, Dick ? demande Hetty, dont la tête charmante s'est blottie sur mon épaule droite,

tandis que le front sérieux de Gillette s'appuie à mon épaule gauche.

— Très vieux. Tu seras une vieille fille dans ce temps-là, Hetty.

— Est-ce que je ne pourrai pas me marier ?

— Oui, si c'est avec un brave garçon, et s'il te prend dans ta pauvreté, et non parée de plumes empruntées à plus riche que toi !

— Et Gillette ? dit Hetty, faisant la moue.

— Non, Gillette est ma propriété. Je ne puis me passer d'elle.

— Combien aurons-nous pour vivre ? questionne Anak d'un ton vif, prenant papier et crayon. Quelque chose tout de même, je suppose.

— Ce qui restera du loyer de la propriété, l'intérêt des dettes payé. Si elle trouve amateur, ce qui n'est pas sûr, nous aurons peut-être cent livres par an, pas un penny de plus.

— Et il faudra vivre avec cela, s'écrie Hetty, épouvantée : se nourrir, se vêtir, se loger, s'instruire, avec cent livres !

— Bien chanceux serons-nous de les avoir, dit Anak. Mais nous gagnerons de l'argent ! Nous prendrons le public par le nez et nous le contraindrons à remplir nos poches vides, bon gré mal gré ! Nous lancerons une marque de *pickles* ou une nouvelle pilule ; il y a le placement d'une pilule de famille, si on emploie un système de réclame nouveau et original.

Après tout, excepté Gillette, ils ne me comprennent pas. Je vais à la fenêtre, suivi par Anak. J'aperçois, au loin, M. Titmarsh et tante Rose de Mai. Ils se font des révérences comme deux mandarins chinois.

— Je ne serais pas étonné, fait Anak, reniflant l'air, que nous ayons cette nuit de la musique. La conduite de tante Rose de Mai est si abominable que sûrement le revenant jouera du cornet à piston.

IX

Sous la superbe arcade rose et blanche de nos pommiers, M. Pitt, le notaire, va d'une fleur à l'autre, les mains derrière le dos. Après nous avoir informés, avec beaucoup de circonlocutions légales, que nous sommes désormais sans le sou, il peut se promener au soleil et oublier le naufrage de nos vies.

Un bruit lointain de roues, de chevaux qui trottent, un double coup retentissant qui ébranle le vieux marteau rouillé du portail, puis un silence,... nous sommes trop éloignés pour entendre des pas.

— Premier arrivé! Qui est-ce? dis-je. Tante Théodosie? Notre ruine nous vaut quelques avantages, elle n'a jamais voulu se déranger pour venir nous voir, et elle ne recommencera jamais.

— Elle ne vient pas pour nous, fait Anak, mais pour le mobilier. Qu'a-t-elle écrit?

— Voyons...

« Elle a reçu notre lettre insolente et une charmante missive de ce pauvre et délicieux M. Titmarsh. Elle apprend sans surprise que nous sommes ruinés. Peut-on s'attendre à autre chose d'une famille où il y a dix enfants et pas d'ordre dans la dépense? Elle suppose que le salon de satin mordoré, ayant beaucoup servi, sera vendu bon marché, surtout à une parente, et elle offre de placer un des petits dans un orphelinat. »

— L'oncle Tobie ne veut pas venir, dit Hetty qui a mis à son col une fleur de pommier. Il dit que lors de sa dernière visite, un de nous a retiré la chaise où il allait s'asseoir, et que sa colonne vertébrale ne s'en est jamais remise.

— Agréable plaisanterie qui nous coûte un héritage de trente mille livres, dis-je sèchement. Tandis que nous avons bien payé dix mille le plaisir d'enlever la perruque de l'oncle Golightly au bout d'un hameçon.

— Le voilà, l'oncle Golightly! dit Anak, quand

un coup de marteau formidable résonne dans l'antichambre. M. Titmarsh aura fort à faire pour rouler celui-là.

— Pas du tout ! Titmarsh poussera John James et lui à se prendre par les oreilles, et se moquera des deux. Où est Rose de Mai ? Elle ne songe pas à affronter tanté Théodosie ?

— Penses-tu ! dit Hetty, affirmative. Elle a mis une petite coiffure à rubans roses, tous ses bijoux, bagues, etc., et elle est dans la salle à manger, pour veiller sur les intérêts de « ses pauvres enfants », comme elle dit.

— Alors, tout le monde est arrivé. Voici Marshall qui vient chercher M. Pitt.

Le vieux notaire regagne la maison, se retournant pour regarder les pommiers.

— Un quart d'heure de mensonges et de flatteries, dit Anak, regardant l'horloge. Cinq minutes pour siroter le madère, cinq autres pour écouter le rapport de M. Pitt, et on nous fera appeler.

— Iras-tu, Dick ? demande Gillette, timide.

— Oui !

— Mais ! s'écrie Hetty, effarée, je croyais que nous ne devions pas paraître... Nous sommes plus mal vêtus que jamais, aujourd'hui. Que dira tanté Théodosie ?

— Ta robe est trop courte, riposte Anak, mais tu as de jolies jambes. Et tu peux te baisser.

Un coup discret à la porte. C'est Marshall.

— M. Titmarsh prie ces messieurs et demoiselles, avec ses compliments, de passer tout de suite dans la salle à manger.

— Viens, Gillette ! dis-je.

Sans lâcher la chaussette qu'elle reprise, elle met sa main dans la mienne, et nous allons.

Marshall ouvre la porte à deux battants, mais nous la dépassons si peu qu'il la referme avec peine sur les derniers de notre groupe.

— Voici notre jeunesse ! dit M. Titmarsh, s'avançant d'un air affectueux. Venez, chers enfants.

Il prend le bras de Gillette, enfilé dans la perpétuelle chaussette. Il veut la conduire vers le demi-cercle que nos parents forment auprès de la fenêtre. Gillette secoue sa main comme si c'était une chenille et ne bouge pas d'une ligne.

— Vous nous avez fait demander, nous voici!

J'adresse ces mots au demi-cercle. Pendant trois secondes, tante Théodosie nous examine dans un parfait silence, à travers son lorgnon. Ce temps suffit pour que l'exubérant John James jette à Hetty un coup d'œil admiratif et l'apostrophe :

— Oh! la belle fille!

Hetty, redressée pour le foudroyer du regard, songe à sa robe trop courte et s'efface au dernier rang.

— Sont-ce mes nièces, mes neveux que je vois devant moi! dit tante Théodosie d'une voix sépulcrale.

— Ils en sont là! achève l'oncle Golightly, nous dévisageant.

— Nous sommes très pauvres ici, répond M. Timmarsh, regardant tristement son propre costume usé jusqu'à la trame. — L'aurait-il loué, pour la circonstance, à la chancellerie? — Tout ce que nous pouvons faire est d'être propres.

— Les convenances, poursuit tante Théodosie, toujours sévère, n'ont jamais été suffisamment respectées dans cette maison. Ma règle de vie est toujours d'observer les usages de la bonne société. Ma belle-sœur, n'étant pas soigneuse elle-même, n'a pu inculquer cette vertu à ses enfants. Je maintiens que le corps reflète l'âme, et la déplorable négligence, visible chez ces jeunes gens, garçons et filles, m'indique un état moral qui me fait mal augurer de leur avenir.

— Quand vous aurez fini votre homélie, Madame, dis-je patiemment, nous serons heureux de savoir ce que vous nous voulez, car c'est vous, je crois, qui nous faites demander.

— Quoi! s'écrie tante Théodosie, se redressant. Ce galopin ose-t-il m'interrompre, me donner ses ordres? Savez-vous, Monsieur, que, sans votre oncle Golightly et moi, vous seriez absolument réduits à mourir de faim? Est-ce là votre reconnaissance?

— Quand on nous offrira quelque chose de positif, j'espère que nous saurons comment remercier. Pour la proposition d'une place dans un orphelinat, je regrette qu'aucun de nous ne puisse l'accepter.

— Je suppose, dit l'oncle Golightly, sévèrement,

qu'ils comptent sur l'aide de leurs deux sœurs aînées.

— Je me trompe fort si leurs espérances ne sont pas déçues. Je n'ai jamais connu de jeunes femmes plus extravagantes. Elles ruineront assurément leurs maris... Pourquoi ne sont-elles pas là ?

Aucun de nous ne daigne répondre. Mais Rose de Mai, qui n'est pas fière, jette dans la bataille sa petite personne empanachée.

— Il y a aujourd'hui réception à la Cour. Belle porte une toilette de brocart d'or et ses perles ; Cynthia, une robe de velours blanc, garnie de malines, et ses diamants. C'est un peu lourd, suivant moi, pour son genre de beauté. Hetty est de mon avis.

— Et quelles offres d'assistance ont-elles faites ? gronde tante Théodosie avec dégoût.

— Hetty et Gillette sont invitées à venir vivre chez leurs sœurs, tant qu'elles voudront, et elles feront bien d'apporter des toilettes de bal et de dîner, car on recevra beaucoup ce printemps.

— Quel égoïsme inconsidéré ! Quelle folie ! Et les petites ont accepté ces invitations ! s'écrie tante Théodosie, levant les bras au ciel.

— Non, Madame, dis-je avec calme. Nous ne sommes pas en situation de faire des visites actuellement.

— Pourtant, j'aurais pu leur prêter quelques toilettes, dit Rose de Mai, se rengorgeant, et un peu arrangées...

— Elles suffiraient pour aller à la Cour ! achève tante Théodosie, méprisante.

— Miss Sieviking est notre invitée, Madame, et vous aurez la bonté, tant que vous serez dans notre maison, de la traiter avec respect, ai-je relevé sèchement.

— Un verre de madère, chère lady Théodosie, dit M. Titmarsh, anxieux. Ne vous émotionnez pas, ces jeunes gens sont mal élevés, mais leurs intentions sont bonnes.

— J'espère connaître mon devoir, fait tante Théodosie. Aucune insolence, aucune ingratitude, ne m'en détourneront. L'égoïsme de mes nièces mariées éveillera l'indignation de tous les nobles cœurs. Cette offre ne mérite que du dédain. Mais une proposition qui sauvegarderait l'avenir d'une de

ces pauvres filles,... qu'en diriez-vous, mon frère?

— Je dirais que ce serait beau, magnifique de votre part, chère belle-sœur, dit l'oncle Golightly.

Et M. Titmarsh guchote, de façon à être entendu :

— C'est magnifique!

— A quoi bon la parenté, si on ne s'aide pas dans le malheur? dit tante Théodosie. Pour ma part, j'offre de me charger de ma nièce Gillette, la nourrir, la vêtir, la loger, pour rien!

— C'est très noble,... très beau! affirment M. Titmarsh et l'oncle Golightly.

— Vous savez raccommoder,... coudre,... tailler et faire les robes? interroge tante Théodosie, s'adressant âprement à Gillette.

— Pas très bien.

— C'est fâcheux! Ma couturière est fort chère,... mais vous apprendrez. Vous vous levez matin?

— Oui!

— Vous êtes capable d'épousseter les porcelaines sans les casser?

— Je le suppose.

Gillette me regarde. Je l'encourage par un sourire.

— A propos de porcelaines, dit tante Théodosie, changeant brusquement de ton, je compte acheter avant la vente le service de Saxe. Depuis des années qu'il sert, il se vendra bon marché.

— Il n'en reste pas grand'chose, répond Gillette, honnête.

— Quoi! Tout est cassé! Vous vous en êtes servi habituellement!

— Notre vaisselle ordinaire n'existait plus et nous n'avions pas de quoi en acheter d'autre. Voici deux ans que nous utilisons le service de Saxe.

— Goths! Vandales! s'écrie la tante. Et l'argenterie a-t-elle disparu également?

— Kit et Will l'ont vendue, pour ce qu'ils en ont pu tirer, avant leur émigration. Ils ont demandé leur part d'héritage à M. Titmarsh. Celui-ci la leur ayant refusée, nous leur avons permis de vendre l'argenterie.

— Vous leur avez permis! crie tante Théodosie. Il y en avait pour un millier de livres, et aujourd'hui vous manquez de pain! Et le mobilier du salon, est-il parti de même?

— Je ne crois pas, dis-je avec indifférence, mais il passera aux enchères comme le reste. Nul n'aura le droit de rien acheter d'avance.

— Voilà leur reconnaissance! Vous savez que vous êtes ruinés, et à quel point?

— Celui qui est l'auteur de notre ruine en connaît assurément l'étendue. Il nous a informés qu'elle était complète, et, hier soir, M. Pitt a confirmé ses paroles.

Je m'approche de la table à laquelle est assis le vieux notaire, tellement occupé de ses papiers qu'il n'a pas paru s'apercevoir de notre présence.

— Monsieur... (au son de ma voix, il relève la tête) avez-vous peur de redire devant ces témoins ce que vous m'avez dit en confidence hier soir? Pouvez-vous,... voulez-vous laisser tomber la prudence glaciale de l'homme de loi et être notre ami sincère? Si vous le voulez, dites-nous votre opinion sur l'escroc qui est là, devant vous.

Un instant, il semble que ma juste indignation l'a gagné. Son œil s'allume, ses joues rougissent, des paroles flétrissantes tremblent sur ses lèvres... quand son visage se glace, et il me répond sur un ton volontairement inexpressif et indifférent :

— Il n'y a pas l'ombre d'une preuve contre M. Titmarsh,... pas l'ombre!

— Vous me l'avez dit, hier soir, en ajoutant que vous étiez, comme moi, moralement certain de sa culpabilité...

— Vous êtes un jeune homme bien violent, en vérité, répond M. Pitt, essuyant ses lunettes, trop violent pour faire votre chemin dans le monde.

— Vous ne niez pas. Cela me suffit. Si nous ne le traînons pas en justice comme le voleur qu'il est, c'est parce que nous n'avons ni argent... ni amis!

— D'après ce que je vois, dit l'oncle Golightly, M. Titmarsh a fait son devoir envers vous, et il semble en avoir été mal récompensé. Quand il est arrivé ici, il a trouvé la famille sur le bord de l'abîme, et, loin de s'emparer de votre héritage, il a dépensé toute sa petite fortune, cinq mille livres, je crois, pour tâcher de sauver la situation.

— Je quitte Sieviking plus pauvre que je n'y suis entré, dit M. Titmarsh, s'adressant à nos pa-

rents avec une grande dignité. Je ne me plains nullement, je ne partirais pas si je pouvais encore être utile. Mais, impuissant à détourner une catastrophe depuis longtemps menaçante, ayant dépensé tout mon avoir, j'ai accepté un humble poste aux colonies, et je m'embarque incessamment. Un jour, ces enfants, si durs à mon égard, me rendront justice.

Feignant une émotion trop vive, il se tourne vers la fenêtre.

— Cher monsieur Titmarsh! s'écrie tante Théodosie, courant à lui avec des froufrous de soie, tandis que Rose de Mai, nerveuse, écarlate, s'empresse de l'autre côté.

— Mon billet,... passager de 3^e classe! murmure-t-il, et nos tantes reculent, les larmes aux yeux!

— Quelle comédie! s'écrie John James qui n'a pas encore parlé.

— Monsieur! fait le colonel Golightly, daignant pour la première fois s'apercevoir de la présence de cet individu modeste, que sa sœur cadette a eu la faiblesse d'épouser.

— Quelle comédie! répète John James, bondissant de sa chaise et claquant trois fois des doigts sous le nez de M. Titmarsh, stupéfait.

— Votre place aux colonies,... votre billet de troisième et le reste! Vous filez d'Angleterre pour aller manger ailleurs l'argent volé à ces enfants. Vous avez de la chance de ne pas faire le voyage aux frais de l'Etat, dans la direction du bagne... Hou! j'en suis malade!

Il se rassied, faisant le geste de repousser un breuvage répugnant.

— Bravo! crie Anak, battant des mains si fort que M. Titmarsh recule et chancelle. Bravo! oncle John James!

Il lui secoue le bras tant qu'il peut.

— C'est insoutenable! dit le colonel, allant et venant dans sa rage.

Mais sa sœur, qui feint parfaitement de ne voir ni entendre, consulte sa montre.

— Il se fait tard, et nous n'avons encore décidé l'avenir que d'un seul de ces infortunés. Gillette est pourvue, Hetty pourra, je crois, partager son temps entre les maisons de ses deux sœurs, surtout si elles lui font une large part dans le rebut

de leur garde-robe. L'influence du colonel casera sans doute les deux aînés dans quelque banque ; les plus jeunes, au moyen de démarches bien faites, trouveront place dans des écoles gratuites... Tout est donc arrangé. Quand viendrez-vous chez moi, Gillette ? ajoute-t-elle, d'un ton péremptoire.

Je sens une petite main serrer la mienne ; je l'étreins fortement.

— Jamais ! dis-je.

Tante Théodosie bondit :

— Vous prétendez, ... vous osez refuser mes offres ?

— Réponds toi-même, Gillette. Epousseter les porcelaines, reprendre le linge, faire les robes, ne différant en rien des autres servantes, sauf que tu n'aurais pas de gages ? Veux-tu cela ?

— Je veux rester avec toi, Dick ! fait-elle, se cramponnant à mon bras.

— Pour mourir de faim ! dit tante Théodosie, venimeuse. Peut-on vous demander ce que vous comptez faire ?

Je dédaigne de répondre, mais Anak, avec un courage imprudent, se jette dans la mêlée :

— Nous comptons rester ensemble, travailler, lutter s'il le faut, jeûner ensemble, mais regagner quelque jour le droit de rentrer à Sieviking, tête haute, y vivre comme nos aïeux avant nous. Gardez votre argent, Madame, nous ne vous le demandons pas. Nous ne tiendrions pas à revenir à Sieviking, s'il nous fallait le devoir à la charité d'autrui.

— Excellent ! très drôle ! fait tante Théodosie.

— Ces jeunes gens ne comprennent pas la situation, monsieur Pitt. A moins que le colonel ou moi n'achetions la propriété, quelle chance ont-ils d'y jamais rentrer ?

— Ce n'est pas vrai ! dis-je, en tremblant de tous mes membres et secouant le bras de M. Pitt. Vendre Sieviking, ... notre Sieviking, ... ce n'est pas possible ! Dites que nous sommes ruinés, écrasés de dettes ; ne dites pas que le château va être vendu à un étranger !

Il ne répond rien, mais je crois voir une larme dans ses yeux. Je me retourne vers le misérable qui se cache derrière nos tantes et grimace un sourire.

— Dick! Dick! s'écrie Gillette terrifiée, ne regarde pas comme cela. Peut-être quelqu'un de la famille l'achètera!

— Monsieur Pitt, pourquoi ne m'avez-vous dit, hier soir, que la moitié de la vérité?

— Je savais quel terrible coup ce serait pour vous, et je croyais que la secousse serait moins forte si je pouvais vous annoncer ce matin que la propriété resterait dans la famille. Mais ni lady Théodosie ni le colonel ne se soucient d'être acquéreurs, et il faudra recourir aux enchères publiques. Les créanciers refusent d'attendre. Il est même étonnant qu'on vous ait permis si longtemps de rester ici. M. Titmarsh a certes montré une grande habileté en reculant la catastrophe jusqu'à aujourd'hui.

M. Pitt s'offre le luxe d'une intonation légèrement sarcastique. Je vais vers Rose de Mai.

— Ma tante, vous nous aimez... Nous ne sommes pas trop fiers pour vous demander une faveur... Voulez-vous acheter la vieille maison et nous la garder jusqu'à ce que nous puissions la reprendre?

— Je voudrais le pouvoir, cher Dick. (Ses joues ruissellent de larmes.) Mais, voyez-vous, je ne suis pas riche! Nous aurons tout juste mes deux cents livres de rente pour vivre tous ensemble, et si je sacrifie le capital, que feront vos pauvres petites sœurs et que deviendrons-nous tous?

Je la regarde d'abord sans comprendre. Soudain, en face de l'égoïsme creux des autres, la bonté de cette âme simple me va au cœur. J'entoure de mes bras son petit corps frêle et je l'embrasse avec respect.

— J'achèterais bien la maison, si j'avais de quoi, s'écrie John James, mais le diable, c'est que je ne possède pas la somme!

Le colonel et sa sœur l'écrasent de leur mépris.

— Moi qui croyais que vous alliez l'épouser! dit Anak, soupçonneux, en étranglant Rose de Mai d'une vigoureuse embrassade.

— Cher Anak..., moi la belle-mère des enfants de ma sœur! Qui a jamais songé à rien de pareil?

M. Titmarsh s'avance et Anak recule.

— Cette chère demoiselle a montré tant de sym-

pathie pour mes malheurs qu'elle a fait de moi son ami dévoué, mais nous ne songeons pas au mariage. Je puis concevoir certaines espérances, je n'en dis rien à présent. Permettez-moi de remarquer que, sauf objection de la part de lady Théodosie, je trouve excellent que miss Sieviking habite avec cette jeunesse en mon absence.

Titmarsh lance une œillade étonnante à tante Théodosie et presse simultanément la main de Rose de Mai qui minaude et baisse les yeux. Puis il se retire à l'arrière-plan, laissant chacune de ces deux femmes, qu'il connaît à peine, convaincue de l'avoir rendu amoureux d'elle.

— Personne ne veut donc acheter Sieviking? dis-je, en regardant au dehors.

— Pourquoi lady Hungerford ou Mrs. Longleat n'achètent-elles pas? dit tante Théodosie. Elles ne manquent jamais d'argent pour faire des folies. Qu'elles l'emploient donc une fois à quelque chose d'utile, puisque vous tenez tant à ce que Sieviking reste dans la famille!

— Mes sœurs, Madame, n'ont pas eu de dot. Il est juste que l'argent de leurs maris soit employé à soutenir le train qui convient à leur rang. Leur demander d'acheter la propriété serait injuste.

Je relève la tête : je vois en face de moi ces deux visages faux et égoïstes. Le moindre mot de prière, de sollicitation m'étranglerait.

— Allons-nous-en, Gillette,

Je prends sa main, et nous nous éloignons, silencieux, n'ayant plus rien au monde qui nous appartienne, rien que cette douce affection fraternelle.

X

Dans le bois de Sieviking, le printemps palpète, s'agite, s'épanouit. J'y étais venu ce matin au point du jour et, assis sous ce même arbre, j'avais épié l'aurore glacée. Tout semblait froid et sans vie, mais je ne sentais pas le froid. Un espoir me tenait chaud au cœur, et je tressaillais, pareil à l'homme qui connaît sa tâche et se sent la volonté et le pouvoir de l'accomplir. Je voyais s'étendre en avant de moi de longues années de travail, d'abnégation, de sacrifices, et je me disais que presque tous les grands hommes ont envisagé leur vie dans leur jeunesse comme je faisais de la mienne et me suis résolu comme moi de vaincre le sort. Je me disais que presque toutes les grandes fortunes ont été faites par des hommes qui avaient commencé sans un shilling, et je pensais qu'ils avaient dû y parvenir en prenant la résolution de toujours faire un peu plus que leur devoir.

Et, au bout de cette longue perspective, Sieviking reconquis semblait me sourire. Je me levai alors et je repris le chemin du logis avec une intime exaltation. Je n'étais plus un enfant, mais un jeune homme dont les yeux avides contemplaient pleins d'espoir cette mêlée de l'existence où il était prêt à se jeter.

Ceci se passait au point du jour. Il n'est que midi, et dans cet intervalle j'ai sauté, d'un seul bond, de la jeunesse à la maturité. Je n'espère plus, je veux ; je ne déteste plus, je hais ! Je suis résolu à vaincre, non pour l'honneur, mais pour pouvoir jeter au visage de ceux qui nous ont dédaignés un mépris égal au leur.

Mon rire bruyant m'est renvoyé, rauque et discordant, par l'écho de la forêt. Ce matin, la vengeance, la haine, la soif de l'or ou du pouvoir qu'il donne, rien de tout cela n'avait place en mon cœur. Une honnête ambition seule m'enflammait. A présent, il me semble que la joie d'habiter de nouveau la vieille maison de famille serait encore surpassée par la satisfaction farouche de montrer

à nos méprisables parents que nous avons su, sans eux, regagner notre héritage.

— Nous le regagnerons,... je le veux!

Au moment où je prononce ces mots, un grand arc-en-ciel, terrible, sublime, arrête le serment imprudent sur mes lèvres. Et je vois le cercle radieux entourer et abriter de son auréole le toit lointain de Sieviking.

— Dick! Dick! appelle la voix de Gillette à travers le bois.

— Je t'ai cherché partout, dit ma sœur, s'asseyant près de moi et me regardant, inquiète.

— Il fait froid, rentrons. C'est bien la dernière fois que tu viendras me chercher ici, ma pauvre fille.

— Alors, nous partirons bientôt?

— Oui, nous avons paresse suffisamment. Il nous faut désormais travailler. Ces gens s'en sont allés?

— Tous, sauf John James. Il est dans la salle d'étude. C'est un brave homme, Dick!

— Oui. Que fait M. Titmarsh?

— Je crois que Marshall emballe, et qu'il compte partir dans un jour ou deux.

— Et Rose de Mai?

— Elle l'a vu baiser la main de tante Théodosie, au départ, et elle est furieuse. Je la crois dans sa chambre en train de mettre une autre coiffure.

Une flamme rouge éclaire la fenêtre de la salle d'étude. Quand nous entrons, je distingue au milieu du cercle la bonne face ronde de John James.

— Enfin! s'écrie Hetty, m'attirant près du feu et réchauffant mes mains dans les siennes.

— Tu dois mourir de faim! dit Gillette, prenant le pain et le fromage sur le dressoir de chêne, tandis qu'Anak se hâte d'aller tirer une cruche de cidre.

— J'ai quelque chose à faire, ce soir. Je mangerai après. De quoi parliez-vous, tous ensemble?

— De vous! riposte John James, et tout est arrangé. Vous suivrez la carrière dont vous rêvez depuis longtemps. Vous pouvez commencer vos études de médecine demain, si ça vous plaît.

— Impossible! dis-je en rougissant. L'argent manque, nous devons réserver tout ce que nous

pourrons économiser pour racheter Sieviking, car nous le rachèterons, j'en suis certain!

— Hum! fait John James, d'un air de doute.

— Tout est arrangé, répète Salomon, hochant sa petite tête sagace, tous tes frais seront payés à l'hôpital que tu choisiras, et à la maison, tu auras du moins quatre personnes sur lesquelles tu pourras faire l'essai de ta science médicale.

— Et lorsque tu t'établiras docteur, dit Anak, nous pourrons utiliser notre grand nombre en te servant de domestiques. A te voir une maison si bien montée, les gens croiront que tu as déjà fait fortune.

— Tranquillisez-vous! dis-je brièvement, je ne dépasserai pas sans doute le degré d'aide-pharmacien. Pourquoi dites-vous tant de sottises?

— C'est très sérieux, répond John James, solennel. Ecoutez, Dick, je ne suis qu'un pauvre homme, mais depuis que votre tante condescendit à m'épouser et mourut trop tôt, non de pauvreté ni de regret, comme le disent ses nobles parents, j'ai toujours vécu solitaire. J'ai de l'amitié pour vous, Dick. Je ne puis acheter Sieviking, ni vous offrir de quoi y vivre au large. Mais, si vous me permettez de payer vos études jusqu'à ce que vous soyez entré dans la carrière qui vous plaît, j'en serai aussi fier que si vous étiez pour moi ce fils qui n'a pas vécu! Ne me remerciez pas. J'estime que c'est un honneur d'aider un garçon courageux comme vous!

Je lui tends la main sans parler. Jusqu'à présent, aussi orgueilleux que pauvres, nous avons dédaigné cet homme. Nos mains se séparent, mais pas nos cœurs. Désormais, John James et moi, nous sommes amis pour la vie.

— Oui, fait Gillette, tu deviendras un médecin célèbre, tu restaureras la gloire de la famille, et nous tous, nous nous abriterons à l'ombre de ta prospérité. Ce sera un grand jour, quand nous reviendrons ici tout à fait, ajoute-t-elle, changeant brusquement de ton.

Et ses yeux embrassent la chère vieille salle, avec toute la tendresse d'un dernier adieu.

— Nous nous étions habitués à tout, continue Gillette, soupirant : les repas courts et les robes plus courtes, les notes impayées, les voleries de la

chancelière, et ses hypocrisies, à lui. Malgré tout, nous avons été heureux ici,... plus heureux que nous ne le serons à Londres.

— Peut-être Cynthia et Belle seront-elles bonnes pour nous, dit Hetty, le regard fixé sur le feu. Elles nous inviteront à leurs grandes soirées quelquefois, et...

— Et tu iras avec la robe que tu as sur le dos ? achève ma voix impitoyable. Non, les routes de nos sœurs et la nôtre sont différentes. Il n'y a aucune chance qu'elles arrivent à se rejoindre.

Hetty ne répond rien, mais son silence est celui de la rébellion, pas du tout de l'assentiment.

— L'oncle Golightly et la tante Théodosie sont nos tuteurs, dis-je, m'adressant à John James. S'ils ont décidé de vendre Sieviking, nous ne pouvons les en empêcher. Ce qui importe, c'est de trouver un logement où nous puissions nous installer au terme de juin. Avant de rien décider, il nous faut savoir exactement ce que nous avons pour vivre. Je ne me soucie pas de prendre le revenu de Rose de Mai, elle devra renoncer à sa petite maison, congédier ses chiens et ses chats, et, à son âge, il lui sera dur d'accepter la rude vie que nous devons mener.

— Je ne suis pas si vieille, après tout, dit Rose de Mai qui est entrée inaperçue. Mais, Dick, je n'ai que deux cents livres de rente.

— Cela nous suffira pour ne pas mourir de faim, en supposant que nous soyons tous paresseux comme des limaces, et malchanceux comme tous les pauvres. Nous ne parlerons pas de vous rembourser quelque jour, dis-je, l'embrassant, car nous ne pourrions jamais vous récompenser de votre bonté ; mais si nous devenons riches, vous irez à la Cour avec une traîne de dix mètres de long. Je vais partir pour Londres chercher un logement.

— Sieviking n'est pas vendu, grommelle Anak ; nous y sommes du moins logés gratis. C'est gaspiller de l'argent que d'aller vivre en ville, tant que nous pouvons rester ici.

— Chaque heure est une heure de travail perdue et repousse plus loin le rachat de Sieviking. Il nous faut regarder en avant, non plus en arrière, travailler et ne pas nous lamenter.

— Voilà du bon sens ! dit John James, se levant. Mon neveu, si je puis vous nommer ainsi, je serai d'aujourd'hui en huit à la gare de Waterloo, et vous attendrai. Je vous conduirai à un de mes vieux amis qui connaît votre future profession et nous dira tout ce que nous aurons besoin de savoir. En même temps, nous chercherons une maison pour loger cette jeunesse. A présent, au revoir, tous, et que Dieu vous bénisse !

— Je vous accompagne, dis-je.

Et, faisant signe à Gillette de garder les autres dans la salle d'étude, je suis John James. En arrivant dans le hall, il va se diriger vers les écuries. Ma main se pose sur son bras et il se retourne, surpris.

— Je vais faire une visite à M. Titmarsh, veuillez venir avec moi.

Il me regarde un instant, étreint ma main sans parler et me suit.

Les tapis amortissent le bruit des pas, et le son d'une voix suavement plaintive arrive à nos oreilles :

— N'emballez pas le Cuyp, Marshall. Il m'a été donné par ma femme, veuve de John Sieviking, qui le tenait de sa première femme, mais je ne veux emporter nul objet sur lequel on puisse discuter mes droits. Je sortirai d'ici, et j'en suis fier, plus pauvre que je n'y suis entré. Les malles sont faites ?

— Il n'y en a plus que pour une demi-heure, Monsieur, dit Marshall, absorbé par sa besogne.

— Vous viendrez avec moi jusqu'à Rouen, là vous me quitterez. Si je ne réussis pas dans ma mission près des cannibales et si je reviens dans ce pays, vous rentrerez, n'est-ce pas ? à mon service. Je devrai avoir du succès, ajoute M. Titmarsh, car, depuis quatre ans, je vis parmi des sauvages et je dois connaître leurs habitudes. Mais j' imagine que le climat ne me conviendra pas, ... j'ai la poitrine délicate... Vous ferez bien d'annoncer dans le village que je pars demain, Marshall. Tout le monde a de la sympathie pour moi. Je m'en vais, en terre étrangère, travailler, ... mourir peut-être, pour mes beaux-enfants. Des témoignages de cette sympathie, à l'heure de mon départ, me seraient très sensibles.

— Je comprends, Monsieur, dit Marshall, souriant respectueusement.

— Nul ne pourra dire que j'ai craint les responsabilités, que je me suis esquivé, achève M. Titmarsh, avec une dignité qui l'abandonne un peu quand il se trouve, soudain, en face de moi.

— Nul ne dira que vous vous êtes esquivé, fais-je, m'approchant tout contre lui, car chacun saura que vous avez été jeté à la porte, comme le voleur que vous êtes. Je vous donne une demi-heure pour finir vos malles. Si elles ne sont pas faites, vous filerez sans elles. Achevez votre ouvrage, Marshall.

— Mettez dehors cet insolent, ordonne M. Titmarsh, pâle de rage.

Marshall s'avance, n'osant désobéir, mais quand il est à portée, je lui décoche entre les deux yeux un coup de poing qui le rejette la tête la première dans la malle à moitié vide.

— Un train passe à la gare d'ici une heure et demie... Vous arriverez tout juste pour le prendre. Je vais atteler *la Blanche* et l'amener, pour que Marshall ait tout son temps.

Je tire ce dernier de la malle, je le secoue, le mets sur ses jambes et m'éloigne.

— Restez ici pour veiller à ce que ce voleur n'emporte pas par mégarde ce qui nous appartient, dis-je à John James.

Le laissant à cette agréable tâche, je vais atteler *la Blanche*, à la lueur d'une lanterne, car l'obscurité est venue. Le phaéton prêt, je l'amène devant la porte principale, qui a vu aujourd'hui arriver et partir bien des hôtes fâcheux. Un gémissement venu du jardin fait ruer la jument. Le cornet à piston recommence sa musique.

Je rentre dans la maison : M. Titmarsh se tient dans la bibliothèque, dont les jalousies sont baissées et les candélabres allumés. Il est assis nonchalamment dans son fauteuil accoutumé, mais les mille bibelots qui embellissaient cette pièce ont disparu. Marshall s'entend aux emballages. Je l'appelle du bas de l'escalier.

— La demi-heure est passée. Descendez les malles de votre maître, ou vous partirez sans elles. Celles qui sont trop lourdes vous suivront.

On entend traîner au premier étage des objets pesants.

Je reviens à la bibliothèque.

— Vous me paierez cela, jeune Dick! déclare M. Titmarsh, ajoutant une malédiction à sa phrase.

— Vous avez pris notre fortune,... mais vous ne pouvez toucher à nos personnes. Emportez ce que vous avez volé, et suivez votre chemin.

Marshall entre, chargé de bagages à main.

— J'ai, là-haut, six malles pleines, Monsieur, mais je ne puis les descendre et elles ne tiendront pas dans le phaéton.

— Qu'elles restent! dis-je brièvement, il n'y a qu'un voleur ici, celui qui part. Comme vous devrez ramener la voiture, vous coucherez encore ce soir et emporterez les malles demain. Je crains, Monsieur, que vous ne soyez obligé de vous passer pour aujourd'hui de votre valet.

Titmarsh grince des dents en boutonnant ses gants, jette un dernier regard autour de lui et tourne les talons, poursuivi par les notes déchirantes du cornet à piston fantôme.

Au bas de l'escalier, qui voyons-nous apparaître? Cette folle de Rose de Mai. Tremblante, tout en larmes, elle va vers lui et lui glisse quelque chose que je vois briller. Je ne sais s'il y a une larme dans ses yeux à lui quand il repousse cette petite bourse d'acier et s'incline pour baiser la main qui la lui offre. Elle s'attache à lui. Tous deux vont vers la porte ouverte. La lune éclaire les marches du perron. D'un coup de pied, j'envoie avec précision et vigueur M. Titmarsh s'asseoir juste au milieu de la voiture.

— A présent, dis-je à Marshall, débarrassez-nous de cette canaille!

Mais M. Titmarsh lui-même rassemble les rênes avec une dignité inébranlable, quoique nous ayons entendu craquer l'étoffe là où mon pied a porté.

— Je ne suis pas surpris que votre dernier acte envers moi soit un acte de violence, mais je vous le pardonne. Adieu, soyez bénie! ajoute-t-il, s'adressant à Rose de Mai.

Le phaéton s'éloigne dans le clair de lune. Ce misérable nous a vraiment bravés jusqu'au bout!

Néanmoins, John James et moi, nous nous asseyons sur les marches et nous rions aux larmes, pendant que derrière la porte une naïve créature pleure amèrement, serrant toujours sa bourse d'acier.

XI

Après le départ de M. Titmarsh, les événements se précipitent. Notre propriété figure aux annonces de tous les journaux d'Angleterre, et chaque jour un acheteur peut se présenter. La première angoisse est passée. Obéissant à l'instinct qui pousse les êtres jeunes et vigoureux à braver le sort, nous ne parlons plus du présent et nous lançons nos espoirs et nos personnes sur les vagues de l'avenir. Nous sommes allés à l'église, portant la tête plus haut que jamais, et nous avons supporté, sans fléchir, les regards de pitié et de réprobation jetés sur nous.

Au bout d'une semaine, rassemblant nos énergies et nos derniers chiffons, dans un suprême et héroïque effort, nous rappelons la chancelière et, au moyen d'un grand sacrifice, nous récoltons assez d'argent pour payer mon voyage à Londres. Au terminus, je trouve John James qui, sur-le-champ, m'emmène trouver l'homme destiné à me mettre sur la voie que je cherche.

— Gilly, j'en ai peur, est dans la dèche ! dit mon fidèle ami, en voyant les rues que nous traversons devenir de plus en plus misérables. Sachez-le, Dick, il n'y a pas d'individus plus capables que lui, mais ce qui le perd, c'est qu'il est trop souvent ivre !

Dans une chambre si malpropre, si poussiéreuse qu'on n'y peut respirer, ... une chambre où sont empilés des livres en une demi-douzaine de langues, entre un squelette d'un côté, un crâne de l'autre, tandis que sur la table s'entassent des débris de nourriture parmi les objets les plus divers, nous trouvons un homme grand et maigre, dans les yeux

duquel alternent la flamme du génie et la fièvre de l'ivresse.

— Gilly, fait John James sans circonlocution, je vous amène un jeune homme qui veut devenir médecin, et je vous demande de l'y aider par vos conseils.

— Hum ! dit Gilly, tournant vers moi son regard perçant. Etes-vous las de vivre de vos rentes que vous voulez vous mettre à travailler pour mourir de faim ?

— Certains ont réussi ; pourquoi n'en ferais-je pas autant ? D'ailleurs, je souhaite déchiffrer l'énigme de la vie, et c'est l'unique profession qui y conduise.

— Croyez-vous ? Je dirais que nos plus grandes découvertes ne sont que des tâtonnements vers la lumière. Où loge-t-il ? demanda Gilly brusquement à John James.

— Nulle part. Nous venons d'arriver à Londres.

— Alors, logez ici. J'ai une mansarde avec un lit.

Le lendemain, après avoir erré patiemment du matin au soir, à la recherche de la modeste demeure qui pourra contenir ma famille, une heureuse chance nous fait rencontrer une maison qui ne diffère en rien d'une foule d'autres, sauf qu'elle a par devant une étroite bande de jardin, et, derrière, une pelouse avec un cerisier au milieu.

Dissimulant ma joie, je demande le chiffre du loyer, et, le marché conclu, John James se prépare à rentrer chez lui. C'est avec répugnance qu'il cède à la rude demande de Gilly :

— Laissez-moi ce garçon une semaine ou deux, je m'en charge.

Ni par ses exemples, ni par ses préceptes, Gilly ne saurait être considéré comme un guide souhaitable pour la jeunesse.

Mais, assoiffé de savoir, haletant sur la route qui doit me conduire au but, je reste, trop heureux d'emmagasiner conseils, expérience, science de la vie. Quelques jours suffisent. Arrivé à Londres adolescent ignorant, j'en pars devenu un homme, avec un savoir théorique que plus d'un pourrait m'envier. Car Gilly a vu la vie sous toutes ses faces. Il a vécu dans tous les sens du mot. Peut-être un grand malheur auquel John James a fait

vaguement allusion est-il la cause de cette dégradation, à moins qu'une faiblesse de volonté, fréquemment associée à une grande puissance cérébrale, en soit seule responsable.

Emportant une malle de livres prêtés par Gilly et de précieuses instructions me traçant un programme, je rentre à Sieviking, avec l'espoir que, moyennant un dur travail, je pourrai passer en juin le premier examen. Il me semble avoir été des mois absent de ma vieille maison. Moi seul, j'ai changé! A mesure que les jours s'écoulent, je m'absorbe davantage dans mes études et je m'intéresse de moins en moins aux petits faits qui, jadis, formaient la trame de notre vie de famille.

Le parc de Sieviking étale ses splendeurs au grand soleil. J'ai trouvé Gillette, un jour, la tête enfoncée dans une grosse touffe de lilas. Elle n'avait pas le temps, jadis, elle ne semblait pas se soucier de ces choses! Maintenant, je sais qu'elle les aime! Jusqu'à la fin de ma vie, je ne sentirai plus l'odeur des lilas sans que me revienne l'amertume de cet adieu.

L'air semble purifié par le départ de M. Titmarsh. Le jour où je l'ai mis à la porte avec tant de vigueur, il n'est pas allé très loin. *La Blanche* glissa et s'abattit, par le plus grand des hasards, devant la grille du parc de tante Théodosie, à dix milles de chez nous. Marshall transporta son maître jusqu'à la maison, car, par suite de mon traitement brutal, il ne pouvait soi-disant marcher sans aide. Tante Théodosie m'a écrit une lettre furieuse. Il est encore chez elle, et nous nous attendons à recevoir la nouvelle de leur mariage. Rose de Mai s'en est allée déménager son logis, avec les mines d'une perruche effarouchée et découragée. Jamais elle ne me pardonnera ce coup de pied final. M. Pitt est venu hier, et, avec lui, un monsieur un peu plus haut que Bob, mais moins gros que Salomon. Ce monsieur n'a pas dit que la chasse était pitoyable, les bois malsains; il a paru séduit au contraire, et mon cœur est étreint d'angoisse, un instinct me disant que, dans ce petit homme, je vois l'étranger qui va s'emparer de notre domaine héréditaire.

Avec M. Titmarsh, un désagrément a disparu.

Le cornet à piston ne se fait plus entendre et le mystère a été éclairci. Je venais d'assister au départ de John James, départ moins accidenté que celui qui l'avait immédiatement précédé. Voyant de la lumière dans la chambre d'Anak, j'y entrai, et le trouvai, à ma grande surprise, endormi sur son lit. C'était donc là le motif grâce auquel j'avais pu accomplir, sans être dérangé, ma petite exécution. Voulant le réveiller pour lui conter cette agréable nouvelle, je le saisis par ses cheveux frisés, et, horreur! sa tête me vint à la main!

Je reculai, quand la porte s'ouvrit pour laisser passer un second Anak, la bouche ouverte à ma vue, aussi large que l'instrument de musique qu'il portait.

— Alors, c'est toi! m'écriai-je, lâchant la perruque, toi qui nous donnes ces concerts depuis un mois?

— Oui, c'est moi, répond complaisamment Anak, déposant son cornet, et je trouve cela gentil de ma part. Quelques nuits encore le rendront fou ou le feront décamper, peu importe!

— Il est décampé!

Et je raconte gaîment l'histoire, tandis qu'Anak se lamente de n'avoir pas été présent pour y collaborer. Quelques jours après, vidant un placard qu'Anak a tenu jalousement fermé jusque-là, Gillette tombe sur la quittance du ménétrier qui, pour treize shillings, a loué le cornet à piston et enseigné en six leçons la manière de s'en servir. Nous savons enfin pourquoi Anak ne s'est point acheté de bottes neuves!

Malgré mon impatience de partir, je voudrais retenir chaque heure qui passe. Mais le temps vole; le dernier jour de mai arrive et nous apporte une lettre. Cette lettre nous dit que notre chère demeure est devenue, peut-être pour toujours, la propriété d'un étranger.

XII

Le roi est mort ! Vive le roi ! C'est un très petit roi qui s'avance à travers la pelouse, encore trempée de rosée. Il a des gants, des moustaches et un chapeau haut de forme qui semble dérobé à M. Titmarsh.

Nous ne pouvons lui souhaiter la bienvenue. Ces mots nous étonneraient. Nous le saluons en silence, mais il ne semble pas s'en apercevoir, car il regarde Hetty de tous ses yeux. Tous deux s'en vont côte à côte. Je vois le nouveau venu jeter des coups d'œil vifs et rapides de côté et d'autre, notant sûrement des « améliorations » à faire. Je tremble pour notre vieux hêtre et pour tant d'arbres chers, plus vénérables que beaux.

Anak, qui suit avec moi, m'annonce dans un chuchotement sonore que « ce monsieur Menzies porte perruque ».

— Il ressemble au vieux Titmarsh, continue-t-il du même ton, il paraît même moins solide. Il ne vivra pas longtemps, et nous pourrions racheter Sieviking.

— Tais-toi, dis-je, il va t'entendre.

Hetty se retourne pour lui jeter un regard d'appréhension.

— Ce qui serait mieux encore, poursuit Anak, s'excitant, c'est qu'Hetty l'épouse ! Nous n'aurions pas besoin de racheter le domaine, il le lui léguerait (car bien entendu il mourrait aussitôt la noce) et elle nous le donnerait.

— Anak, dit Hetty, faisant brusquement volte-face, s'il y a une chose que je déteste, c'est qu'on me marche sur les talons. Passe devant, ou reste en arrière, s'il te plaît.

Il choisit la première alternative, et toujours possédé par sa brillante idée, il disparaît à nos yeux.

Gillette a lâché sa chaussette habituelle et marche près de moi. Les jumeaux sont cachés dans un

de leurs repaires. Nous pouvons achever notre ronde en paix. Nous finissons par nous asseoir sous le hêtre, et nous sommes tellement immobiles qu'un lapin s'arrête à un mètre de nous. Hetty et son compagnon reparaissent. Qu'est-ce donc? Il lui prend la main sans qu'elle la retire; il ose la baiser, et elle reçoit cet hommage avec une magnifique nonchalance.

— Je l'épouserai si vous y tenez, dit Hetty, une heure plus tard, très droite, dans un rayon de soleil, ses yeux bleus rieurs, ses joues roses comme les pétales des roses qu'elle effeuille. Je suis sûre d'y arriver en le voulant bien. Il m'a presque demandée en mariage dans le bois, et vous pourriez tous demeurer ici! La question est de savoir si je ne puis faire mieux!

— Mieux! répète Anak, méprisant. Oh! la coupable, la révoltante ingratitude des femmes! Voici une chance pour laquelle je donnerais un de mes yeux! Crois-tu que si une veuve avait acheté Sieviking et voulait de moi, j'hésiterais? J'en épouserais plutôt quarante! Et tu parles de faire mieux!

— Il est trop jeune, dit Salomon le sage, il n'a guère que soixante ans. Il peut aisément vivre encore vingt ans. S'il en avait quatre-vingts, ce serait une autre affaire.

— Je me charge de le faire disparaître avant six mois, riposte Anak. Voyons! Hetty! il revient demain pour décider s'il prend les vieux meubles de chêne et les tableaux. Tu peux lui annoncer que tu es, toi, décidée à l'épouser.

— Qu'en pense Dick? interroge Hetty.

— Que me demandes-tu? Mon opinion? dis-je, lâchant ma plume.

— Il n'a pas entendu un mot, fait Hetty, mortifiée. Dire que ce serait pour lui surtout ce que j'en ferais!... Il sera perdu s'il n'a plus ses bien-aimés bois pour y aller bayer à la lune.

— Si, j'ai entendu. Tu épouses le nouveau propriétaire; Anak a tout décidé... A-t-il fixé le jour de la noce?

— C'est une excellente idée, quoique vous en disiez, fait Anak rougissant très fort. Trouvez-en une meilleure si vous pouvez!

— Je croyais que nous étions convenus de ne

pas vivre de charités, et voici que tu nous proposes de nous mettre à la charge d'un inconnu? Sieviking serait-il plus à nous parce que nous vivrions sur son sol? Sieviking doit être à nous entièrement ou pas du tout! Ne commande pas ta robe de mariée, Hetty, tu n'épouseras pas M. Menzies.

— J'espère qu'il enlèvera à tante Théodosie le meuble du salon, dit Gillette, qui vient d'entrer. Venez le voir, tous, on vient de le découvrir.

Nous montons dans la pièce, longue et large, aux nombreuses fenêtres, où, du temps de nos parents, nous figurions tous les dimanches. Nous entrons sur la pointe des pieds, et, en nous apercevant dans les glaces, nous nous trouvons si misérables que nous avons envie de fuir.

— Brou! fait Anak, regardant autour de lui. Que dirait la chancelière, si elle entraît ici! Le prix d'un de ces meubles nous habillerait somptueusement pour un an au moins,... et quant aux miroirs,... je ne me croyais pas si minable.

— Il y a ici plus qu'il ne faut pour payer le boucher, dit Gillette. Je me demande si M. Pitt me laissera avoir cet argent pour régler les fournisseurs.

Pour Gillette, le bonheur sur terre consiste à payer ce qu'on doit, et ses rêves doivent lui montrer des files interminables de marchands, armés chacun d'une facture longue de cent mètres qu'elle paie sans arrêt, en fouillant dans une bourse inépuisable.

Le lendemain amène M. Menzies, et, pendant trois semaines, la maison n'est que désordre et discussions. Les meubles modestes qu'on nous permet d'emporter sont mis à l'écart, triste lot assorti à notre triste fortune. M. Menzies poursuit Hetty de la cave au grenier, insistant pour lui faire accepter un piano,... un tableau,... un vase de Sèvres,... et, en désespoir de cause,... sa propre personne!

Mais, se remémorant les agréables vérités que lui ont dites les grands miroirs, Hetty répond négativement avec autant d'aplomb que si elle n'avait fait toute sa vie que refuser des maris.

Une ombre me cache un instant le soleil, lorsqu'en contemplant Sieviking, je me dis qu'une

d'entre nous pourrait continuer à posséder ce vaste domaine et nous y accueillir de temps en temps.

Je repousse cette tentation et je continue ma tâche avec une obstination persévérante. Mais enfin tout est achevé, nos meubles ont été expédiés hier, et le matin du départ s'est levé pour nous.

La nuit dernière, un vent d'ouest a effeuillé toutes les roses. Luttant avec les nuages, le soleil ne verse qu'un rayon mouillé de larmes sur la vieille maison, lorsqu'en franchissant les grilles nous nous penchons pour lui jeter notre dernier adieu.

Un sanglot étouffé, ... je ne sais qui l'a poussé, ou s'il est sorti à la fois de tous nos cœurs gonflés à se rompre !

Ignorants et sans ressources, nous voici lancés dans le vaste monde.

DEUXIÈME PARTIE

I

Juillet, cinq heures du soir, dans Hyde Park. La saison mondaine tire à sa fin. Chacun se hâte de quitter Londres, affolé par la peur d'y rester le dernier. Dans la grande allée où, la semaine passée, les voitures se suivaient à la file, elles ont maintenant toute facilité de circuler.

— Dick! s'écrie une voix fraîche, un peu alarmée.

Et, levant les yeux, j'aperçois Hetty et Gillette.

— Que faites-vous ici? leur dis-je sévèrement. Je vous ai interdit de venir de ce côté. A tout instant, vous pouvez rencontrer Belle ou Cynthia.

— Et toi-même! rétorque Hetty, impertinente. Je suppose qu'elles reconnaîtraient leur frère, si elles le voyaient.

— Nous avons passé l'après-midi dans les jardins de Kensington, dit Gillette, et Hetty m'a persuadée de revenir par ici. Elle voulait voir le défilé des voitures.

— Un seul tour d'allée! insiste Hetty, câline. Je savais ne pouvoir rencontrer nos sœurs, car elles sont parties. J'ai emprunté un journal mondain, dans une librairie, et j'ai vu leurs noms sur la liste des départs.

Mais le journal a tort. Au moment où Hetty prononce cette phrase, arrive près de nous, au pas, un magnifique landau découvert où est assise une ravissante jeune femme tout en blanc. Quand elle nous aperçoit, un vif étonnement succède dans ses yeux bleus à des regards pleins d'ennui.

Nous restons pétrifiés.

— Sauvez-vous ! dis-je à mes deux compagnes qui m'obéissent de leur mieux. Je les suis plus lentement, après avoir jeté à Belle, à la dérobée, un signe pour la rassurer. J'entends derrière moi des pas légers et rapides. Je me retourne et vois ma sœur aînée, toute haletante d'avoir couru ; ses joues sont de la couleur des coquelicots.

— Dick !

— Belle !

Les deux autres reviennent au galop. Exclamations, embrassades, quelques larmes ! Alors Belle m'interpelle avec rancune, non sans jeter un regard de côté pour s'assurer que personne ne l'observe. Elle veut savoir pourquoi nous ne sommes pas venus chez elle, pourquoi nous ne lui avons pas envoyé notre adresse.

— Nous sommes en belle tenue pour faire des visites, dis-je sèchement, et tes domestiques te feraient une jolie vie, s'ils apprenaient que tu as de la famille logée chemin des Œillets.

— Où est-ce ?

— Nulle part que tu saches... Ne tiens pas ton parasol devant ta figure, Belle, il n'y a personne pour te voir.

— Tu es très impertinent, riposte Belle, rougissant et redressant sa petite tête de fleur. Ces enfants t'ont gâté, je le vois !

— Dans mon humble classe sociale, l'homme est supérieur à la femme ; dans la tienne, il n'est que sa doublure et son écho. Laissez-moi mon indépendance, Madame, et je ne manquerai pas au respect dû à votre rang.

— C'est fort injuste ! s'écrie Belle, en colère. J'ai fait ce que j'ai pu pour obtenir votre adresse de M. Menzies, mais il m'a déclaré que tu lui avais défendu de la donner.

— C'est vrai ! Là ! là ! ce n'est pas ta faute, Belle, si tu es devenue une dame du grand monde. Viens nous voir si tu veux, mais ne nous demande pas d'aller chez toi.

Nous avons, je crois, oublié la beauté de Belle ; mais depuis mon arrivée à Londres, je n'ai vu nulle part une créature aussi charmante.

— Ce bois me rappelle Sieviking, fait notre sœur, rêveuse. J'aurais aimé revoir la chère mai-

son. Je suppose que c'est fini! Pourquoi cette vieille chatte de tante Théodosie, ou ce petit coq d'oncle Golightly ne l'ont-ils pas achetée?

Le bavardage continue près de moi sans que je l'entende. Je suis de retour dans la demeure perdue.

— Si Peter et moi nous n'étions pas si pauvres, ... affreusement pauvres! poursuit Belle, nous l'aurions prise pour vous la donner. Jamais nous n'avions pensé que la propriété sortirait de la famille. Vous avez fait la vente sans bruit... et si précipitamment!

— Nous n'avions pas l'intention d'être à la charge de nos beaux-frères. Ils pourvoient aux besoins de deux personnes de la famille, et j'incline à croire que c'est plus que suffisant.

Belle rougit un peu, en saisissant le coup d'œil que je jette à sa riche toilette.

— Il faut bien se vêtir! Mes petites, où donc..., où donc, au nom du Ciel, avez-vous pris ces défraîchissements extraordinaires? Je sais bien que nous avons toujours été arriérés, à Sieviking! Je frémis en pensant à la robe que je portais pour mon mariage. Mais jamais je ne me suis montrée avec une chose pareille sur le dos.

— La jupe était trop courte, dit Hetty, s'excusant. Rose de Mai m'a donné un volant d'une de ses robes pour l'allonger.

— Quoi! Rose de Mai est avec vous?

— Sans elle, nous serions à la rue! Elle paie notre loyer, notre nourriture, nos vêtements, puisque aucun de nous, quoique nous soyons robustes et bien membrés, n'arrive encore à gagner sa vie.

Je ne puis empêcher ma voix de prendre un accent d'amertume.

— Je savais que vous étiez pauvres, fait Belle, très émue. Nous sommes pauvres, tout le monde l'est. Mais je ne m'imaginai pas que ce fût à ce point-là!

Elle tire un fin mouchoir parfumé, essuie une larme ou deux et, avec un geste décidé :

— Hetty, si tu veux venir avec moi, je te prends. Je t'habillerai et te fournirai d'argent de poche. Ma femme de chambre sera furieuse, car je lui donne toutes mes robes; mais si elle est trop désagréable, je la mettrai à la porte.

— Ne la prive pas de ses profits au bénéfice d'Hetty. Celle-ci peut te faire une visite, si nous parvenons à l'habiller décentement. Mais tant que nous aurons un morceau de pain, payé par notre tante, Hetty en aura sa part.

Je prends la main d'Hetty ; elle rougit sans rien dire et fait la moue.

— Allez-vous-en donc, jolie poupée ! puisque c'est votre désir, mais ne comptez plus avoir part à nos espérances, nos ambitions et nos joies péniblement conquises. Prends-la, Belle, et fais-lui sentir sa dépendance le moins que tu le pourras.

— Non, non ! s'écrie Hetty, émue par mes paroles. Je ne désire pas vous quitter tous. Mais je voudrais aller chez Belle quelquefois !

— Et que faudra-t-il faire, demande Belle, fort grave, étant donné que j'aurai une demi-douzaine des plus beaux partis d'Angleterre chez moi en septembre ? Si l'un d'entre eux s'éprend d'Hetty, quand elle quittera ma maison devra-t-il la suivre jusqu'au chemin des Œillets ?

— S'il ne l'aime pas assez pour venir l'y chercher, c'est qu'il n'est pas digne de l'avoir. Lorsqu'on demandera Hetty en mariage, j'insiste pour que le prétendant soit informé de notre situation, qu'il n'y ait rien de caché, de dissimulé. Ce n'est qu'à cette condition que je lui permets de séjourner chez toi ou chez Cynthia.

— Ne me blâme pas, alors, gémit Belle, résignée, si elle épouse un pasteur pauvre. Enfin nous partons demain, et, après les régates de Cowes, nous irons à Hungerford. Le plus tôt Hetty nous arrivera sera le mieux. Gillette viendra peut-être ensuite.

— Nous ne pourrions nous passer d'elle, dis-je, lui caressant la main. Sans Gillette, la maison tomberait en morceaux ! Hetty est l'élément décoratif de l'établissement. Dès qu'il y a quelque chose à faire, elle prend la grippe et se met au lit.

— Gillette ne ressemble pas le moins du monde aux autres jeunes filles, déclare Belle, songeuse.

— Nous sommes faits en séries, dit Gillette, qui a renforcé le talon d'une chaussette depuis que nous sommes arrêtés. Une demi-douzaine d'entre nous sont beaux ; les quatre autres, laids.

de Titmarsh, le plus vieux gilet de Dick, un col à Gillette, je n'ai rien sur ma personne que je puisse honnêtement appeler ma propriété.

— Je me demande si je pourrais dérober quelques vêtements réformés par mon mari, sans que son valet de chambre s'en aperçoive, dit Cynthia, inclinant sa tête pensive. J'y arriverai peut-être, mais comment les sortir de chez moi ?

— Si tu descendais le paquet par une fenêtre, au bout d'une corde, à la nuit noire ? dis-je sarcastique.

— Non, répond-elle sérieusement, j'ai toujours du monde où je suis sortie. D'ailleurs, nous partons demain.

— J'ai envie de me placer comme valet de pied, dit Anak, je serais du moins habillé et bien nourri. Qu'en dis-tu, Belle ? Si j'accompagnais Hetty à Hungerford en guise de domestique ? Si quelqu'un lui faisait la cour, je serais là pour la protéger.

— Ce serait faisable, répond Belle en riant, si l'air de famille n'était pas aussi prononcé. Impossible qu'on te prenne pour autre chose que mon frère.

— Quel dommage que la Providence n'ait pas fait en sorte que chez nous les riches fussent sur un modèle, les pauvres sur un autre, afin que les derniers ne fissent pas honte aux premiers ! dis-je, très grave.

— Tu es un vrai Diogène, me crie Belle. Crois-tu donc que ce ton acerbe convienne à ton genre de beauté ? Quand j'ai quitté la maison, tu étais un bon et gentil garçon. A présent...

— L'adversité n'est ni belle, ni agréable. Essaies-en pour un mois, tu m'en diras des nouvelles.

— Si, au lieu de cela, nous essayions de luncher ? intervient Gillette, sortant un napperon de grosse toile, d'un blanc de neige, et dressant la table avec la prestesse d'une main habituée à cette tâche.

— Cela me rappelle, dit Cynthia, nos goûters de la salle d'étude, quand celui qui avait quêté ou chipé les meilleurs morceaux présidait le festin et en faisait les honneurs.

— C'est la même table, soupire Gillette, et nos

appétits sont encore pires que dans ce temps-là. Plus on devient pauvre, plus on a faim, quoique nous choissions les plats les plus nourrissants.

— Et c'est triste d'être regardé comme un glouton, parce qu'on redemande du beurre ou du pudding! fait Anak, d'un air mortifié.

— Il y a du romsteck pour dîner! crient à tue-tête les jumeaux qui apparaissent, le cartable aux épaules, et s'arrêtent court, effarés, devant ces deux belles dames.

— Et que boirez-vous? interroge Anak; nous avons une cave splendide au coin de la rue! Faites votre choix, Mesdames! et j'y cours.

Il est revenu avant que notre Ariel ait apporté le romsteck, et nous attirons nos chaises autour de la table, formant la plus joyeuse et cordiale compagnie qui se puisse voir.

— Il y a des années que je n'ai mangé une grillade pareille! dit Belle, tendant pour la seconde fois son assiette, pendant qu'Anak remplit son verre.

Cynthia hoche la tête d'un air de reproche, que Belle lui renvoie bientôt, en l'entendant réclamer une portion supplémentaire.

— Si seulement vos maîtres d'hôtel vous voyaient prendre de la moutarde dans une tasse, et du sel avec une pelle en os! plaisante Anak.

— Et Sir Peter, que dirait-il? demande Bob, profitant de ce que Gillette tourne le dos pour escamoter un morceau de fromage, tandis que Salomon dévore un énorme croûton.

Un léger coup frappé à la porte devient plus impératif.

— Entrez! crie Gillette, supposant que c'est Ariel.

Et nous voyons paraître... Sir Peter Hungerford!

— La porte d'en bas était ouverte, de sorte que je suis monté, dit-il, s'avancant.

Il est calme, correct, distingué, mais évidemment de mauvaise humeur.

— Ah! Cynthia, est-ce vous?

— Je vous ai dit de venir me chercher à quatre heures, et il n'en est pas trois, déclare Belle, un peu rouge.

— De grâce, asseyez-vous, Sir Peter, insiste Rose de Mai, très agitée.

Toutes les chaises étant occupées, chacun se lève, et le nouvel arrivant finit par obtenir le meilleur siège.

— Porto ou cherry? propose Anak, indiquant avec effronterie un placard lointain qui ne contient ni l'un ni l'autre.

Par bonheur, Sir Peter refuse ses offres, qui deviennent plus pressantes quand Anak voit qu'elles n'ont pas la moindre chance d'être acceptées.

Vu avec les yeux de sir Peter, notre modeste parloir nous paraît sordide; la table en désordre et ses plats vides nous font honte. Au lieu de montrer un louable orgueil de notre pauvreté, nous nous sentons rabaissés par elle. Sacrifiant sa famille, Belle s'est spontanément rangée du côté de son mari. Elle s'étonne d'avoir trouvé délicieuses une grillade mangée avec une fourchette d'acier et de la bière coulant d'une cruche fêlée. Ses grands airs reparaissent. Cynthia l'imité, et nous sommes transportés dans un milieu cérémonieux dont nous n'avons aucune idée. Néanmoins, malgré ses airs détachés, il y a du bon sens dans la physionomie de Sir Peter. Sans paraître nous observer, je suis certain que rien ne lui échappe.

Mais je l'étudie quelque temps avant de m'apercevoir qu'il en fait autant à mon égard.

Est-ce la volonté de Belle ou la sienne qui l'a conduit chez nous? Une réflexion qu'il me fait, en sortant, m'incline vers cette dernière hypothèse.

Nos sœurs aînées nous ont embrassés affectueusement, mais non sans une certaine réserve, et elles ont descendu l'escalier avec une grâce affectée qui ne vaut pas leur joyeuse escalade d'il y a trois heures.

— Si je puis vous rendre quelque service, Sieviking, adressez-vous à moi, me dit Sir Peter, y joignant une solide poignée de main.

— Merci! J'ai choisi ma profession. Si je ne réussis pas par mes seuls efforts, j'aurai recours à votre patronage.

— Prenez garde que l'orgueil ne vous perde, me dit-il négligemment.

Tous trois s'en vont, laissant, parmi le groupe demeuré sur le seuil, un unique visage heureux: celui d'Hetty. Quand ils se sont éloignés, elle ou-

vre sa petite main et me montre un billet qu'elle serre fortement.

— Là! s'écrie-t-elle, triomphante. Dès la première heure, demain matin, Gillette et moi, nous irons en ville faire mes emplettes.

Un tour dans les magasins, avec de l'argent en poche, est pour Hetty une joie aussi exquise que, pour Gillette, celle de « payer les fournisseurs ».

III

— Une lettre! crie Bob, ouvrant brusquement la porte, le matin du départ d'Hetty. Croiriez-vous? Elle est adressée à père!

Nous nous rapprochons sans mot dire. Oui, la lettre porte le nom de « John Sieviking, esquire » et le timbre est celui du Canada. On nous la renvoie de notre ancienne demeure.

La lettre est là, sur la table, et nul n'ose en rompre le cachet, lorsque Gillette dit à voix basse :

— Dick, c'est à toi de l'ouvrir.

Et j'obéis.

— Qu'est-ce? s'écrient-ils tous, car, à mesure que je lis, ma figure s'allonge.

— Pensiez-vous que nous allions être contraints de retrancher encore, chère tante, soit sur nos vêtements, soit sur notre nourriture?

— Impossible, mon cher enfant!

— Il le faudra bien. Dans quelques jours, nous aurons une personne de plus à habiller, une bouche de plus à nourrir.

— Grand Dieu! fait Anak. Alors, j'ai pitié de cette personne et de son estomac!

— Que signifie? s'écrie Gillette, ramassant la lettre. Ce ne peut être un de nos frères : ils ne sont partis qu'après la mort de père. Ah!... voici la signature, je me rappelle ce nom. C'était son meilleur ami de collège.

— Il est mort, dis-je d'un ton bref. Il était mourant quand il a écrit cette lettre. Un *post-scriptum*, d'une autre main, nous l'apprend, et il lègue sa fille à son vieil ami John Sieviking, le priant de

lui faire une place à « son opulent foyer », jusqu'à ce qu'elle soit d'âge à gagner sa vie.

Son opulent foyer ! La lettre semble une sinistre plaisanterie.

— Un second *post-scriptum* nous informe qu'elle prend le même bateau que cette lettre, dit Gillette, tournant la page, et que le capitaine s'occupera d'elle jusqu'à destination. Mais, Dick, elle doit être déjà à Sieviking !

— Elle est capable de supplanter Hetty auprès du vieux Menzies, déclare Anak. La lettre dit-elle son âge ?

— Quatorze ans.

— Et son nom ?

— Charlise ! C'est Charlotte-Elisabeth, je suppose.

— T'imagines-tu que je ferai tous mes emballages à moi seule ! interpelle Hetty, montrant à la porte son visage indigné.

Gillette, la petite abeille travailleuse de cette ruche dont Hetty est la reine oisive, disparaît aussitôt, laissant en suspens le problème posé.

— Nous ne pouvons la renvoyer, fait Anak. Cela coûterait trop cher. Elle aura la moitié de ma portion et je renonce à la bière. On lui passera les vieilles robes d'Hetty... Ça peut s'arranger !

— Et son éducation ! dis-je, arpentant la pièce de long en large. Nous sommes, d'honneur, obligés à faire plus pour elle que pour nous-mêmes ! C'est encore un méchant tour que nous joue cette coquine, la déesse Fortune !

— Pauvre petite âme ! murmure Rose de Mai. Elle doit se sentir si isolée, si malheureuse, dans ce pays inconnu ! Je me demande où elle est.

Nous ne sommes pas longtemps sans l'apprendre. Le lendemain, une lettre de M. Menzies nous annonce l'arrivée d'une petite fille et d'un vieux capitaine au long cours. Ce dernier est reparti immédiatement, rassuré par la promesse de M. Menzies que la jeune personne serait remise saine et sauve aux mains des héritiers de John Sieviking. Pour le moment, la femme de charge en prend soin, et la maison est à sa disposition, tant qu'il lui plaira d'y rester. Après... viendra-t-on la chercher ou doit-il l'expédier en ville, sous bonne escorte ?

— Il faut aller là-bas et la ramener, décide Gillette. Quoique son arrivée n'ait pas été souhaitée, nous ne pouvons manquer à l'hospitalité, au point de la laisser venir seule. Mais qui de nous ira ?

— Moi, je suppose, dis-je, répondant à son regard inquiet.

Une heure après, car mon temps est précieux, je suis en route pour Sieviking.

Je me sens un revenant qui visite sa demeure mortelle, lorsque je descends à la gare familière et me dirige vers le vieux manoir, à travers les bois. Où donc trouverai-je cette Charlise ? Dans la maison, près de l'antique duègne bavarde, ou comptant les abricots sur le mur du midi, ou regardant la cour déserte, à travers les barreaux de notre ancienne salle d'étude ?

Je m'égare, comme en rêve... Ces frais ravins silencieux, ces solitudes sommeillantes, ne sont-ils vraiment qu'à deux heures de Londres ? Ils me semblent séparés de moi par tout un univers ! Je raidis mon cœur contre ces beautés qui ne m'appartiennent plus. Lorsque je m'arrête enfin devant mon arbre favori, le hêtre pourpre, c'est plutôt par la force de l'habitude que pour puiser quelque joie dans le paysage dont il est le centre.

Mais je trouve la place occupée. Une petite personne vêtue de noir, avec deux singulières manches vertes attachées aux épaules et aux poignets par des rubans de même couleur, est blottie, profondément endormie, entre les racines du tronc puissant. Sa tête s'appuie contre l'arbre ; le soleil traverse ses cheveux de rayons d'or, et, effleurant les cils sombres, reflète dans une larme toutes les couleurs du prisme. Cette larme a dû couler pendant son sommeil. Un profond soupir échappe à la dormeuse ; la main qui retient un bouquet de fleurs sauvages se détend un peu. Voilà donc Charlise ! Je m'assieds près d'elle, je me croise les bras et j'attends qu'il lui plaise de s'éveiller. Ce siège rustique doit posséder une attirance pour les êtres malheureux. Sans cela, l'eût-elle découvert ? Il est hors des sentiers tracés, et Gillette seule sait que là est mon refuge favori. Je voudrais que l'enfant s'éveillât ! Quelle triste petite figure, et cependant plus faite pour le rire que pour les larmes !

Comme ses cheveux sont noirs ! combien est profonde l'ombre portée sur les joues pâles par les cils foncés ! Que ses mains et ses pieds sont petits ! Hetty, à quinze ans, était deux fois plus forte qu'elle.

— Pauvre papa ! murmure-t-elle dans son sommeil. Oh ! pauvre, pauvre papa !

Et, cette angoisse la jetant hors de son rêve, elle s'éveille soudain, m'aperçoit et se relève aussitôt.

— Je crois que j'ai dormi, dit-elle, un peu égarée, se frottant les yeux. Vous pourrez peut-être m'indiquer le chemin pour retourner à Sieviking ?

— Je vous conduirai, dis-je, rassemblant les fleurs tombées à ses pieds.

Elle est plus grande que je ne croyais. En marchant côte à côte, je vois que sa tête arrive entre mon coude et mon épaule.

— J'ai été très sotte de venir si loin ; mais c'était ma seule chance de voir le bois, car je partirai peut-être aujourd'hui.

— Vous voudriez rester ?

— Oui ! Papa m'a si souvent parlé de cette propriété qu'il me semble la connaître par cœur. Oh ! s'écrie-t-elle ardemment, s'arrêtant court, que dirait-il s'il savait qu'elle est vendue, que son vieil ami est mort, et qu'il m'a envoyée ici pour être à charge à ses enfants ?

— Non, non, ce n'est pas vrai !

Je proteste, car elle tremble de la tête aux pieds, et, dans ses yeux, la honte brûle les larmes.

— Quand papa était mourant, je l'ai prié, supplié de ne pas m'envoyer en Angleterre. Je lui ai dit que je pouvais gagner mon pain, que cette famille ne voudrait pas de moi. Mais il m'a forcée à promettre, et j'ai dû venir.

Nous avons repris notre marche en dépassant chaque site connu ; je crois me mouvoir dans un songe dont je vais tout à l'heure m'éveiller.

— Je ne sais pourquoi je vous dis tout cela, ajoute-t-elle, timide, mais vous avez une bonne figure, et je...

— Vous n'avez rien fait de mal, petite Dame

Verte (1). Combien vous faut-il de temps pour emballer vos effets?

— Oh! mes manches vertes! s'écrie-t-elle en riant. La vieille femme de charge a dit que si je sortais bras nus, je serais couverte de taches de rousseur, et elle a découvert ces vieilles manches... qui ont dû, je suppose, appartenir à son arrière-grand'mère.

— Ne les gardez pas, car, à Londres, elles feraient une vraie sensation. J'entends d'ici mon frère Anak.

— Anak! répète-t-elle, joignant les mains. Alors, vous êtes un Sieviking! un Sieviking!

Soudain, sa figure s'allonge, elle rougit de confusion.

— Mais j'oublie,... vous ne pouvez être content de me voir, achève-t-elle très bas.

— Je suis content, dis-je, prenant ses petites mains et l'embrassant sur les deux joues. Vous êtes aussi cordialement, sincèrement, la bienvenue dans notre pauvre maison, telle qu'elle est, que si nous avions pu vous accueillir dans celle-ci.

— Gillette, dis-je, à notre arrivée, vers le soir, je t'amène une nouvelle sœur, une petite Dame Verte.

Elles se dévisagent l'une l'autre : puis les bras de Gillette entourent le frêle corps. Désormais le destin de cette enfant sera jusqu'au bout mêlé au tissu de notre propre existence. Mais il se passera de longues années avant que je reçoive la réponse à la question que je me suis posée ce soir-là avant de m'endormir :

— Est-ce une bénédiction ou un mauvais sort que tu nous apportes dans ta main, petite fée verte?

Elle entre tout naturellement dans notre existence familiale. La jolie tête brune trouve aisément sa place à table, entre nos têtes blondes. Elle est plutôt triste que gaie ; cependant, nous rions plus souvent, quoique moins bruyamment, qu'avant sa venue, et nous sommes plus heureux, sans définir pourquoi.

La brusquerie d'Anak, cette effronterie de lan-

(1) Dans tous les pays du Nord, les fées s'appellent des *Dames Vertes* et le vert est la couleur des sylphes. Voir le *Peer Gynt* d'Ibsen.

gage qui dégénère parfois en criante vulgarité, subissent un changement sensible. Il passe souvent trois jours entiers sans taquiner personne et devient si désireux de briller dans le monde qu'il essaie gravement un soir d'apprendre à danser.

— Celui qui peut sauter peut danser, dit-il avec confiance.

Et ce n'est qu'après avoir presque défoncé le plancher, et quand nous sommes tous malades de rire, qu'il se laisse persuader d'y renoncer.

Quelques jours après l'arrivée de Charlise, et c'est notre première bonne chance depuis que nous sommes à Londres, Anak obtient un emploi, dans une maison de banque de la Cité, aux magnifiques appointements de quinze shillings par semaine. Rien de plus solennel que la façon dont, au bout de la première, il remet à Rose de Mai une pièce de dix shillings, sa contribution au ménage, que son air de munificence en allongeant six pence à chacun des jumeaux, ou sa fierté en informant Dame Verte qu'il lui promet un grand plaisir pour le dimanche suivant : une partie de campagne.

Tous les matins, partant à six heures, il fait une lieue pour aller à son travail, autant pour revenir le soir, tellement mort de fatigue qu'il est incapable de manger et ne songe qu'à dormir. Souvent, après mes longues nuits de veille, en entrant dans la mansarde que nous partageons, je contemple son jeune visage, et une angoisse m'étreint en le voyant si pâle. Mais nul mot décourageant ne tombe de mes lèvres. Chaque effort énergique et soutenu nous rapproche de Sieviking, et, avec cette amertume qui promet de devenir chez moi la note dominante, je trouve dans mon cœur le courage d'envier au pauvre garçon ses quelques shillings, honnêtement gagnés à la sueur de son front.

Qu'ai-je à montrer comme résultat du travail de mes jours et de mes nuits ? Parfois, quand la soif de l'or qui doit racheter Sieviking s'empare de moi et que le feu sacré vacille en mon âme, je m'interroge :

— Mon choix n'est-il pas une erreur et ne ferais-je pas mieux d'adopter quelque métier, si humble soit-il, au moyen duquel je pourrais tout de

suite gagner mon pain, au lieu de vivre aux dépens d'autrui, pendant des années encore ?

Mais une heure avec mes livres disperse ces pensées, ou plutôt elles m'aiguillonnent vers de nouveaux efforts. Et ma persévérance me donne bon espoir d'atteindre le but actuel de mes désirs.

IV

Il y a près de deux mois qu'Hetty est partie pour Hungerford, dans tout l'éclat de sa jeunesse, de sa beauté, de ses grandes espérances. Par Gillette, le bruit de ses hauts faits nous parvient vaguement.

Nous aussi, nous avons notre modeste part de satisfactions, car j'ai obtenu ma bourse, et cela me procure quelque chose de ce sentiment d'indépendance auquel j'aspirais amèrement. Anak a été augmenté de cinq shillings par semaine, de sorte qu'à son avis Sieviking est à moitié regagné.

Dans ces derniers jours de septembre, pour moi une oasis de repos entre un examen et le suivant, notre foyer me semble très heureux. Nous avons le cœur en paix, le budget libre de dettes ; l'affection et la confiance règnent entre nous ; nos honnêtes efforts reçoivent leur récompense modeste, et quand le soir les rideaux sont tirés, la lampe allumée, on ne saurait voir un cercle de visages mieux portants et plus joyeux que ceux qui entourent notre vieille table. La chère Rose de Mai tricote, Gillette reprise et coud. Charlise s'attaque avec vaillance à une tapisserie qui recouvrira glorieusement notre canapé usé, si jamais elle est achevée. Anak fait un filet de pêche. Bob et Salomon, tour à tour, lisent tout haut, pour distraire les autres. Mais souvent je leur prends le livre des mains et, assis près du feu, dans le vieux fauteuil de mon père, c'est moi qui entraîne l'auditoire à ma suite dans ce monde créé par nos grands romanciers. L'histoire de *Pickwick*, la *Foire aux Vanités*, *Adam Bede*, *Jane Eyre*, resteront jusqu'au bout mes œuvres préférées.

Avec les premières neiges de décembre reparaît

Hetty, rose et florissante, enveloppée de velours et de fourrures d'où se dégage le plus suave, le plus délicieux visage.

Elle nous serre très fort sur son cœur, jurant qu'elle est ravie de revenir « chez nous ».

Je soupçonne une cause secrète à cette humeur joyeuse. Lorsque, après avoir mis de côté ses élégants chiffons, elle revient s'asseoir près de moi, je regarde significativement sa main gauche, croyant y voir un anneau de fiançailles. Hetty secoue la tête en rougissant. Nous sommes seuls.

— Il va venir! murmure-t-elle.

— Ici?

Elle fait signe que oui.

— Ma brave Hetty! Maintenant, raconte-moi tout.

— Il est fils unique! explique Hetty, très grave, mais il n'est pas titré. Belle est furieuse, parce que je n'ai pas voulu accepter un horrible vieux duc, beaucoup plus vieux que M. Menzies, et n'ayant plus une seule dent.

— Le sacrifice a dû être grand de ta part. Mais peut-être ce nouveau prétendant n'en a pas non plus?

— Il est très beau! s'écrie-t-elle, prenant feu.

Puis, elle baisse la voix :

— Sais-tu? je suis sûre qu'il me juge un échantillon de sottise et de vanité, et malgré cela... il ne peut pas s'empêcher de m'aimer. N'est-ce point étrange?

— Cela le serait, si tu n'étais pas infiniment plus jolie que sensée. Mais je commence à avoir meilleure opinion de toi, Hetty.

— Je lui ai dit (et Belle en a pleuré de rage quand elle l'a su) que nous étions très pauvres, que nous habitions dans un quartier inélégant, que j'ouvrais la porte au boulanger, et qu'un de mes frères était simple employé. Quand il m'a demandé où nous habitions, je lui ai dit : « chemin des Gaillets », et il a tiré son carnet pour écrire l'adresse.

— Et quand t'a-t-il demandé d'être sa femme, Hetty?

Elle incline sa tête blonde.

— Il ne me l'a jamais demandé, il ne m'a pas même dit qu'il m'aimait. Pourtant, je le sais... il

écartait de moi tous les autres et ne laissait à aucun d'eux la chance de me plaire.

— Hetty, aimes-tu vraiment celui-là?

Je ne lis pas de réponse dans ses yeux bleus qui devraient être beaucoup plus beaux et plus graves qu'avant son départ. Mais ces yeux gardent la même limpidité, sans profondeur. Que ne donnerais-je pas pour voir notre jolie coquette transformée en une femme sérieuse, digne de l'amour qu'inspire sa beauté!

— Comme tu es bien habillé, Anak! s'écrie-t-elle en voyant entrer nos frères et pour changer de sujet.

— N'est-ce pas? fait Anak, rayonnant d'orgueil, et sur ses gains, encore! Dick est un Crésus depuis qu'il a gagné cette bourse. Il nous a donné à tous des costumes neufs, faits sur mesure!

— Et à la consultation, fait Bob, les gens sont obligés de se mettre en rang pour qu'il leur regarde dans la gorge. Il doit m'emmener un jour à son hôpital. Ce sera drôle!

— Ne dites pas de sottises, petits! Sert-on le thé, oui ou non, ce soir?

Je congédie de mes pensées Hetty et son prétendant. La table ronde est toujours embellie par la présence de notre jolie sœur. Pendant quelques jours, son rire et sa voix joyeuse égalaient la maison. Mais au bout d'une semaine elle semble languir, elle tressaille au moindre bruit. Ses yeux prennent une expression d'attente inquiète.

— Je te l'avais prédit! lui écrit Belle. Comment pouvais-tu te figurer que tu reverrais jamais un admirateur auquel tu aurais dit que tu habites chemin des Cèllets? Et avec cela, il est devenu un plus beau parti que le duc, car son cousin est mort la semaine dernière, et le voici héritier présomptif d'un marquisat. Tu as préféré suivre l'avis d'un garçon sans expérience, tel que Dick, plutôt que m'écouter. Tu vois les conséquences de ta maladresse.

— Malgré tout, je ne regrette pas de le lui avoir dit, déclare Hetty, car je suis certaine que s'il découvrait que je l'ai trompé dans le moindre détail, il ne m'épouserait jamais!

Et je réponds :

— S'il vaut quelque chose, il viendra : c'est un

pauvre amour que celui qui dépend des circonstances extérieures. Si le nom seul du chemin des Gillets a suffi à le faire fuir, tu es débarrassée de lui et c'est fort heureux.

Mais j'ai peu de loisirs pour songer aux peines d'amour d'Hetty. Mon travail, dur le jour, plus dur la nuit, absorbe toutes mes pensées. Souvent je ne me couche pas, mais quand, au matin, j'ouvre la porte de mon cabinet, toujours Dame Verte est sur le seuil, avec la tasse et l'assiette contenant le déjeuner dont je ne sens le besoin qu'en le voyant. Charlise, petite Dame Verte, cœur tendre ! Je ne crois pas qu'en ces jours-là aucun de nous apprécie pleinement tout ce que ta douce et sereine présence apporte de paix en notre humble logis.

Un dimanche, aux approches de Noël, tous, sauf Hetty, nous mangeons notre rosbif de grand appétit lorsqu'un double coup de marteau, pas bruyant, mais ferme, heurte notre porte d'entrée.

— C'est Gilly, dis-je, prêt à découper une troisième tranche pour Anak. Il a dit qu'il viendrait nous surprendre un dimanche. Vous autres, Mesdemoiselles, feriez mieux d'attendre, avant de vous risquer dans le salon, que j'aie vu s'il est présentable.

— Je vais lui ouvrir, s'écrie Anak, qui n'a jamais vu Gilly, et dont l'invariable méthode est de faire poser les gens sur le seuil, pendant qu'il les examine longuement à travers la fente de la boîte aux lettres.

— Ouvre la porte avec précaution, car Gilly pourrait bien n'être pas solide sur ses jambes.

Anak profite de cet avertissement ; il ouvre la porte si lentement que le visiteur l'aperçoit à peine derrière.

— Vous pouvez entrer, monsieur Gilly, fait-il d'un ton protecteur, en constatant que ce dernier se tient très droit. (Aussi le précède-t-il bruyamment dans le salon.) Dick vous attendait aujourd'hui, il va venir tout de suite. Peut-être avez-vous faim et accepteriez-vous une tranche de rosbif ? Sans offense, vous n'en mangez pas tous les jours, nous non plus !

Mais « M. Gilly », qu'on sait n'avoir pas honte de sa pauvreté, a lynché déjà, par hasard.

— Vous accepterez alors de boire quelque chose,

poursuit Anak, faisant sonner l'argent dans sa poche. J'ai touché ma semaine à la banque, hier soir, et il y a un cabaret au coin de la rue.

M. Gilly n'a pas soif.

— Vous aurez trop bu hier, peut-être.

M. Gilly part d'un éclat de rire.

— Je vais finir mon dîner. Dick vient immédiatement. Voici un album, si cela vous amuse de le regarder.

M. Gilly l'ouvre et s'écrie :

— Ah!... Hetty!

— Miss Hetty, s'il vous plaît, fait Anak, avec une grande sévérité. Mes sœurs ne sont pas accoutumées à ce qu'en dehors de leur famille on les désigne par leur nom de baptême.

Toujours majestueux, il nous rejoint. Je ne sais ce qui possède Hetty, qui n'a cessé de changer de couleur. Elle bondit, quand Anak reparait, comme pour lui poser une question. Mais, sans la regarder, il reprend son repas, et elle se rassied.

— Gilly ne devrait pas venir à une heure si incommode, grommelle Anak, surtout s'il n'a pas faim ; et il ne veut même pas boire. Il ne ressemble nullement au portrait que tu nous as fait, Dick, il est aussi correct que toi,... même plus!

— Il aura fait un héritage depuis hier, car il était pire que jamais, quand je l'ai vu à l'hôpital.

— Il ne sait pas se comporter! Il a eu l'impudence d'appeler Hetty par son nom ; aussi je lui ai donné sur les doigts.

— Eh bien! Gilly! dis-je, en ouvrant la porte du salon.

Je m'arrête tout court, car j'ai devant moi, non pas Gilly, mais un inconnu.

— Je suis Ullathorne, me dit celui-ci, en s'avancant, et vous êtes Sieviking?

Lorsque nos mains se joignent, le sentiment qui me domine est moins le plaisir que la stupeur.

Comment un tel homme a-t-il pu s'éprendre d'Hetty? Bien qu'il ait à peine six ans de plus que moi, son visage joint à la distinction cet air de supériorité que donnent la vie prise au sérieux et l'habitude de réfléchir.

— Il me semble vous connaître très bien, Sieviking. J'ai tant entendu parler de vous! Votre frère déclare que je ne puis appeler votre sœur

par son nom d'Hetty. Est-ce votre opinion?

— L'aimez-vous? lui dis-je à brûle-pourpoint.

— Oui. Je serais venu vous la demander il y a des semaines, sans la maladie de mon père.

— Vous voyez notre situation! elle ne s'améliorera pas d'ici de longues années, peut-être jamais! Que dira votre famille de vous voir chercher une femme dans une pareille maison?

— Je n'ai pas d'autre famille que mon père et mon oncle,... tous deux consentent!

— Et vous l'aimez? dis-je une seconde fois.

— Pourquoi ne l'aimerais-je pas? Elle est douce, docile, sincère...

Quand un homme énumère ses raisons d'aimer une femme, soyez certain qu'il cherche à se convaincre lui-même, tout le premier. Chaque mot prononcé par Ullathorne me prouve qu'il n'aime pas plus Hetty de l'amour puissant dont son âme est capable, qu'Hetty ne possède la faculté de comprendre un tel amour, l'eût-elle inspiré!

— Ma sœur est belle! Etes-vous sûr que tout son charme à vos yeux n'est pas dans sa beauté,... qualité secondaire, auprès de certaines autres qualités essentielles chez une femme?

— Vous croyez que nous ne nous convenons pas?

— Non, autant que j'en puis juger, vous connaissant seulement depuis quelques minutes.

Ullathorne fait un tour dans le salon.

— Sieviking, reprend-il, je n'affecterai pas de ne point vous comprendre.

« Mais, au-delà d'un certain point, votre franchise n'est-elle pas injuste à l'égard de votre sœur? J'attendais beaucoup de vous, mais pas un tel désintéressement, car, en si peu de temps, vous n'avez pu concevoir de l'amitié pour moi? »

Je ne réponds pas tout de suite, car je ne puis lui dire, même si je le voulais, qu'un sentiment plus fort que l'amour fraternel a subitement jailli en moi. Dans cet homme-là, il me semble voir réalisé mon rêve d'un « ami de mon âme » auquel j'avais renoncé, n'espérant pas le rencontrer, et nulle part moins que dans le mari d'Hetty.

— Vous m'êtes sympathique, lui dis-je brièvement. Je crois que ce mariage serait une erreur. J'aime tendrement ma sœur, mais elle ne répondrait pas à vos exigences. Mieux vaut que vous

restiez étrangers l'un à l'autre. Ses larmes, si elle vous perd, seront vite séchées par un autre prétendant.

Malencontreuse parole! Nul homme, fût-il un héros, n'endurera l'idée de se voir supplanter. Et le délicieux visage d'Hetty sourit à Ullathorne, sur la page de l'album qu'une mauvaise chance lui a fait ouvrir.

— Je lui ai promis de venir, murmure-t-il; que pensera-t-elle de moi, si elle ne me voit pas?

— Je prendrai soin qu'elle sache la vérité.

Une force intérieure me pousse, contre ma volonté, à faire un dernier effort pour l'arrêter.

Mais Ullathorne ne m'écoute pas. Il écoute s'il entend venir un pas léger.

— Ne puis-je la voir? demande-t-il, avec cette impatience qui, sourde à la voix de la raison, ne veut pas prendre le temps de réfléchir.

— Je vais vous l'envoyer.

Hetty est seule dans l'arrière-parloir, elle regarde tomber la neige. Mon affection pour elle me reproche le rôle que je viens de jouer, car je la vois très pâle. Mais la vanité blessée pâlit une femme autant que les blessures du cœur.

— Hetty, lui dis-je, m'asseyant près d'elle, il y a ici quelqu'un qui désire te voir.

— Je sais... M. Gilly! fait-elle, avec indifférence.

— Non, pas Gilly.

Elle se retourne; une joie incrédule rosit son visage, au point de me rendre quelque espoir de les voir heureux ensemble!

— Dick, est-ce lui?... Quand j'ai entendu le coup de marteau, je l'ai pensé... Je voulais crier à Anak de n'y pas aller; mais je n'ai pas pu, et quand il est rentré, disant que c'était M. Gilly, j'aurais pleuré...

— C'est un brave cœur, Hetty, dis-je, lui caressant les cheveux; tâche de le mériter si tu peux! Et maintenant, ne ferais-tu pas mieux d'aller le retrouver?

— J'ai bien le temps, fait Hetty, minaudant.

Pareille à beaucoup de femmes, elle pleurerait tous ses yeux, ou courrait fort loin après son prétendant, s'il ne venait pas. Mais le sachant à sa portée, elle s'empresse de le faire attendre.

— Cette coquetterie convient envers certains

hommes, mais pas envers celui-ci, dis-je sévèrement. Si tu n'y vas pas tout de suite, je vais lui déclarer que tu ne veux point de lui.

Elle sort aussitôt, sans même un regard au miroir. Pauvre Hetty ! Pour faire de toi une femme passable, il faudrait une main ferme, un peu brutale, qu'Ullathorne ne possède pas.

V.

— Les fiancés sont de drôles de gens, n'est-ce pas, Dame Verte ?

Charlise secoue sa tête brune d'un air sage et répond :

— Oh ! oui !

Nous sommes dans l'arrière-parloir, regardant le cerisier, couvert de fleurs blanches prêtes à éclore. Quand elles s'épanouiront au soleil, ce sera le jour des noces d'Hetty.

De l'autre côté de la mince paroi, nous entendons un murmure de paroles, mais bientôt il cessera, car la conversation languit souvent entre ces deux fiancés. Il y a dix à parier contre un qu'Ullathorne va venir s'asseoir près de Charlise et commencer une de ces querelles pour rire dont il ne se lasse pas et où il est aussi souvent battu que victorieux. Son esprit semble faire jaillir de celui de l'enfant de si rares et si belles étincelles que j'en demeure dans l'admiration. C'est la joie d'Ullathorne, et il l'oublie rarement à chacune de ses visites.

Depuis que Charlise est chez nous, elle est devenue ma compagne constante, et je lui ai beaucoup appris. Mais tout ce qu'elle a acquis de connaissances sommeillait en elle jusqu'au jour où l'intelligence d'Ullathorne l'a vivifié et fait épanouir.

La belle Hetty, près d'eux, méditant sur sa toilette de mariée, les écoute parfois avec un vague étonnement auquel ne se mêle pas la plus faible lueur de compréhension. Hetty pour femme, Dame Verte pour camarade, Dick pour ami : en ces jours-là, je crois qu'Ullathorne ne souhaite rien de plus.

Il est heureux ; il ne s'aperçoit pas de ce qui manque à sa fiancée, puisque d'autres, près d'elle, y suppléent. Et cependant, c'est avec un souci toujours croissant que je vois s'écouler les jours amenant celui où Ullathorne et ma sœur seront unis.

Hier, j'ai dit à l'enfant :

— Petite Dame Verte, pourquoi n'êtes-vous pas gaie, spirituelle, brillante avec moi, comme avec M. Ullathorne ? Serait-ce que vous prenez moins de peine pour me plaire ?

Elle m'a regardé un moment et a répondu :

— Il est Ullathorne, vous êtes M. Dick.

Et j'ai compris que pour elle, quand on s'aime, on ne cherche pas à faire de l'esprit, on n'exerce pas l'un sur l'autre une indifférence égayante. On est content de respirer, d'exister, d'être heureux ensemble. La parfaite indépendance nécessaire pour le libre jeu de l'intelligence est presque incompatible avec ce craintif bonheur, esclave d'autrui, qui est l'essence même des grandes affections.

Je me suis senti soulagé, car j'avais quelque inquiétude, sachant combien les très jeunes filles sont portées à se prendre d'enthousiasmes inconséquents dont l'intensité les étonnera elles-mêmes dans les années futures.

Les jours passent. Les préparatifs du mariage sont bien simples. Ils seraient très différents, si j'avais consenti, comme le voulait le père d'Ullathorne, à ce que ce mariage eût lieu dans la maison qu'il ne quitte plus. Nos sœurs avaient également voulu qu'Hetty se mariât chez l'une d'elles, et cette dernière n'eût pas demandé mieux. Mais Ullathorne et moi étant du même avis, ces offres ont été refusées. Hetty a cédé, simplifiant sa toilette de mariée, pour donner plus d'élégance à la toilette de voyage qui du moins sera vue, à leur arrivée dans la belle propriété qu'ils doivent habiter. Un matin, les fleurs blanches du cerisier, à travers la fenêtre ouverte, semblent reflétées par la blanche robe de la jolie mariée debout à côté de son mari.

Le visage d'Ullathorne exprime non de la joie, mais une sorte de doute, de réveil. Il y a pour moi quelque chose de terrible dans ce regard qui, près du ravissant visage d'Hetty, cherche une figure enfantine, entrevoyant ce qui aurait pu être, ce qui est la réalité. Et je tremble pour l'avenir !

Involontairement, je saisis la main de Charlise, comme pour l'éloigner d'un péril. Mais le regard du marié l'a quittée. Il se fixe sur Hetty et semble chercher désespérément le salut dans ce beau visage paisible, heureux.

Même Anak, premier garçon d'honneur, montre peu de gaieté ; il ne s'est jamais consolé de la gaffe qu'il a commise en prenant Ullathorne pour Gilly.

Tout le monde est soulagé quand, la cérémonie achevée, les adieux échangés, Hetty descend l'escalier, vêtue de son fameux costume de voyage, s'enveloppant déjà du nom et de la fortune de son mari, rejetant derrière elle son ancienne vie de pauvreté. J'augurerais mieux de son avenir, si elle y entrait d'un pas moins vif et moins léger.

Ce pourrait être Belle ou Cynthia qui monte avec grâce dans la magnifique voiture. Mais c'est bien Ullathorne qui se retourne au dernier moment pour étreindre nos mains, pour regarder intensément Dame Verte.

Les voilà partis.

Anak, sans qu'on l'aperçoive, a attaché des fauveurs blanches à l'arrière du landau. Si bien que des sourires et peut-être quelques bons souhaits les salueront tout le long de la route.

La « saison mondaine » bat son plein. Les Hungerford, les Longleat, les Ullathorne, toute la colonie de notre riche parenté se groupe à un bout de la grande ville, tandis que nous, les pauvres, nous végétons à l'autre, avec un bienheureux contentement que certains jugeraient vulgaire.

Un rare accès de paresse m'amène parfois inconnu près des grilles de Hyde Park, au milieu de la foule. Là, j'entends exprimer, avec une verdeur et une franchise qu'elles ne rencontrent guère dans leur cercle aristocratique, des jugements sur la beauté de mes sœurs, lorsque, le matin à cheval, le soir dans leurs riches voitures, elles défilent devant ce public populaire, le plus sévère des censeurs. Mais j'ai souvent l'honneur de les voir toutes trois chez elles, surtout Hetty.

Cette dernière, durant une de ses rares visites chez nous, est venue papillonner dans mon cabinet pour m'inviter à dîner.

— Ma pauvre petite ! lui dis-je, car ma crainte de la froisser disparaît en la voyant devenue si

grande dame au bout de si peu de semaines. Je suis enchanté de te savoir à la hauteur de ta nouvelle fortune. Si je viens, je te promets de prendre strictement modèle sur toi et tes belles manières.

— Tu es très méchant ! déclare Hetty, les larmes aux yeux. Je n'ai pas voulu dire que j'avais honte de toi, et nul ne me gronde comme cela, pas même mon mari.

— J'en suis trop certain, et la prospérité, en te permettant de satisfaire tous tes caprices, ne te vaut rien, madame Hetty. Rien n'est pire que le mariage pour gâter une jeune femme qui a besoin d'être dressée. Le seul fait d'un grand train de maison suffit à développer, dans un esprit faible, un sot orgueil et une vanité ridicule.

— Je ne supporterai pas qu'on me parle ainsi ! s'écrie Hetty, dont le visage empourpré de colère tranche au milieu de ses blancheurs, car elle est toute en blanc, suivant son habitude préférée.

— Alors sois fidèle à ta meilleure nature. Est-ce avec ces grands airs que tu crois conquérir et garder Ullathorne qui a un cœur d'or ?

— Le conquérir ? répète-t-elle, pâlisant. Ne l'ai-je pas conquis déjà ? Sans cela, pourquoi m'aurait-il épousée ?

— Hetty, fais-je, l'attirant vers moi, as-tu jamais réfléchi qu'il te fallait travailler à devenir l'égale d'Ullathorne, et non l'abaisser à ton niveau ?

— Nous sommes très heureux, murmure-t-elle, détournant la tête. Nous sommes toujours d'accord. Pas un ménage ne s'entend mieux que le nôtre. Que peux-tu vouloir ? Que peut-il désirer de plus ?

— Ne te l'a-t-il jamais dit, Hetty ?

— Il me parle quelquefois comme toi, mais je ne le comprends pas, je n'ai jamais compris les gens si intelligents... Nous sommes heureux, cela me suffit !

Hélas ! pauvre Hetty ! si elle ne sent pas ce qui manque, comment y remédier ? Et je le sais, la faute n'en est pas seulement à elle.

— Alors, tu viendras, Dick ? Ne sois pas fâché contre mon mari, s'il ne vient pas ici. Il est si occupé !

— Je le sais ; je le vois presque tous les jours à mon hôpital.

— Il ne me l'a jamais dit ! Je crois, ajoute-t-elle avec un peu d'amertume, qu'il t'aime mieux que moi. Enfin, adieu, ... je compte sur toi.

— Hetty, tu as oublié quelque chose, ... une chose à laquelle tu n'as pas pensé depuis ton mariage : inviter Rose de Mai.

— Oh ! Dick, tu n'y songes pas. Sa coiffure, ... ses chaussures, ... ses robes démodées !

— Je ne veux pas qu'on la dédaigne. Qui donc nous a tous empêchés de mourir de faim, qui nous héberge et nous nourrit encore, si ce n'est cette bonne âme aimante ? Va l'inviter pour le dîner auquel tu me convies, et alors je verrai si je puis y venir.

— Les domestiques riront d'elle, Dick. C'est vraiment impossible ! ...

— Alors, c'est impossible aussi pour moi. Sauve-toi, j'ai perdu assez de temps déjà.

— Si tu me promets qu'elle ne mettra pas des rubans bleus ou roses ou cerise ...

— Je ne promets rien. Elle les mettrait tous trois ensemble que je n'aurais pas honte d'elle, et je me chargerais de rosser le laquais qui oserait en rire.

Hésitation, ... bouderie ... Un froufrou de jupes dans notre escalier, ... mes ordres sont obéis, et bientôt — que Dieu te bénisse, cœur simple ! — une comique petite personne vient s'asseoir près de mon coude et me consulte gravement sur les mérites respectifs du bleu, de l'orange et du groseille. J'interdis toute couleur, et je résiste à des supplications larmoyantes pour obtenir un seul ruban rose. Quelques soirs plus tard, c'est une Rose de Mai vêtue discrètement, et même élégamment, qui fait son entrée à mon bras dans les salons d'Hetty.

Je comprends mieux la griserie momentanée de ma jeune sœur, quand je la vois s'avancer, accompagnée d'Ullathorne, à travers ces appartements splendides, la démarche aussi hautaine que si elle n'avait jamais connu d'autre cadre.

— Eh bien ! Dick, s'écrie derrière moi une voix gaie.

Me retournant, je vois Belle, florissante et jolie.

— Alors, tu viens chez Hetty et tu ne veux pas

venir chez moi? J'étais sûre que tu n'aurais pas l'air emprunté, en habit.

— Depuis huit jours, je vais servir dans un café, pour acquérir de l'assurance, dis-je sèchement.

— Toujours désagréable, riposte-t-elle en riant, et par bonheur toujours aussi beau! Je ne désespère pas de te voir te distinguer, par un riche mariage, bien entendu; je ne connais pas d'autre route royale vers la fortune et j'ai des vues sur toi. Voici le dîner, grâce à Dieu!... et cet horrible lord Cosmo est mon cavalier! Mais Hetty a un excellent cuisinier; la situation pourrait être pire.

— Florizelle, dit la voix d'Hetty, permettez-moi de vous présenter mon frère.

Et voilà tout! Je me persuade que la jeune fille à laquelle j'offre le bras est une de ces infortunées dont le seul espoir consiste à tâcher de conquérir un mari par tous les moyens.

— Comme on se sent peu de chose dans une maison pareille! dit-elle en entrant dans la belle salle à manger, aux murs couverts de portraits d'ancêtres, surgissant d'ombres à la Rembrandt.

Ma place n'est pas loin d'Ullathorne qui me jette un sourire. Nous nous sommes déjà vus le matin à l'hôpital, devant des spectacles bien différents.

— Vous êtes de grands amis? questionne ma voisine.

Mes yeux cherchent Rose de Mai et la trouvent enfin assise entre un vieux beau et un jeune pasteur. Son air de satisfaction parfaite lui vaudra certainement les attentions de ses deux voisins.

Les yeux de miss Florizelle sont attachés sur moi avec une fixité qui me prouve que je lui suis connu, au moins par ouï-dire.

— Eh bien? fais-je, souriant.

— Là! Vous savez sourire. Je me demandais si la chose était possible.

— Ai-je l'air de si méchante humeur?

— Non, mais austère. J'aimerais avoir parfois cet air-là,... il donnerait du prix à mes jours de gaieté.

— Je crois, miss Florizelle, que vous et moi ne sommes pas sur un pied d'égalité. Vous savez beaucoup de choses, probablement à mon désavan-

tage ; je ne sais rien de vous, sauf que vous avez pour marraine une des héroïnes de Shakespeare.

— Je ne le nierai pas, répond-elle, soutenant son regard scrutateur. J'ai souvent entendu parler de vous par Hetty et... par Ullathorne.

— Alors vous savez que ce sont mes débuts mondains et que je tremble d'ouvrir la bouche, de peur qu'il n'en sorte quelque chose de peu approprié à une si élégante société. Si vous me disiez qui sont les invités pendant que j'étudie leurs physiologies ?

— Et je vous révélerai en même temps mon caractère. Soit, dans mon propre intérêt, je tâcherai de ne pas être trop malicieuse. Mais rappelez-vous que, si elle n'est pas jolie, le premier devoir d'une femme, en société, est de se montrer amusante.

— En effet, c'est mon avis, quand elle n'est ni épouse, ni mère, ni fille.

— Vous ne m'intimiderez pas. Confessez que l'éloge des gens est un sujet vite épuisé, tandis qu'après une demi-heure de médisances vous savez presque gré à ceux qui vous ont fourni le plaisir de les critiquer.

— N'êtes-vous pas bien sévère, pour votre âge ?

Et je lis sur son visage cette expression insatisfaite des femmes dont l'existence ne répond pas aux besoins de leur âme. Nos regards parcourent le cercle des convives : Ullathorne, préoccupé ; Hetty ayant déjà acquis cet air délicieusement ennuyé d'une femme à la mode. Je constate que, grâce à cette vie mondaine, il leur est facile de laisser se relâcher le lien qui les unit, sans que personne s'en aperçoive, même pas eux.

Belle déguste le dîner avec un magnifique dédain pour son embonpoint croissant ; Sir Peter étudie le menu avec une attention grave ; Rose de Mai minaude et flirte de tout son cœur.

— J'envie, continue Florizelle, après avoir malignement passé l'assistance au crible de sa moquerie, j'envie le pouvoir de faire rire autrui. C'est un grand don.

« Savez-vous qu'à aucun autre homme je n'oserais adresser une seule des réflexions que je vous ai faites ce soir. On ne cause jamais, dans le monde. Disons des absurdités, des méchancetés ! »

— Miss Florizelle, ce dîner sera-t-il bientôt fini ?

— Consolerez-vous, nous en sommes aux trois quarts.

— Sans vous, dis-je avec trop de franchise, il m'aurait été impossible de rester jusqu'à la moitié.

Et, en effet, la table, les plats, les convives, toute la scène m'étouffe et m'opprime... Quelle vie : manger, boire, dormir, et demain... mourir ? Non, ... recommencer, comme si le corps seul importait, et non l'âme !

— Quel heureux couple, fais-je, soulagé, en apercevant de loin deux jeunes visages souriants. Sont-ce des fiancés ?

— Oui, et je crois qu'il l'aime ; j'ai une raison concluante pour le supposer. Ne riez pas : il a été amoureux, sérieusement, croyait-on, d'une ravissante personne qui était presque trop grosse. Tout d'un coup, il l'a lâchée pour cette petite lady Blanche qui est presque trop maigre. Cela prouve une passion extraordinaire, n'êtes-vous pas de cet avis ?

Cette interrogation demeure sans réponse : sa plaisanterie m'a semblé de mauvais goût.

— Monsieur Sieviking ! murmure une voix intimidée, et en effet, le visage de Florizelle est devenu cramoisi.

— Ce n'est pas votre faute, dis-je, pensant tout haut, mais celle de l'air que vous respirez. Pourquoi tenez-vous à ma bonne opinion, miss Florizelle ?

— J'y tiens !

L'intensité de sa voix me fait tressaillir.

— S'il y avait plus d'hommes comme vous, les jeunes filles seraient différentes.

— Voulez-vous que je vous dise un secret ? Depuis quelque temps, je cours le danger de devenir poseur. Le moindre encouragement de votre part ou de toute autre mettra le comble à ma vanité. Si vous me faites des compliments, je devrai vous fuir.

— Alors ne m'approchez pas ce soir, dit-elle en riant.

Elle se lève pour suivre Hetty et les autres dames. Son visage original, irrégulier, attirant, me hante, et je n'écoute guère la conversation des

hommes, demeurés à savourer les vins d'Ullathorne.

Une heure plus tard, je retrouve Belle au salon.

— Toi et Florizelle, vous devez mourir de faim. Je ne vous ai pas vus manger de tout le dîner ; vous parliez sans interruption. Mais je suis ravie que vous vous entendiez si bien. Tu ferais là un aussi brillant mariage que ceux de tes sœurs. Le père de Florizelle, le vieux comte, l'adore ; elle est fille unique, et sa fortune sera immense. Je t'ai toujours dit que tu étais fort beau garçon, et quand je t'aurai inculqué deux ou trois détails d'étiquette, je ne vois pas pourquoi tu ne serais point un parti acceptable pour n'importe quelle héritière.

VI

Le temps vole ! Il me semble qu'Hetty s'est mariée hier, et cependant je suis allé il y a quelques jours la voir et admirer une autre petite Hetty dans ses bras. En revenant, j'ai constaté avec étonnement que le vieux cerisier était de nouveau en fleurs.

En regardant Hetty serrer la petite créature sur sa poitrine, je me suis demandé si un cœur de mère y battait, malgré sa frivolité, et j'ai cru lire sur son beau visage cette expression pensive et tendre qu'apporte la maternité, comme si le souffle divin, en animant cette nouvelle vie, effleurait la mère au passage et la consacrait.

Ullathorne était, lui aussi, près d'elle, et sa figure révélait un espoir nouveau. Jusqu'alors j'étais forcé de le blâmer. Essayait-il vraiment, de tout son cœur, de tirer le meilleur parti de l'erreur qu'il a commise, les yeux ouverts ? Je les avais quittés, me fiant à ces petites mains d'enfant pour rapprocher le père et la mère. Mais, hélas ! avec la santé revenue, l'ancienne Hetty s'est retrouvée, et l'enfant, don de Dieu, a été mis de côté, comme un vain jouet. Les sourcils d'Ullathorne sont de nouveau froncés, sa voix lassée. Si je le rencontrais sans le connaître, je l'estimerais ni plus ni moins qu'un de ces oisifs qui regrettent, sans y remédier, leur vie gaspillée.

Depuis le jour de son mariage, il n'a plus franchi notre seuil. Mais nous sommes constamment ensemble et notre amitié ne cesse de grandir. Si Hetty et lui se querellaient,... mais jamais il ne survient entre eux de désaccord. Il y a simplement de son côté à elle une totale incapacité de le comprendre, du sien une impossibilité égale de l'émouvoir ou de l'intéresser, qui suppriment toute guerre intestine. Belle et Cynthia ne s'aperçoivent de rien, sans quoi j'en aurais bien vite les oreilles rebattues, car je les vois souvent. Elles m'ont pris en main et se sont faites mes marraines mondaines.

Elles ont renoncé à me persécuter sur le chapitre mariage, persuadées que Florizelle a emporté mon cœur à Cannes, où elle est depuis trois mois afin de conserver au vieux comte sa seule chance d'avoir encore quelques années à vivre.

Et le temps passe toujours, et, un beau matin, un pétale blanc s'abat sur la page poussiéreuse que je lis. Le cerisier m'avertit d'une autre année disparue. Que m'a-t-elle apporté? Un profond sentiment de ma propre ignorance; la science est-elle autre chose? Je n'ai pas amassé un sou. Je ne me suis pas approché de Sieviking, si peu que ce soit! Je m'attarde, je chancelle parfois sur ma route si rude, si dépourvue d'espoir et d'encouragement. Sans mon heureuse vie de famille, l'empreinte qu'elle me laisse, je serais en danger de devenir ce qu'il y a de plus désagréable: un homme mécontent de lui et de son Créateur.

J'aime mon travail, mais je lui voudrais un résultat substantiel, et en cela je rabaisse la science, car ceux-là seuls l'aiment vraiment qui l'aiment pour elle-même.

Il s'est fait un vide dans notre cercle. Il y a six mois, Anak nous a quittés pour entrer dans la garde montée du Natal. De prodigieuses épîtres de sa meilleure écriture nous apportent de temps à autre le récit de ses exploits en Afrique. J'ai trouvé Gillette pleurant l'autre jour sur une de ces lettres. Elle est convaincue que son cher enfant ne reviendra jamais, et, si elle osait, elle partirait à sa recherche, pour le pays des Zoulous. Je me suis moqué d'elle et je l'ai consolée, grâce à Dieu! Notre pauvre Gillette, quand elle baise et met de



côté les lettres de « son garçon », pressent-elle qu'un jour, avec des yeux navrés, elle cherchera et lira sur une liste funèbre et glorieuse le vieux nom de Sieviking ?

Mais je devance les années. Nous sommes heureux encore ; notre nombre n'est pas réduit et promet de s'accroître par le retour prochain de Kit. Salomon et Bob grandissent à vue d'œil et profitent de l'éducation que nous sommes parvenus à leur donner, à force d'économie. Tous deux se préparent à prendre un emploi lucratif, dès qu'ils l'auront trouvé. John James nous fait de fréquentes visites ; il s'intéresse toujours à mes études et il se promet d'être fier de moi, quelque jour.

Et Rose de Mai, bénie soit-elle ! n'a pas changé. Elle porte un peu plus de rubans roses, et à la moindre amélioration dans l'état de nos finances, elle charge ses robes de quelques falbalas. Elle a reçu une demande en mariage de notre propriétaire. Très vexé de son refus, il a déclaré qu'il ne supposait pas que de si pauvres gens eussent le droit d'être si fiers.

Tante Théodosie est toujours veuve. On l'a entendue dire, dans un moment d'épanchement, que M. Titmarsh l'avait abominablement trompée. Ce gentleman, accompagné de Marshall, voyage sur le Continent pour sa santé. Nous lisons de temps à autre son nom dans les échos mondains. Rose de Mai découpe subrepticement ces articles et, au fond de l'âme, elle demeure persuadée que son admiration pour elle l'a seule rendu insensible aux charmes de tante Théodosie.

VII

Stupéfait, je me lève de ma table de travail en voyant devant moi quelqu'un que je croyais agréablement occupé chez lui par l'ouverture de la chasse.

Tandis que nos mains se serrent, il aperçoit Charlise qui s'est levée et se tient debout devant lui.

Si l'année écoulée ne m'a guère modifié, il n'en

est pas de même de petite Dame Verte. Ce n'est plus une enfant, ce n'est pas encore une femme. Je ne crois pas que sur cette terre on puisse trouver rien de plus joli, de plus émouvant, que cet être neuf, frais et pur, dont l'avenir est une page blanche sur laquelle l'homme aimé d'elle écrira ce qu'il voudra. On ne saurait la voir sans faire des vœux pour son bonheur.

— Eh bien! Dame Verte, lui dis-je, avez-vous oublié votre vieil ami Ullathorne?

C'est plutôt en étrangers qu'en vieux amis qu'ils s'abordent. Lorsqu'elle est sortie, le visage d'Ullathorne, blême, presque hagard, arrête mon attention.

— Quelque chose ne va pas, cher ami... Hetty, ... l'enfant?

— Elles sont en bonne santé... Hetty est plus gaie que jamais, répond-il, distrait.

— Mais quel motif vous amène en ville au mois de septembre, quand vous avez votre maison pleine?

— Les Hungerford sont là... Sir Peter me remplacera. Je suis venu à cause de vous, Dick.

— Hetty m'a-t-elle déniché une nouvelle héritière, ou voulez-vous essayer une fois de plus de m'enrôler parmi vos chasseurs?

— Ni l'un ni l'autre. Nous avons renoncé à tout effort de ce genre, ma femme et moi. Cette fois, c'est quelque chose de pratique. Aimerez-vous gagner cinq mille livres?

Sa question frappe mes oreilles comme un coup de tonnerre. Cinq mille livres, ... le tiers du prix de Sieviking, ... est-il fou? ... ou bien est-ce que je rêve? Humainement parlant, je ne puis espérer mettre de côté cette somme, même en dix ans de travail et de luttés.

— Vous plaisantez! Vous venez m'apporter une aide pécuniaire plus ou moins déguisée, Ullathorne, mais il y a longtemps que je vous ai dit à ce sujet mon dernier mot.

— Je répète « gagner »! Dick, écoutez-moi. Un gamin, héritier d'une grande fortune, est tombé en de mauvaises mains. La seule chance de le sauver est de l'emmener hors d'Angleterre et de l'en tenir éloigné quatre ou cinq ans, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de bon sens pour y revenir sans

danger. Le père m'est arrivé hier, désespéré, me demandant si je connaissais quelqu'un auquel il pût confier son fils, quelqu'un de pas trop âgé, ou ce grand garçon brisera toutes les chaînes, mais quelqu'un de sérieux, de ferme, bref, de semblable à vous, à qui j'ai immédiatement pensé. Le père offre un traitement de mille livres par an, et toutes vos dépenses défrayées.

— Laissez-moi réfléchir. Ma seconde année à l'hôpital Saint-Sauveur vient de s'achever, par chance! Ces cinq ans à l'étranger seront une perte sèche, sauf les quelques études irrégulières que je pourrai faire ici ou là. Ma carrière médicale sera retardée de cinq ans... Mais cinq ans de travail ne me rapporteraient jamais cinq mille livres. Merci de grand cœur, Ullathorne, j'accepte.

— Il n'y a pas de temps à perdre. Je vais tout de suite télégraphier au vieux lord. Pouvez-vous partir après-demain?

— Oui.

— Vous verrez Florizelle en France?

— Je le suppose.

Un silence se fait. Le rire de Dame Verte vibre à l'étage supérieur.

— Je voudrais vous dire quelque chose, vieil ami, et je ne sais trop comment m'y prendre.

— Parlez, dis-je avec élan, lui passant mon bras autour des épaules.

— Sieviking, votre conduite a été si droite jusqu'à ce jour, vous vous êtes montré si complètement maître de vous, que mon avertissement vous semblera présomptueux. Bien que votre aîné, j'ai toujours été guidé par vous.

— Non! non! c'est moi qui ai toujours eu les yeux fixés sur vous. Tout le profit a été de mon côté; vous m'avez donné sans rien recevoir.

— Dick! la vraie preuve d'affection désintéressée, je vous la donne aujourd'hui en vous engageant à partir, car je perds avec vous la meilleure part de ma vie.

— Quelle est cette grave inquiétude dont vous voulez décharger votre esprit? Craignez-vous que je ne sois pas assez sérieux pour diriger ce jeune homme? Venez nous surveiller tous les deux.

— Je ne pense pas à lui, Dick, mais à vous.

— Que craignez-vous pour moi? dis-je en plaisantant.

— Je crains qu'avec toutes vos belles, vos splendides chances de réussir votre vie, vous ne la gâtiez par quelque erreur colossale, ... dont une femme sera la cause, ajoute-t-il très bas.

— Mon pauvre ami, jamais aucune femme n'a fait battre mon cœur plus vite...

— Quelles femmes avez-vous connues en dehors de votre famille... et de Florizelle?

— J'en ai vu beaucoup; mais subir leur influence est une autre affaire. Comment une femme pourrait-elle devenir dangereuse pour moi? Prêchez-moi contre l'avarice, l'orgueil, l'amertume, ... mais contre les femmes, vous perdez votre temps.

— Vous avez mené jusqu'ici une existence d'études, mais le temps viendra où les passions se lèveront en vous et balayeront tout devant elles. De la femme qui les éveillera dépendra le bonheur ou le naufrage de votre vie.

— Ullathorne, que signifient ces paroles? Qui vous met de pareilles idées en tête? dis-je, effaré.

— Je ne sais, fait-il, passant la main sur son front. Vous avez eu jadis un pressentiment sur mon compte; il me semble en avoir autant aujourd'hui sur le vôtre. Je crains que vous ne tombiez durant ce voyage sous deux influences diverses: ou celle de Florizelle qui, purement intellectuelle, ne pourra satisfaire votre cœur, ou une autre près de laquelle la première sera un jouet d'enfant, une de ces influences mauvaises que la plupart des hommes rencontrent une fois dans leur vie. J'ai une raison sérieuse de redouter également pour vous ces deux destinées.

— Et cette raison?

— C'est que je vois, dans un avenir lointain, votre bonheur réalisé par une union qui répondrait à toute l'étendue de votre nature, si rien n'arrivait auparavant pour rendre cette union impossible.

— Je suis marié à ma profession, Ullathorne, et mon seul amour est pour Sieviking.

— Attendez, Dick, un mot encore: il y a une autre cause qui peut vous conduire au naufrage: c'est la noblesse, la droiture absolue de votre caractère.

— Vous ne me connaissez guère! Quelque jour,

nous nous heurterons peut-être, et vous verrez combien vous êtes plus grand, plus noble que moi... Laissez! nous nous complimentons comme deux ennemis.

— Non, Dick, je lis dans votre physionomie le présage de quelque chose d'intense,... joie ou douleur?... Dieu seul le sait!

— J'ai perdu mon insoucieuse jeunesse en perdant Sieviking! Toute ma nature en a été changée, endurcie. Mais rien de pire ne peut m'arriver désormais. Et déjà, grâce à vous, je suis en bonne voie de vaincre le sort. Cinq mille livres!... Leur éclat doré éclipse vos présages, Ullathorne,... je ne puis penser qu'à cela! Laissez-moi aller le dire à mes sœurs.

— Arrêtez! songez quelle secousse pour elles!

Mais, ébloui, ou plutôt aveuglé par cette perspective fulgurante, je me précipite dans la pièce où Gillette et Charlise travaillent ensemble.

— Bonnes nouvelles! Je pars après-demain pour cinq ou six ans!

Ma joie égoïste me perce comme une épée à deux tranchants, quand je vois une pâleur de mort s'étendre sur ces deux visages.

— Dick!

C'est Gillette qui a crié mon nom. Dame Verte est muette, mais ses yeux bruns ont un regard qui devrait me tirer des larmes.

— Ces années passeront vite! dis-je, les regardant tour à tour, pendant qu'Ullathorne, le dos tourné, s'absorbe dans la contemplation de la fenêtre. Je reviendrai très riche, en bonne voie de reconquérir Sieviking. Vous ne voudriez pas que je refuse une chance pareille!

Là-dessus, nous discutons l'avenir, nous faisons tous les plans nécessaires, car le temps presse.

Mais je m'aperçois que Charlise s'est éclipsee, et on ne la revoit plus ce jour-là. Le lendemain s'écoule en préparatifs précipités. Ullathorne insiste pour rester jusqu'à mon départ et me rend tous les services qu'un ami peut rendre. Il n'y a que deux soirées à passer; elles sont étrangement silencieuses et douces, solennelles même, ces heures du soir où nous sommes réunis, disant de rares paroles, comptant les heures qui nous restent à vivre ensemble.

Ullathorne nous quitte fort tard le dernier soir ; il reviendra le lendemain à la première heure, pour me mettre en wagon. Une angoisse m'étreint quand je songe que, pendant plusieurs années, je serai privé de cette société amicale qui, depuis deux ans, a été une de mes plus grandes joies.

Rose de Mai est partie pour la campagne, emmenant les jumeaux. Ce n'est qu'à mes deux sœurs chéries que j'ai dit bonsoir sur l'escalier, quand l'horloge sonnait une heure du matin. La maison est silencieuse et peuplée d'ombres. Je donnerais beaucoup pour entendre le pas bruyant, la voix joviale d'Anak...

Mais qu'est ceci ?

Quelque part, très loin, il me semble percevoir un bruit de sanglots. J'ai dû dormir et me réveiller, car le jour commence à poindre. J'ouvre ma porte et je n'entends rien. Celle de Gillette, entr'ouverte, laisse passer son souffle paisible ; derrière celle de Charlise, bien close, le silence est absolu.

Je m'habille et je descends. Mais je m'arrête sur le seuil de mon cabinet, car j'entends cette fois des pleurs et des sanglots violents en sortir. J'ouvre doucement la porte, et le jour naissant qui me montre la table débarrassée, les rayons vides de livres, tous ces tristes signes d'un imminent départ, me montre aussi une forme frêle allongée à terre, ses bras étendus cramponnés à mon fauteuil.

Mon Dieu ! comme elle pleure ! Comme cette enfant souffre et souffrira avec un cœur pareil ! Je me penche, et, dénouant ses bras, je la prends dans les miens et je cherche à la consoler, comme je ne l'ai jamais fait pour personne, nul ne m'ayant aimé, n'ayant subi mon ascendant comme elle.

— Oh ! monsieur Dick ! monsieur Dick !... Est-il trop tard ? Ne partez pas ! Ne partez pas !

— Mais je reviendrai, petite Dame Verte, mon cher cœur ! dis-je, lissant ses cheveux. N'avons-nous pas parlé cent fois de ce que nous ferions, quand j'aurais reconquis Sieviking ? Combien d'années de travail me faudrait-il pour économiser cinq mille livres ?

— Il vous arrivera malheur !... Quand vous reviendrez, vous ne serez plus mon M. Dick !

— Dame Verte, fais-je, très grave, votre chagrin

n'est-il pas égoïste? Ne songez-vous pas plus à vous qu'à moi?

— Non, répond-elle, pleurant toujours de grosses larmes lentes. Si c'était pour votre bien, je le supporterai. Mais je sais le contraire, et quelque jour vous le saurez aussi!

— Quelque jour, Charlise, quand nous serons tous heureux à Sieviking, vous rirez de vos craintes passées.

— Ce jour ne viendra jamais!

Elle frissonne et pâlit encore :

— Monsieur Dick, ne partez pas!

— Vous serez grande, quand je reviendrai, Dame Verte. Vous aurez passé vingt ans, petite amie; vous serez vieille.

— Je ferai tout mon possible pour ne pas grandir, murmure-t-elle, mince silhouette désolée. Je veux être toujours votre petite fille. Vous n'appellerez personne Dame Verte, monsieur Dick, promettez-le-moi!

— Je le promets solennellement.

— Je prendrai soin de votre cabinet et de vos collections, dit-elle avec un profond soupir, jetant un coup d'œil à la planche qui supporte un assortiment d'étranges bocaux. Et j'empêcherai les jumeaux de jouer avec votre microscope. Et... monsieur Dick, vous verrez lady Florizelle?

— Très probablement.

— Alors vous vous marierez tous deux, et elle ne me laissera plus m'asseoir près de votre table ni être votre petite fille.

— Ne l'aimez-vous pas, Dame Verte?

— Si, ... mais c'est elle qui ne m'aime pas! Je l'ai entendue vous dire le jour où elle est venue ici et m'a trouvée à côté de vous : « Pourquoi cette enfant n'est-elle pas en pension? » Vous n'auriez pu vous passer de moi, monsieur Dick?

— Non, dis-je en relevant d'une caresse les boucles brunes qui voilent son visage enfantin. Mais je ne me marierai avec personne, ... je n'ai qu'une fiancée : c'est Sieviking.

— Monsieur Dick, pouvez-vous garder un secret?

— J'essaierai.

— Promettez-moi de ne pas rire!

— Je promets.

— Eh bien! je veux, moi aussi, faire quelque

chose pour racheter Sieviking : je vais... écrire un livre.

— Sur quoi, Dame Verte?

— Peu importe, mais je le vendrai beaucoup d'argent, et tout sera pour Sieviking. Cela m'aidera à attendre votre retour... Je m'assiérai dans votre fauteuil, je fermerai les yeux très fort et ferai semblant d'être vous.

Le grand jour entre dans la chambre. Il y a des bruits dans l'escalier. Ariel passe et repasse. Chaque bruit familial attriste mon oreille.

J'attire Charlise dans mes bras en soupirant. Sa tête retombe sur mon épaule. Epuisée par sa veille solitaire, l'enfant s'endort.

Le déjeuner est servi,... elle dort toujours. Ullathorne arrive,... c'est l'instant du départ,... elle dort! Je la dépose doucement sur le vieux canapé, et je baise son front... Plaise à Dieu que je puisse te le rapporter, ma petite, ce baiser innocent, le premier,... le dernier baiser que je t'ai donné! O ma demeure heureuse et modeste,... pourquoi la quitter pour l'amour de l'or?

— Ullathorne, dis-je, la voix rauque, quand notre voiture s'éloigne après l'adieu angoissé de Gillette, venez les voir quelquefois, tâchez de leur donner du courage. Je les laisse sous votre garde.

— Il n'y a pas de danger encore! murmure-t-il. Et, plus haut : J'irai, Dick, quelquefois... Ciel! comme cette enfant saura aimer, dans l'avenir, quand son heure viendra.

TROISIÈME PARTIE

I

Je regardais par la fenêtre. Elle était là, se balançant à l'ombre du vieux cerisier, et plus haut elle montait, plus l'averse de pétales blancs pleuvait sur elle. Un oiseau perché sur le mur chantait à se briser le gosier. Elle et lui semblaient chanter et se balancer sur le même rythme. Derrière moi, la maison était obscure et silencieuse. Où donc les voix qui jadis résonnaient joyeuses dans son obscurité? La pièce me parut pleine de fantômes, quand je quittai la fenêtre et m'approchai de la glace, au-dessus du foyer éteint.

Parmi ces fantômes, il y avait un grand garçon taciturne que les autres appelaient Dick ; son clair et jeune visage reflétait l'espoir et la foi... Mais je me dis qu'il est mort, sans doute, car le miroir me renvoie une figure bronzée et sévère, celle d'un homme qui n'a sûrement jamais péché par trop d'espoir et de foi dans les choses d'ici-bas.

J'ai trouvé la porte du logis entr'ouverte et je suis entré, croyant être accueilli par les acclamations de voix familières. Seuls les oiseaux troublent le silence, et je n'ai aperçu que la jeune fille à la balançoire. La voici qui vient, un refrain aux lèvres, et son pas suit la cadence de son chant.

Je demeure assis dans le vieux fauteuil, à contre-jour. En me voyant, elle pousse un cri, se jette en avant, puis recule. Ses yeux bruns ont un regard déçu.

— J'ai cru que vous étiez M. Dick, fait-elle, s'asseyant en face de moi.

Elle est aussi frêle, malgré ses vingt ans, qu'à l'époque lointaine où je l'ai quittée. Elle essuie une larme, avec le volant de sa robe blanche.

— Vous êtes Will, je suppose?

— Pourquoi pas Kit!

— Je l'ai vu, dit-elle avec rancune. Il est revenu et il a séjourné ici, déchiré le canapé, lassé la patience de tout le monde,... même de Rose de Mai. Et puis il est parti. Vous me plairez mieux. Vous ressemblez davantage à M. Dick.

— Ce n'est pas étonnant.

— Mais je ne crois pas que vous soyez aussi grand que lui. Il a une demi-tête de plus que vous, et dans les traits, il n'y a qu'une vague ressemblance. Voyez! j'ai son portrait.

Elle tire de son corsage un médaillon qu'elle me tend au bout du long ruban. Est-ce là mon visage d'autrefois, Dame Verte, et l'avez-vous gardé pendant cinq ans sur votre cœur candide?

— Depuis si longtemps, dis-je avec brusquerie, Dick a probablement changé. Vous ne le reconnaîtriez pas.

— Ne pas le reconnaître! Est-ce un visage qu'on puisse oublier? Mais quelquefois je pense qu'il ne reviendra jamais.

— Pourquoi cela?

— Nous n'en savons rien, mais nous supposons que c'est lady Florizelle qui le retient. Elle ne peut quitter son père, toujours mourant depuis des années, et... M. Dick reste là-bas.

— Mais il était parti pour cinq ans!

— Oui, seulement, au bout de la quatrième année, le père du jeune homme est mort, celui-ci est revenu et nous avons tous cru que M. Dick reviendrait aussi! Il aime tant sa carrière! il a toujours travaillé si dur!

— En quoi est-ce la faute de lady Florizelle?

— Il est constamment avec elle, et elle lui plaisait déjà avant son départ. Mais elle,... elle l'aime!

— Il ne me semble pas mériter tant d'amour!

— Vous êtes jaloux! dit-elle fièrement, avec un sourire ensoleillé. Tout le monde l'aime et l'admire. Si vous entendiez ce gamin parler de lui, lord Siva, son élève!

— Vous le traitez de gamin? Il a bien vingt-trois ans?

— Oh! c'est un enfant! riposte-t-elle avec une immense dignité. M. Ullathorne n'est plus le même depuis le départ de M. Dick; il vient ici, et nous parlons de lui des heures entières.

— Et Hetty?

— Hetty... est Hetty. Elle est très bonne pour moi! Je la vois souvent.

— Et Gillette, que Dieu la bénisse!

— Gillette est tout simplement heureuse.

Car Gillette est mariée, et pour la consoler d'avoir quitté les jumeaux, la Providence, l'an dernier, lui a envoyé une paire de jumeaux bien à elle.

— Et Salomon et Bob?

— Ils gagnent chacun quarante livres par an! dit-elle fièrement. Ils vont bientôt rentrer, monsieur Will. Moi aussi, je vais gagner de l'argent, car j'ai écrit un livre. Oh! c'était bien difficile et j'ai souvent pleuré sur ma tâche, mais quand je songeais que je travaillais pour racheter Sieviking, cela allait tout seul.

— Ullathorne l'a-t-il lu, votre livre?

— Pourquoi cela?... Personne ne le verra... avant M. Dick!

— Où est Rose de Mai? Peut-être aura-t-elle une parole de bienvenue pour celui qui a été absent si longtemps.

— Pardonnez-moi, fait Charlise, saisie de remords. Vous seriez le très bienvenu, si nous n'avions pas attendu un autre que vous. Avez-vous faim? Ariel ne rentrera pas tout de suite, car elle a un fiancé, et quand ils commencent à se disputer, elle ne songe plus à l'heure. Avez-vous des bagages? Kit n'en avait pas, et lorsque Anak est revenu de Natal, l'an dernier, il n'a rapporté que sa personne. Mais il avait économisé tout son argent, et vous auriez dû voir quel beau costume il a mis pour conduire Gillette à l'autel!

— Et nos sœurs, ont-elles assisté au mariage?

— On ne les a pas invitées. Elles trouvaient que Gillette faisait une sottise. Son mari travaille! Il est avocat.

— Croyez-vous que Gillette reconnaîtrait Dick?

— Le reconnaître! Elle l'aime mieux que Tom et les jumeaux, je crois! Monsieur Will, laissez-moi vous poser une question. Est-ce que... vous

trouveriez de votre goût une jeune fille qui a bien vingt-cinq ans, des yeux gris, et des cheveux blonds qui ne veulent pas friser?...

— Plus elle serait laide, plus elle me plairait!

— Oh! fait Charlise, déçue, celle-là vous plairait beaucoup, alors, car elle n'est pas jolie. Mais elle sait causer; le temps s'envole quand on est avec elle... Je suppose que c'est pour cela qu'on a tant de peine à la quitter, et... c'est bien mal à moi,... mais je souhaite parfois que le vieux comte finisse par mourir! Elle reviendrait alors, et M. Dick reviendrait,... elle lui permettrait de venir nous voir un peu,... il ne serait pas mort pour nous comme à présent.

— Mais il vous écrit?

— Presque jamais, et seulement quelques lignes. Pendant les trois premières années, il nous a écrit régulièrement,... puis un changement s'est produit,... nous l'avons perdu.

— Vous croyez qu'il ne reviendra jamais tout à fait?

Ses yeux mélancoliques passent la chambre en revue.

— Non, et pourtant, j'ai tout tenu bien en ordre,... ses boccoux, ses livres, ses squelettes... Je m'assieds dans son vieux fauteuil et je pleure en songeant qu'il ne travaillera plus à sa table... Si le comte meurt, il l'épousera,... elle!...

— Et votre livre, qu'en ferez-vous?

— Je n'y ai pensé que lorsqu'il a été fini. Elle est si riche et elle l'aime. Elle peut, si elle veut, racheter cinquante fois Sieviking! Mais, monsieur Will, pensez-vous qu'il sera aussi content que s'il l'avait gagné?

— Voilà l'opinion que vous avez de lui?

— Il l'aime, et elle l'aime,... sa fortune ne compte pas entre eux. Mais j'aurais tant voulu aider M. Dick, si peu que ce fût, à reconquérir sa vieille maison! A présent, je ne pourrai jamais rien faire en retour de toutes ses bontés pour moi.

— Petite Dame Verte!

— Ne m'appellez pas ainsi! s'écrie-t-elle. Personne ne l'a jamais fait, je ne le permettrai jamais qu'à M. Dick.

— Petite Dame Verte, venez ici!

Elle tremble, mais lentement, les yeux pleins de frayeur et de doute, elle vient vers moi et me regarde longuement.

— Vous avez ses traits, et... et... Mais non ! s'écrie Charlise avec violence, vous n'êtes pas, vous ne pouvez être mon M. Dick !

— Alors, allez-vous-en ! Si longue qu'ait été mon absence, j'eusse mieux fait de ne jamais revenir, puisque personne, pas même Dame Verte, ne me souhaite la bienvenue.

— Je crois, ma chère, dit de la porte la voix un peu fâchée de Rose de Mai, que si vous recevez des messieurs en mon absence, ce devrait être au salon, en dépit du papier vert... si peu avantageux pour le teint !

— Tante ! lui dis-je, la saisissant pour l'embrasser, ne me reconnaissez-vous pas, vous non plus ?

— Vous n'êtes pas Kit, dit-elle, très agitée, et... c'est aussi heureux... Je crois, mon cher enfant, que vous êtes Will.

— Voici les jumeaux, voyons ce qu'ils vont dire.

— Charlise, nous pouvons vous emmener faire une belle promenade ce soir, s'écrient-ils, s'arrêtant court à la vue d'un étranger.

Ce sont de grands garçons aux larges épaules, aux visages francs et honnêtes, ressemblant à celui d'Anak, mais sans son irrésistible drôlerie.

— C'est Dick ! s'écrie Bob, après m'avoir examiné de très près. — Il empoigne ma main et la tord. — Bravo, mon vieux ! Je te reconnais à cette cicatrice qui date du jour où tu es tombé du haut du mur ! Mais, avec une pareille barbe, ta propre mère s'y tromperait !

— Il a raison, fait Salomon, me broyant l'autre main. Tu es devenu un vieux bonhomme, n'est-ce pas, Charlise ?

Mais Charlise a disparu.

— Mon cher enfant ! dit Rose de Mai, s'approchant et m'embrassant sur le bout du nez. Je suis ravie de te revoir. Tu nous donneras des nouvelles de la mode parisienne.

— Salomon et moi nous avons économisé trente livres à nous deux pour racheter Sieviking,

dit Bob, triomphant, et nous ne devons pas un penny à personne.

— Anak a économisé cinquante livres, dit Salomon.

— Et moi soixante sur le ménage, fit Rose de Mai.

— Sans parler du roman de Charlise, ajoute Bob, d'un ton fier. Et Gillette aussi économise ; elle n'a consenti à épouser Tom qu'après lui avoir fait jurer que tout ce qu'elle pourrait épargner aiderait à racheter Sieviking.

— Surtout il y a tes cinq mille livres ! ajoute Rose de Mai d'un ton grandiloquent.

— Pas tout à fait, il en manque mille, et le reste est à vous, chère tante. Je l'ai versé à votre compte ce matin.

— Mon brave enfant, pourquoi as-tu fait cela ? s'écrie-t-elle, suffoquée. Mais cela revient au même ; l'argent restera jusqu'à ce que tu puisses y ajouter assez pour racheter le vieux manoir.

— Je ne le rachèterai pas. Cet argent n'a de valeur pour moi que parce qu'il me met à même de vous témoigner ma reconnaissance.

— Ne pas racheter Sieviking ! exclame Bob, dont la jeune figure a perdu toute sa gaieté. Nous avons travaillé si dur, nous nous sommes privés de tout pour contribuer à racheter ne fût-ce qu'un mètre carré de la chère maison.

— Nous ne sommes plus assez nombreux, dis-je avec calme, mais touché jusqu'au fond du cœur. Gillette est partie, Anak est loin. Ce ne serait plus la même chose !

— Mais c'était un but, une raison de travailler, s'écrient-ils tout d'une voix, me contemplant avec la pénible incompréhension de ce retour sans joie.

— Lady Florizelle n'aime peut-être pas la campagne, murmure Rose de Mai, espérant jeter un peu d'huile sur les vagues troublées.

— Aucune lady Florizelle ne vaut qu'on lui sacrifie Sieviking, disent-ils en s'en allant pesamment.

Et mon cœur leur fait écho.

II

— Maintenant que ta barbe est rasée, dit le lendemain Rose de Mai, il semble incroyable que nous ne t'ayons pas reconnu tout de suite. Sauf que tu parais plus âgé, tu es exactement le même qu'avant ton départ.

— Tu es changé, dit Gillette d'un ton attendri, et sa main maternelle se pose comme autrefois sur mes cheveux. Quelque chose en toi me manque, bien que je ne puisse dire ce que c'est.

— Tu as gagné, fait Belle, après m'avoir bien passé en revue. Tu as perdu cet air de tout prendre au sérieux qui mettait les gens mal à l'aise! Florizelle t'a positivement donné du vernis.

— Quel dommage que tu n'aies pu la ramener, observe Hetty, après un an entier d'attente! C'est vraiment provocant!

— Ce vieux met un temps excessif à mourir, ajoute Cynthia de sa douce voix gutturale. Mais je trouve que Dick n'a guère été prudent de ne pas attendre un peu plus longtemps. Qui sait si, abandonnée à elle-même, Florizelle ne s'éprendra pas de quelqu'autre que lui?

— Vous avez une excellente opinion d'elle... et de moi, dis-je sèchement, mais pour délivrer vos esprits de toute inquiétude, je tiens à vous dire que nous n'avons pas la plus vague intention de nous marier ensemble.

— Vous n'êtes pas fiancés? exclame Belle.

— Vous êtes brouillés! s'écrie Hetty.

— Ni l'un ni l'autre... Nous sommes meilleurs amis que jamais.

— Toujours tes idées exagérées de ne pas vouloir vivre aux dépens de ta femme, probablement? déclare Belle, indignée.

— Et elle attendra que tu aies satisfait ton ridicule orgueil, en amassant un misérable petit capital. C'est tout simplement honteux, étant donné qu'elle t'a déjà sacrifié cinq des meilleures années de sa vie! soupire Cynthia.

Je leur fais face à toutes trois.

— Qui vous a dit que nous pensions l'un à l'autre? Vous vous êtes mis en tête que cela devait être, et la chose vous a paru réglée, sans consulter les principaux intéressés.

— Nieras-tu, je te prie, fait Belle, s'efforçant vainement de se redresser sur les coussins où elle est enfoncée, nieras-tu que tu aies flirté avec elle toute la saison qui a précédé son départ, que tu n'aies eu ni regards ni paroles pour aucune autre?

— Flirté! dis-je dédaigneusement. Non... je laisse cela aux femmes. Je n'ai jamais flirté avec Florizelle. C'était la seule personne avec qui j'eusse plaisir à échanger quelques idées, dans vos réunions mondaines... et j'ai encore plus d'amitié pour elle aujourd'hui qu'en ce temps-là.

— Un peu d'aversion pour commencer vaudrait mieux que cette maudite amitié! riposte Belle. Cependant, je m'en lave les mains! C'est inutile d'essayer d'aider les garçons de notre famille; nous aurions tous dû être des filles!

— Pauvre Florizelle! ajoute Hetty, je doute que l'amitié lui suffise. Elle était difficile à l'excès avant de rencontrer Dick, et depuis...

— Voilà Ullathorne!

Il était absent lors de mon retour. C'est notre première rencontre. Nos mains se joignent, mais les paroles de bienvenue meurent sur nos lèvres. Si j'ai changé, combien lui! Hagard, usé, avec des yeux où semble brûler une fièvre, il a vieilli de quinze ans depuis notre dernier adieu. Et cependant, quand nous restons seuls, quand il pose les deux mains sur mes épaules et me regarde bien en face, je sens qu'il lit aussi clairement dans mon âme que si la sienne n'était voilée d'aucune ombre.

Il se laisse tomber sur un siège, et, se cachant le visage dans ses mains, il gémit :

— Mon Dieu! pourquoi l'ai-je laissé partir!

Je sais maintenant combien l'instinct de Charlise avait raison quand elle me répétait : « Ne partez pas! » Je sais combien étaient nécessaires les derniers avertissements d'Ullathorne.

— Dick, fait-il, relevant son visage blême, je donnerais la moitié de ma fortune pour ne pas vous avoir persuadé d'accompagner Siva. Ou je

me trompe bien, ou ce départ a causé le naufrage de plusieurs vies.

Mon cœur est glacé d'une horrible crainte.

— Plusieurs? Ullathorne, vous ne pouvez, vous n'osez pas parler de la sienne, à elle?

— Pourquoi l'avoir mise sous ma garde? C'est ce qui m'a été fatal! Loin d'elle, je pouvais dominer mon cœur. Mais la voir souvent, être sans cesse forcé de la comparer à la femme que j'ai juré d'aimer et de respecter,... cela me tue à petit feu.

— Est-ce vous qui parlez, vous?... Puissé-je oublier que vous et moi avons été frères et plus que frères!...

— Sieviking,... ai-je mérité de telles paroles? J'ai tenu ma promesse à la lettre, vous ignorerez toujours à quel prix! Mes sentiments, nul ne les connaît, que moi seul.

— Il ne suffit pas que vous ne lui ayez jamais parlé d'amour, si vous avez éveillé l'amour en elle.

— En souvenir de notre amitié passée, répondez à ma question. Malgré ce que me dit votre figure, revenez-vous libre? dit Ullathorne avec véhémence.

Un silence, toujours plus profond...

— Ainsi, nous nous sommes aimés, nous nous sommes estimés,... et c'est fini! dis-je à mi-voix.

— Mon ami, un de ces jours, vous me jugerez mieux.

Une main se pose légèrement sur ma tête inclinée. Quand je la relève, je suis seul.

III

La balançoire est abandonnée. On n'entend plus de chansons. Il y a longtemps, je prétendais ne pouvoir travailler, tant il y avait de bruit autour de moi; aujourd'hui, le pesant silence de la maison semble s'interposer entre ma pensée et mes livres.

Pendant ces longs soirs d'été, les jumeaux ne sont jamais au logis; ils jouent au cricket ou entraînent Charlise dans de longues promenades.

Rose de Mai lit ou tricote sous le cerisier. Ariel se querelle avec son fiancé à bonne distance.

Et Dame Verte, que devient-elle ?

Parfois elle est chez Hetty, ou se promène avec les jumeaux. Si elle est dans la maison, elle demeure invisible. Mon travail me tient tout le jour au dehors. Mais Dame Verte ne paraît pas au diner du soir, quoique je sache qu'elle a passé par là, en trouvant près de mon assiette un frais bouquet cueilli aux champs ou au jardin.

Rose de Mai demeure mon esclave volontaire : son bavardage coule comme un flot incessant, servant d'accompagnement à ma pensée. Un mot ou deux pénètrent mon oreille. Elle dit que Charlise doit être malade ; on ne l'entend plus, quand autrefois sa voix et sa gaiété animaient la maison. Les jumeaux me regardent avec rancune, ils m'attribuent vaguement la métamorphose de leur camarade adorée. Mais je sais le contraire.

Elle riait, chantait, était heureuse... Quand l'objet de son amour inconscient s'est éloigné, cette brusque souffrance lui a fait comprendre ce qui se passait en son cœur. Je remarque ses regards furtifs, sa pâleur, sa tête penchée, et je maudis celui qui en est la cause. Parfois, la nuit, je l'entends pleurer.

Ce soir, Rose de Mai est absente. La chaleur et le silence me suffoquent et je m'approche de la fenêtre. Quelques fragments de papier voltigent en l'air. Tombant de l'étage supérieur, ils m'indiquent où se cache Dame Verte. Je jette mon cigare, résolu à la découvrir. Cette maison a des recoins inattendus. Je me rappelle une minuscule mansarde, où tiendraient tout au plus deux personnes, une petite table, une chaise. A travers la porte, j'entends distinctement une plume courir sur le papier. Mes pantoufles, œuvre de Dame Verte, me chassent de silence. Je jette un coup d'œil par une fente de cette porte close. A la table de bois blanc tirée devant la fenêtre, petite Dame Verte est assise, ayant une grosse tache d'encre au bout du nez et une autre au doigt qui suit anxieusement les colonnes d'un dictionnaire. Pour la première fois depuis mon retour, un sourire me vient aux lèvres.

Elle ferme le volume en hochant la tête et re-

commence à écrire, comme si elle ne devait jamais cesser. Mais elle s'arrête bientôt, et enfonçant ses petits doigts tachés dans les boucles ébouriffées de ses cheveux noirs :

— C'est bien difficile ! fait-elle, soupirant.

— Laissez-moi vous aider, Dame Verte, dis-je, ouvrant la porte.

Je me repens de ma brusquerie, car, avec un grand cri, elle étend les bras sur ses papiers pour les cacher et devient pâle.

— Dame Verte, puis-je entrer ?

— La maison est à vous, dit-elle, montant une garde jalouse autour de ses feuillets, et cette chambre est à vous. Vous entrerez si vous voulez.

Je me détourne sans dire un mot. Mais je n'ai pas descendu six marches d'escalier qu'un pas léger me poursuit et qu'une voix fraîche, émue, me crie :

— Monsieur Dick, je n'ai pas voulu dire cela !

Réintégrant mon cabinet, je m'absorbe dans un livre. Avec surprise, je sens une main effleurer mon bras, et je vois Charlise à mon côté. Je finis le chapitre, ferme le volume et j'attends qu'elle parle.

— Je ne voulais pas dire cela, monsieur Dick, répète-t-elle, désolée.

— Alors pourquoi l'avoir dit ? Les absents ne devraient jamais revenir. Leur place est prise ! On les a oubliés.

Les doigts de Charlise effeuillent une giroflée passée dans sa ceinture. Enfin, elle répond, très bas :

— Non, c'est parce qu'on a trop pensé à eux que leurs visages, après une si longue absence, semblent à leurs amis des visages étrangers.

— Suis-je donc si changé ?

— On croirait, murmure-t-elle, que vous n'aurez plus jamais goût à rien. Vous aviez la physionomie joyeuse de celui qui voit devant lui, au bout d'une longue route, un but précieux vers lequel il se hâte. Maintenant, vous semblez ne plus regarder au-delà du moment présent.

— Le changement n'est pas en moi seul. D'autres aussi ont changé.

Une rougeur inquiétante monte à ses joues. Je me résous à la mettre à l'épreuve.

— Charlise, regrettez-vous les visites d'Ullathorne?

— Tous les jours plus! s'écrie-t-elle, les larmes aux yeux. Tous les jours, il me manque et je l'apprécie davantage. Avant son départ, je ne savais pas ce qu'il était pour moi. Dites! pourquoi est-il parti?

Sans ses rougeurs, je jurerais qu'elle ne l'aime pas ou qu'elle n'en a pas conscience. S'exprimerait-elle si hardiment, si c'était le contraire?

— On dit qu'il est parti pour sa santé, poursuit-elle, mais il y a des années qu'il a l'air malade. Même Hetty l'a remarqué! Ne vous fâchez pas, monsieur Dick, j'ai l'idée que vous êtes pour quelque chose dans son départ. Dans ce cabinet, que d'heures nous avons passées à parler de vous, de votre carrière, du grand nom que vous vous feriez quelque jour. Et maintenant il est parti; Hetty elle-même ne sait pas quand il reviendra.

J'entrevois une lueur.

— C'est pour cela que vous m'en voulez, parce que vous croyez que je l'ai renvoyé?

— Si vous l'avez fait, vous avez éloigné de vous l'ami le meilleur, le plus fidèle qu'un homme ait jamais eu!

— Et c'est pour cela que vous m'avez évité, Charlise? fais-je avec découragement, parce que je l'empêche de revenir?

— Non, fait-elle, détournant la tête, ce n'est pas pour cela, mais j'avais honte de vous regarder en face, ... je ne pourrai jamais oublier ma maladresse... Vous avoir parlé d'elle sur ce ton, vous avoir demandé si vous admiriez la personne que vous devez épouser!

— Charlise, vous ne dites pas la vérité. Ce n'est point pour ce motif insignifiant que vous vous êtes éloignée de moi?

— C'est que j'ai dit une chose terrible : que ses cheveux ne voulaient pas friser, mais peut-être... avec des fers bien chauds...

Je scrute sévèrement son visage, aussi grave que celui d'un juge, ... mais les coins de sa bouche tremblent un peu.

— Dame Verte, vous êtes une petite impertinente, rancuneuse, incompréhensible, et...

— Oh! appelez-moi comme autrefois votre Dame

Verte, votre petite Dame Verte! Je n'ai pas tant grandi, après tout.

— Non, mais vous n'êtes plus la Dame Verte que j'ai quittée jadis. D'abord, vous êtes devenue jolie, et je hais la beauté. Une laideur positive, salubre, est beaucoup plus à mon goût.

— C'est pourquoi vous aimez tant lady Florizelle!

— Maintenant, vous êtes impolie aussi bien que rancuneuse.

— Je saurai m'enlaidir, s'il le faut. C'est beaucoup plus naturel d'être laide que d'être jolie. Moi, j'aime les figures agréables; j'ai eu un choc affreux en voyant la vôtre si changée, pas à son avantage.

— La petite fille que j'appelais Dame Verte n'était ni méchante ni malicieuse!

— Pourquoi vous rend-elle malheureux? C'est peut-être seulement quand vous êtes loin d'elle que vous avez cet air triste.

— Alors, je le garderai longtemps.

— Elle reviendra un jour, monsieur Dick, dit Charlise doucement, et des larmes remplissent ses yeux. Oh! pardonnez-moi, ... je ne savais pas...

— Vous n'avez fait aucun mal, mon enfant, je n'ai pas le cœur brisé. Mais je ne me marierai jamais.

Elle me regarde avec incrédulité, puis, peu à peu, une onde de joie pure, partant de ses lèvres, monte à ses yeux bruns et ensoleille tout son visage.

— Quel bon temps nous allons passer ensemble, vous et moi, comme si nous étions restés jeunes, ainsi qu'autrefois. Mais vous êtes sûr que votre cœur n'est pas brisé, ... car pour rien au monde je ne voudrais être heureuse au prix de votre chagrin.

— Tout à fait sûr. J'ai simplement perdu toutes les illusions qui font que la vie vaut la peine d'être vécue.

IV

— Siva est amoureux de Dame Verte?

— Dans cette même pièce où nous sommes, il l'a suppliée à genoux de l'épouser, ... c'est même

extraordinaire... Deux demandes en mariage dans un salon tapissé de vert, une couleur si peu avantageuse pour le teint!

— Et qu'a-t-elle répondu?

— Elle lui a dit de se lever, sinon qu'elle allait le gifler.

— C'était fort inconvenant également.

— Charlise est très énergique, quand elle s'y met, fait Rose de Mai, secouant la tête. Elle m'a défendu d'en parler à âme qui vive, surtout à vous... mais la voilà.

Charlise commence à reprendre son entrain. Pareille à toutes les créatures jeunes, elle a de la peine à rester longtemps malheureuse. En me voyant, elle interrompt la chanson qu'elle fredonnait.

— Vous ici! Comme vous êtes libre de bonne heure aujourd'hui!... J'ai cherché cette rose jaune et cette autre pourpre dans tout le jardin, mais, si j'ai fini par les trouver, je n'ai pu découvrir nulle part une « étoile de Bethléem ».

Mes yeux ne voient pas les fleurs qui remplissent le tablier de l'enfant. Plus loin, ... bien plus loin, ils évoquent Sieviking que je n'ai pas visité par la pensée depuis plus d'un an. Je n'y songe plus avec le désir de le revoir, ... je ne l'accepterais pas, me fût-il offert, mon vieux manoir! Je hais jusqu'à la pensée de ce que j'ai si ardemment souhaité, ce qui me rappelle les nobles rêves de ma jeunesse, aujourd'hui évanouis.

— Alors, Siva est de retour, Dame Verte?

Elle jette un rapide coup d'œil à Rose de Mai qui tricote d'un air innocent, et elle rougit. Suis-je de nouveau dupe de ces rougeurs, en m'imaginant que c'est pour Siva, et non pour Ullathorne, que languit peut-être Dame Verte?

— Depuis combien de temps était-il parti?

— Voyons! fait Rose de Mai, je décousais ma robe rouge, quand il est entré brusquement... pour nous dire adieu, vous comprenez. C'est donc en février.

— Il sera plus raisonnable, étant de cinq mois plus vieux, dit Dame Verte, arrangeant ses fleurs. J'aime qu'on soit de son âge. Anak et les jumeaux sont de braves enfants, tandis que lord Siva pose pour l'homme mûr...

— Il a presque l'âge qu'avait Ullathorne lors

de son mariage avec Hetty, fais-je sèchement. Mais à quel propos est-il venu ici ?

— Nous l'avons rencontré chez Hetty, répond Rose de Mai. Il nous a demandé s'il pouvait venir pour causer de toi, et, devant tout le monde, il a noté notre adresse.

— J'ai cru que Belle et Cynthia en auraient une attaque de nerfs, dit Charlise dans un éclat de rire.

— S'est-il évanoui au bas de l'escalier ?

— Anak y était assis, en manches de chemise, une cruche de bière à côté de lui, car il faisait très chaud. Il en a offert à lord Siva, et quand nous sommes descendues, nous les avons trouvés tous deux en train de vider leurs verres.

— C'était fort malheureux qu'Anak se trouvât tout juste à la maison, et sur l'escalier, ajoute Rose de Mai, mais, heureusement, j'avais une coiffure très seyante, et Charlise son tailleur neuf. Cela aurait pu être pire.

— Nous avons parlé de vous, dit Dame Verte, parlé à en perdre le souffle, et puis... il est parti...

— Mais il est revenu..., attesté Rose de Mai.

— Il nous a raconté tous vos voyages, continue Charlise, les mains jointes autour de son genou et ses regards pensifs rivés sur moi. Il paraît que, dans tous les endroits où vous alliez, on vous prenait pour lui...

— Et que tout le monde te surnommait le riche milord anglais..., intervient Rose de Mai, et que toutes les dames, sans exception, étaient folles de toi.

— Me croyant lord Siva ! Ce serait très flatteur, si c'était vrai, ... ce qui n'est pas.

— Il nous a raconté une aventure qui vous est arrivée à tous deux à Milan. Je ne me la rappelle plus, mais il s'agissait d'une dame... T'en souviens-tu, Charlise ?

— Non, réplique-t-elle, occupée de ses fleurs, c'était une histoire comme les autres, ... une Italienne qui s'était éprise de M. Dick, le prenant pour lord Siva.

Nos regards se rencontrent et s'enchaînent mutuellement. Si je possède le secret de Dame Verte, elle soupçonne maintenant le mien.

V

— Penses-tu que ce soit sérieux? Ce serait trop de chance!

— Il a cru d'abord qu'elle était une miss Sieviking, et il a été conquis.

Ainsi causent Belle et Hetty, tandis que Siva et Dame Verte, en tête des autres couples, passent devant elles en valsant.

Quoique Charlise ait vingt ans, c'est son premier bal.

C'est le dernier que donne Belle, car la saison mondaine va finir.

— Il n'était que temps. Je mourais de peur pour Dick, elle est si jolie,... et ils sont toujours ensemble.

— Et Florizelle qui ne revient pas!

— Ce serait une folie...

— Un crime...

— Plutôt valsons! dis-je, m'avancant.

Je prends Hetty par la taille (une très jolie taille moins svelte qu'autrefois), et avant qu'elle ait retrouvé sa respiration je lui fais faire le tour du salon.

— Quelles nouvelles as-tu d'Ullathorne?

— J'admire que tu oses me le demander! s'écrie Hetty, indignée. Je ne sais ce qui s'est passé entre vous cet après-midi-là, mais son départ subit, le lendemain, sous prétexte de maladie, a été ridicule. Il avait mauvaise mine depuis des siècles.

— Je ne serais pas étonné que tu le revoies bientôt, dis-je, regardant Siva et Charlise.

Quand ces deux jeunes êtres heureux et charmants seront mariés, rien n'empêchera Ullathorne de revenir et moi de retrouver l'ami que j'aime, en dépit de tout, plus qu'aucun autre.

— Je ne sais comment tu fais pour prendre une telle influence sur les gens, dit Hetty, avec un mélange de colère et d'admiration. Mon mari en est incapable; autrement je serais forcée de devenir plus raisonnable.

— Il est trop bon pour toi! Tu aurais eu besoin

d'un mari qui te batte et t'enferme une fois par semaine, si tu lui désobéissais.

— J'aurais aimé cela, je crois, fait Hetty, rêveuse. C'est parce que tu es toujours si violent que j'ai de toi une peur salutaire... Ta femme sera peut-être très heureuse, même si elle est battue de temps à autre.

— Ma femme!

Autour de moi, tout devient obscur, et je mets en lambeaux le gant que je tiens.

— Ils font un joli couple, continue Hetty. On voit sans peine qu'il en est fou! C'est un vrai coup de fortune, car Siva pourrait prétendre à n'importe quel parti. Par bonheur, il n'a plus son père.

Hetty s'envole, et je reste seul et libre de surveiller les deux danseurs. Ils semblent satisfaits l'un de l'autre. Un observateur superficiel les prendrait pour d'heureux fiancés. Mais je sais mieux!

Elle, du moins, jouit purement et simplement du plaisir de la danse. Elle s'arrête en face de moi, sa robe blanche l'enveloppe d'un nuage; ses pieds agiles suspendent leur élan, et elle soupire d'aise en s'asseyant sur le siège voisin du mien.

— Oh! monsieur Dick, ce serait la perfection s'il était ici!

Dame Verte et moi, nous avons repris nos habitudes familières. Par moment, j'oublie qu'elle n'est plus l'enfant quittée par moi, avec tant de regrets, cinq ans plus tôt. Pourtant mon cœur lui en veut toujours de m'avoir privé de mon meilleur ami. Je la regarde d'un air sévère, mais ses yeux sont perdus au loin. Siva tord sa moustache, car il a entendu sa phrase et se rend compte que sa pensée est ailleurs.

— Charlise, fait Belle, intervenant, permettez-moi de vous présenter...

Un vieux petit monsieur, qui la dévorait des yeux à travers le salon, s'incline, inscrit son nom sur le carnet de bal et s'éloigne en frétilant.

— Il s'est épris de vous à première vue, dit Belle, riieuse, tâchez de ne pas trop lui tourner la cervelle.

— A-t-il une cervelle? dit Charlise, le suivant des yeux.

— Venez avec moi, ordonne Belle, j'ai quelque chose à vous montrer.

Ce qui veut dire qu'elle va la chapitrer au sujet de Siva, et l'avertir dûment de prendre garde qu'il ne lui glisse entre les doigts. Le pauvre garçon manifeste sa jalousie, comme s'il y avait de quoi être fier.

— Sieviking, dit-il brusquement, quand Belle et Charlise se sont éloignées, quel est celui dont elle regrette tant l'absence ?

— Vous devriez le savoir mieux que moi, vous qui la voyez constamment depuis l'an dernier.

— J'ai eu certains soupçons, mais ils sont erronés, puisqu'elle souhaite qu'il soit ici. Elle ne connaît personne, elle n'a jamais été chez vos sœurs quand celles-ci avaient des invités, et elle n'a jamais reçu chez vous d'autres visiteurs qu'Ulathorne et moi.

Je scrute son visage, mais évidemment il n'a nul soupçon de la vérité... L'amour est aveugle !

— Sieviking, vous avez su toute l'affaire d'il y a cinq ans : mon infatuation, mon obstination, et comment il a fallu m'envoyer hors d'Angleterre avec vous, pour m'empêcher de commettre un suicide moral et social ?

— Oui, dis-je, impatienté.

— Et vous croyez, continue-t-il, que je surmonterai de même mon amour d'aujourd'hui, si elle me repousse ? Mais cette fois, mon amour et mon honneur sont d'accord. Elle possède tout mon cœur et elle m'est dix mille fois plus chère que le jour où, comme un idiot, je lui ai demandé à brûle-pourpoint de m'épouser.

— Qu'a-t-elle répondu alors ?

— « Non, ... cent fois non ! » A ce moment-là, j'ai supposé qu'elle aimait certain personnage, mais je sais maintenant que je me trompais.

— Ce pauvre Anak ! dis-je à mi-voix. Penser que lui aussi est parti amoureux d'elle ! Quel est son secret, la petite sorcière ?

— Elle est elle-même, déclare Siva, presque indigné. Je n'ai jamais vu et je suis sûr de ne jamais voir personne qui lui ressemble. Elle est spirituelle, douce, délicieuse.

— C'est bon, c'est bon !

Ces transports ne me sont pas agréables, mais je vois Dame Verte s'avancer au milieu du salon. Siva a raison, elle est délicieuse.

— Vous avez une grande influence sur elle, Sieviking ; ne voulez-vous pas en user en ma faveur ? C'est humiliant à dire, mais je l'aime tellement que je la préférerais, même sans qu'elle m'aimât, à n'importe quelle femme qui me donnerait tout son cœur. Elle paraît un peu mieux disposée envers moi, ce soir.

— Alors, tâchez qu'elle le soit encore davantage, et demain j'emploierai ce que je puis avoir d'influence pour la décider.

VI

Nous avons quitté le bal à une heure du matin, et, durant le reste de la nuit, je n'ai cessé de m'agiter sur mon lit. Au point du jour, je m'habille et je descends sans bruit. Mais en passant devant le petit réduit de Charlise, qui maintenant m'est toujours ouvert, obéissant à une étrange impulsion, je pousse la porte et j'entre.

Elle était là il y a peu d'instants. Un gant blanc git, oublié sur la table, et la rose pourpre qui paraît son corsage fleurit un vase. Mais qu'est ceci ? Une grande feuille de papier blanc couverte de taches, ... de taches qui sont des larmes encore humides. Elle a dû sangloter tout bas, ou je l'aurais entendue. La blessure de l'enfant est plus incurable que je ne croyais : quitter ce bal où elle prenait tant de plaisir, pour venir dans la solitude pleurer sur ses souvenirs. Comment lui parler de Siva, après cette douloureuse révélation ?

Même si j'en trouvais le courage, si je la décidais, à force de sévérité, ne déplorerais-je pas, quelque jour, de l'avoir fait ?

Dans le tiroir entr'ouvert, j'aperçois des feuillets écrits. Avant de prendre conscience de mon indiscretion, j'ouvre le tiroir, et le manuscrit est entre mes mains.

Hier encore, je lui disais : « Dame Verte, je voudrais lire votre roman. »

— Il a besoin de tant de corrections, a-t-elle répondu, détournant la tête. C'est... un vrai fatras, monsieur Dick, vous en ririez. C'est fait d'imagination, comprenez-le bien.

Maintenant, je tiens ces aveux intimes du cœur de Charlise. Dois-je lire et surprendre ce pauvre petit cœur ?

A la dernière page, une grosse larme souligne le mot *fin*, comme un sceau apposé sur une page de sa vie, à jamais close !

Des pas approchent, la porte est doucement poussée, et je vois Dame Verte, pâle, les yeux gonflés, bien différente de l'heureuse enfant d'hier qui dansait à son premier bal ! Elle m'aperçoit, reconnaît les feuillets que je tiens, et d'un geste violent me les arrache ; la colère efface de ses yeux toute confusion. Pauvre petite ! elle croit que je viens de découvrir son secret.

— Dame Verte, lui dis-je doucement, je n'ai pas lu une ligne. Il n'en était pas besoin, ... je sais la vérité, ... je l'ai toujours sue.

Le manuscrit tombe à terre, et ses mains tremblantes voilent son visage. Je souffre de lui imposer pareille torture ; mais si une parole ferme et franche peut la guérir, dois-je hésiter ?

— Dame Verte ! dis-je encore sans la regarder. Comment pensez-vous que tout cela puisse finir ? Je vous croyais trop fière pour voler à une autre l'affection qui devrait lui appartenir, trop pure et trop sage pour prodiguer les trésors de votre tendresse à qui ne peut vous la rendre...

— Monsieur Dick ! s'écrie-t-elle, avec une sorte d'étonnement désespéré. Cela ne vous ressemble pas de me parler ainsi, mais je vous comprends ! Je mourrai, s'il le faut, de mon effort, mais vous ne verrez plus le moindre signe de cet amour que je croyais si bien caché.

Je l'attire à moi comme dans son enfance, quand je voulais la consoler.

— Est-il donc si difficile à vaincre, cet amour ?

— Difficile ! murmure-t-elle, et ses yeux reflètent une fidélité qui défie la mort elle-même !

Je continue tristement :

— Quelqu'un vous aime, vous rendrait heureuse, et je le serais moi-même si vous pouviez l'aimer.

— Vous en seriez heureux, vous le souhaitez ?

— Oui !

Quelle voix inconnue, au dedans de moi, crie :

— Non !

Il se fait un grand silence : on n'a jamais entendu un cœur se briser.

— Mon enfant, que puis-je vous dire ? Je ne saurais vous donner d'espérance. Entre vous et celui que vous aimez, il y a un obstacle que seule la mort peut supprimer, et vous êtes incapable d'une aussi indigne espérance. Vous n'avez qu'à renoncer et à mériter par là votre propre respect et le mien !

— Votre respect !

— Siva vous aime, il est sincère, fidèle, loyal. Je crois qu'il vous rendrait très heureuse ! Un jour, en songeant à votre folie, avec un sourire de pitié, vous vous direz :

« J'étais bien jeune ! »

— Je ne désire pas le bonheur, s'écrie Charlise, relevant sa tête pâle. Même pour vous complaire, je ne puis épouser lord Siva.

— Cette maison-ci est pauvre, et pendant des années il vous faudra y vivre dans la pauvreté. Siva vous donnerait une demeure digne de vous et dont vous jouiriez.

— Monsieur Dick, ... je sais ce qu'il en est, ... lady Hungerford m'a répété hier soir que je vous faisais du tort, en refusant la chance d'un mariage, si quelqu'un avait la bonté de penser à moi, car toutes vos sœurs sont parties, et la chère Rose de Mai ne reste ici qu'à cause de ma présence. Je ne vous serai pas plus longtemps à charge. Je partirai, mais je n'épouserai pas lord Siva.

— Dame Verte ! est-ce pour cela que vous étiez si pressée de quitter le bal et que vous avez parlé si peu en revenant ?

— Oui ! L'idée ne m'était jamais venue que je pusse être pour vous un fardeau. Tout mon cœur vous est reconnaissant. Je n'oublie jamais que je n'ai pas droit au nom de Sreviking, quoique parfois des étrangers me le donnent. Mais cette petite maison m'a toujours semblé devoir être la mienne, jusqu'à ce que vous eussiez reconquis l'autre, ... et j'ignorais que j'y gênais quelqu'un !

Charlise s'écroule à terre. D'une enjambée, je traverse l'étroite pièce, et, agenouillé près d'elle, j'essaie de détacher les mains qui couvrent son visage que je n'ai entrevu qu'une fois durant ce dialogue douloureux.

— Ne me touchez pas ! s'écrie-t-elle, farouche, vous m'avez assez humiliée ! Voici des années que je suis malheureuse, mais jamais je n'avais eu honte de moi ! Je... je mourrais plutôt que de vous regarder en face. Allez-vous-en, s'il vous plaît, monsieur Dick.

— Non, je ne partirai pas avant que vous m'ayez promis que vous ne songerez plus à cette folle idée de nous quitter, car c'est à quoi vous pensez. Charlise, est-il possible de fuir son propre cœur ? D'autres ont à porter leurs peines le mieux qu'ils peuvent, des peines qui ne sauraient être vaincues comme la vôtre par un effort de volonté... Puisque nous sommes tous deux misérables, tâchons de nous supporter et de nous consoler mutuellement, au lieu de nous quereller.

— Non, ... cette maison serait pour moi une prison, désormais. Je n'y pourrais respirer. Nous serons amis toujours, ... à distance, mais je dois partir !

— Vous ne partirez pas. Vous ne quitterez l'abri de mon toit que pour passer sous celui d'un mari. Résignez-vous à cela ; où vous irez, je vous retrouverai et vous ramènerai. Promettez-moi que vous ne partirez pas d'ici sans que je vous en aie donné la permission.

— C'est le dernier coup, ... je suis en votre pouvoir, ... liée à vous par cent liens de reconnaissance !

— Et en paiement, je demande cette promesse. Après, vous ne me devrez plus rien, nous serons quittes.

A bout de forces, elle dit, haletante :

— Je promets. Allez-vous-en.

Sa main se soulève et indique la porte ; quand je referme cette porte, je l'entends se traîner jusque-là et tourner la clef... Alors il se fait un silence... Durant des heures, le silence dure, et ma rancune contre Ullathorne ne cesse de grandir, toujours plus amère.

VII

Vers midi, un coup timide est frappé à ma propre porte. Je peux à peine commander à ma voix de dire : Entrez !

Sans lever les yeux, je m'aperçois que la visiteuse est Rose de Mai.

— Lord Siva vient d'arriver ; il te croit à l'hôpital. Je sais que tu détestes être dérangé. Il veut voir Charlise, mais elle refuse de descendre, et le pauvre jeune homme est au salon. Heureusement, je venais d'achever ma toilette.

— Ne pourriez-vous lui persuader de s'éprendre de vous ? fais-je avec lassitude. Enfin, dites-lui de monter.

— Qui donc aurait pensé vous trouver à pareille heure ! s'écrie Siva en entrant.

Mais soudain, devant ma figure hagarde, sa physionomie joyeuse se transforme.

— Siva, vous ne pouvez venir à un pire moment. J'ai parlé ce matin à Charlise... et... l'autre possède toujours son cœur.

— Qui est-ce ? s'écrie-t-il, me saisissant le bras.

— C'est son affaire, non la nôtre.

— Et il n'y a aucune espérance de changement ?

— Plus tard... peut-être... mais j'imagine, Siva, qu'en elle existe cette qualité rare chez la femme : la constance.

— Elle semblait heureuse hier soir, elle ne voulait danser qu'avec moi seul, elle se montrait amicale à mon égard. Enfin, si elle est constante, je le suis aussi. Ou Charlise sera ma femme, ou je n'épouserai personne. Est-ce que je lui déplais ? A-t-elle dit qu'il lui serait impossible de m'aimer ?

— Ce n'est pas cela, mais son cœur est si plein de ce malheureux amour sans espoir... qui ne peut conduire à rien !...

— Alors il me reste une chance ! J'attendrai et, s'il plaît à Dieu, j'arriverai à la reconquérir, malgré tout.

— Et vous vous contenterez d'un cœur qu'un autre n'aura pas voulu ou pas pu accepter ? Vous n'êtes pas comme moi, ... je voudrais être le premier... et le dernier...

— Non, ... je ne suis pas comme vous. Je n'ai jamais connu personne qui vous ressemblât. Je ne reviendrai plus ici, mais j'attendrai.

Longtemps après son départ, je suis encore devant ma table, songeant à la pauvre petite solitaire demeurée là-haut.

Le soleil a passé, le cerisier est dans l'ombre,

quand le bruit d'une invasion pénètre dans mon refuge. Ce bruit approche de ma porte, brusquement ouverte pour laisser entrer non pas une femme,... mais cinq à la fois!

Belle conduit cette armée, traînant son petit garçon dans ses jupes. Cynthia la suit, à pas légers. Hetty marche sur leurs talons. Gillette, portant un de ses jumeaux, forme l'arrière-garde, tandis que, dans la pénombre, on aperçoit Rose de Mai. Belle s'empare du seul fauteuil, elle s'y affaisse et fond en larmes.

— Que signifie? dis-je, ahuri de voir mon cabinet soudain bouleversé, chaque siège possible étant occupé par une jeune femme, tandis que Rose de Mai s'accommode d'un coffre à charbon, près de la porte, et que (si je ne me trompe) Ariel a l'oreille au trou de la serrure.

— Il le demande! s'écrie Belle, indignée. Pourquoi n'uses-tu pas de ton influence pour empêcher cette enfant de commettre la folie de refuser lord Siva?

— C'est pour cela que tu sembles l'image du désespoir! dis-je, souriant malgré moi. Il n'y a pas de quoi te désoler! Tu ne saurais insister en faveur de ce mariage plus que je ne l'ai déjà fait, inutilement, d'ailleurs.

— Tu as insisté près de Charlise pour qu'elle épouse Siva? s'écrie Belle d'un ton soulagé.

— Oui,... et de tout mon cœur.

— Je te l'avais bien dit, Belle, intervient Cynthia en riant, et que tes inquiétudes étaient superflues.

— Alors, pourquoi le refuse-t-elle, si elle aime quelqu'un qui ne l'aime pas? Il faut la forcer à abjurer pareille folie!

Pris d'une crainte soudaine, je regarde Hetty. Aurait-elle tardivement découvert le secret de son mari? Mais son beau visage n'exprime pas le moindre souci, elle sourit au bébé de Gillette qui a saisi un de ses rubans dans son petit poing.

— Je crois qu'elle ne veut épouser personne, dit Rose de Mai, secouant gravement ses papillotes. Quand j'étais jeune fille, l'idée seule du mariage m'épouvantait.

— Nul ne discutera avec elle, ni ne la contraindra, fais-je paisiblement. Si plus tard elle sur-

monte ses objections actuelles, tant mieux ; sinon elle aura toujours sa place ici.

— Et as-tu pensé à ce que ta future femme dira de cet arrangement ?

— Je ne me marierai jamais.

— Tous les hommes disent cela, jusqu'au jour où ils rencontrent la femme qu'il leur faut... ou celle qu'il ne faudrait pas.

— Belle a une idée ridicule, dit Cynthia, qui, dépourvue de tact naturel, n'a jamais cherché à en acquérir.

— Elle se persuade que Charlise est éprise de toi... et Charlise est assurément beaucoup plus jolie que Florizelle, ajoute Hetty.

— C'est pour cela que vous êtes toutes si anxieuses de la marier à Siva ? Eh bien ! rassure-toi, Belle, et laisse-nous en paix. Tu as fait assez de mal hier soir en écrasant cette enfant sous le poids de sa pauvreté ! Elle n'avait jamais su, jusqu'alors, à quel point elle dépendait de nous.

— Elle l'a mérité ! repartit Belle. Quand je lui ai arraché qu'elle avait refusé lord Siva, la colère m'a prise, je l'avoue. Est-ce qu'une fille sans le sou, sans famille, trouve de nos jours une pareille occasion deux fois ? Moi-même, quand nous étions à Sieviking, je n'aurais pas refusé un pasteur, dans une bonne situation. C'est un coup de chance qui a conduit Sir Peter à une garden-party dans le voisinage, mais cette chance, j'ai eu l'adresse de la saisir. Grâce à cela, Cynthia et Hetty se sont bien mariées, comme moi, et Gillette en aurait fait autant si elle avait eu le moindre bon sens... Où en étais-je ?

— A la chance de Charlise, sans famille, sans fortune ! dit Cynthia, bâillant. Une chose semble étonnante, dans sa position... elle est positivement orgueilleuse.

— Je m'en suis donné la fièvre ! continue Belle, et, Cynthia et Hetty déjeunant avec moi, j'ai pensé que nous viendrions toutes ensemble savoir le résultat de l'entrevue de ce matin, Siva m'ayant dit qu'il ferait une nouvelle tentative ; en chemin nous avons cueilli Gillette afin de pouvoir, en groupe, chapitrer cette petite fille, si elle s'entêtait.

Pauvre Dame Verte ! Je m'imagine ces quatre

florissantes jeunes matrones réunies en tribunal pour la juger, et je ne puis réprimer un sourire.

— Toi, tu ne serais pas dure pour elle! ma vieille chérie! dis-je, caressant la main de Gillette.

— Et qu'est-ce que je constate? fait Belle, avec un geste tragique, qui effarouche son petit garçon cramponné à sa robe. Charlise est enfermée dans sa chambre... Siva est venu et reparti sans qu'elle ait consenti à le voir. Je m'étonne que le toit ne tombe pas sur sa tête!

— Là! là! ce n'est pas une affaire si grave! Laisse l'enfant tranquille, Belle, le temps arrangera tout, peut-être.

— Le temps! Pour aujourd'hui, Dick, je t'apporte une nouvelle. Le vieux comte est mort et Florizelle est libre.

Dans ma surprise, je ne puis cacher l'altération de mes traits. Je ne vois plus mes sœurs qu'à travers un brouillard. Puis elles disparaissent. Comment supporterai-je de la revoir, *elle*, de remuer le triste passé, à l'heure même où je recouvrais quelque paix d'esprit, où j'apprenais à oublier?

— Et Florizelle n'aime point Charlise, dit Cynthia dont la voix flegmatique me semble venir de très loin. Dans sa dernière lettre, elle me disait : « Cette petite fille que Dick aimait tant, est-elle mariée? »

— Hum! déclare Belle qui scrute ma physionomie, Florizelle et toi, vous n'êtes que des amis, vous ne pensez pas à vous marier ensemble? Néanmoins, tu ne peux entendre son nom sans changer de couleur! A propos, as-tu l'intention de la recevoir dans cette mesure? Pourquoi ne pas prendre un logis plus convenable? Tu en as les moyens, puisque, paraît-il, tu as renoncé à l'idée absurde de racheter Sieviking. Mais peut-être vaut-il mieux attendre, pour changer, que tu te mettes en ménage.

— J'ai invité Florizelle à descendre chez moi, dit Hetty. Elle n'a pas de famille proche. Je t'avertirai dès qu'elle sera arrivée.

Elles se sont toutes levées, et mon cabinet paraît rempli des fragments d'un arc-en-ciel.

— Ne nous accompagne pas, fait Belle, se levant sur la pointe des pieds pour m'embrasser.

J'étais si pressée de t'annoncer la mort du vieux comte et de savoir le sort de Siva, que je suis venue dans ma voiture. Si tu ne te montres pas, mes domestiques ignoreront que c'est toi qui habites ici. Cette visite m'a vraiment soulagée. Au revoir!

Quand elles sont parties, ma tête retombe sur la table et mes ongles s'enfoncent dans la paume de mes mains crispées.

— Dick, s'écrie la voix terrifiée de Gillette qui est restée, Dick, qu'y a-t-il? Oh! mon pauvre frère, souffres-tu autant qu'elle?

— Elle! Oh! n'aie pas peur, elle ne souffre guère. Mais qu'est-ce que je dis? Que sais-tu d'elle? Tu es folle, Gillette, tout à fait folle.

— Dick! ajoute ma sœur fidèle, je crois comprendre,... mais, si tu l'aimes, si elle t'aime, pourquoi ne pouvez-vous être heureux?

— Elle... m'aimer!

Dans mes yeux fixes, Gillette lit une haine et un dégoût qui lui font pousser un cri.

— Que t'a-t-elle fait pour que tu prennes cet air-là,... notre petite Charlise,... la joie de notre maison, l'enfant chérie de nous tous?

— Charlise! Qui te parle d'elle?... Ah! je me souviens,... nous en parlions tout à l'heure... Et elle est toujours enfermée là-haut,... elle doit mourir de faim et de fatigue, pauvre petite!

— Dick, fait Gillette, s'approchant de moi, timidement, et attirant ma tête sur sa poitrine, ne veux-tu pas tout dire à ta vieille camarade qui t'aime si tendrement?

Ma tête repose un instant dans ce pur refuge. Puis un souvenir odieux me traverse. Je me redresse brusquement, embrassant ses joues pâles :

— Là! pars! Personne, pas même toi, ne peut me venir en aide!

VIII

« Si vous pouvez me revoir avec seulement la moitié du mépris que je ressens pour moi-même, soyez demain, à cinq heures, dans le parterre des jardins de Kensington. »

Florizelle viendra-t-elle à ce rendez-vous que je lui ai donné? Cinq heures ont sonné et je ne l'aperçois pas.

Au bout de vingt minutes, je me dispose à partir, mais, dès les premiers pas, je me trouve en face de celle que j'attendais. Elle a couru, elle est essoufflée, la rougeur de son visage fait paraître moins sombre son grand deuil.

— Oh! Dick, je suis désolée! Mais j'ai rencontré Hetty dans la grande allée, et je savais que vous seriez contrarié si elle se doutait que nous devions nous retrouver ici. J'ai dû détourner ses soupçons; cela m'a mise en retard.

Il n'y a de mépris ni dans sa voix ni dans sa chaude poignée de main. Mais je n'ai pas rencontré ses yeux, et les yeux ne sauraient mentir. Nous revenons sous les grands arbres. C'est elle qui reprend la parole avec inquiétude.

— Dick, n'êtes-vous pas content de me voir? N'avez-vous pas un mot de bienvenue pour moi?

— Non, dis-je amèrement. Je ne suis pas content de vous revoir. Sans mon amitié pour vous, Florizelle, j'aurais prié Dieu de ne jamais revoir votre visage, ni entendre votre voix! Il est, je suppose, plus facile de supporter son propre mépris que celui des autres, quoique j'aie cru longtemps le contraire. Je ne crois plus en rien maintenant,... sauf en vous!

Nos yeux se rencontrent enfin; mon cœur s'adoucit, je porte à mes lèvres sa main dégantée.

Une ombre semble passer devant nous,... quelqu'un dont je ne vois pas la figure, mais cette silhouette,... est-ce Charlise? Obéissant à une impulsion soudaine, je me mets à sa poursuite... Quand j'ai rejoint la passante, son visage m'est inconnu. Je reviens lentement vers Florizelle, tout déconcerté.

— J'ai cru que c'était Dame Verte, dis-je, en me rasseyant.

— Vous la voyez tous les jours? questionne Florizelle sur un ton glacial, inaccoutumé, qui me fait me retourner.

— Non, depuis trois semaines, je ne l'ai pas vue une seule fois.

— Ah! vous vous êtes querellés, peut-être?

— Florizelle, fais-je d'une voix grave, je désire

que vous et Charlise soyez amies. Vous l'avez à peine vue avant votre départ. Si vous la connaissiez mieux, vous ne pourriez vous empêcher de l'aimer.

— Croyez-vous ?

— Elle n'est pas heureuse, nous non plus!... Pardonnez-moi, ma pauvre Florizelle, je ne vous ai pas dit un mot de votre deuil.

Elle détourne la tête, mais un instant, je le crois, ses pensées ne sont pas pour le père qu'elle a soigné si longtemps et si fidèlement.

— Pourquoi cette Charlise n'est-elle pas heureuse ? Elle est près de vous, elle partage vos labeurs, elle a le droit de s'asseoir à vos côtés, de vous servir, tandis que moi...

Ces deux derniers mots s'éteignent dans un souffle qui parvient à peine à mes oreilles.

— Qu'est-ce qui fait le malheur de tant de gens, sinon l'amour ou ce qu'on se figure être l'amour ? Je ne pense pas que Charlise guérisse du sien. Et il est sans espoir... Si seulement elle voulait épouser Siva, j'en serais presque content.

— Elle ne le fera pas, elle est fidèle, il y a des femmes qui le sont !

— Il y a des femmes nobles, dévouées, dis-je, reprenant sa main, des femmes qui rendent à un homme, autant que faire se peut, le respect de lui-même, en lui donnant, malgré son abaissement, une place dans leur estime.

— Pardonnez-moi, interrompt maître Bob, surgissant avec une mine confite de derrière un arbre ; avez-vous vu Charlise ? Nous devons la rejoindre au bord du bassin, à cinq heures et demie, et nous ne la trouvons nulle part.

— Que le Ciel vous confonde ! Est-ce que je sais !

Dans ma colère, j'ai abandonné la main de Florizelle. Bob se retire en me faisant la grimace, il rejoint Salomon, et tous deux s'éloignent, riant de bon cœur.

— Il est temps que je rentre, dit Florizelle en se levant.

Ses traits irréguliers et intelligents qui représentaient, il y a peu de temps, mon idéal féminin, ont pris une expression lassée. Nous traversons la pelouse en causant, et je me demande en vain quelle est la cause secrète de ce change-

ment. Dans mon égoïsme, avant de la quitter à la grille, je lui dis :

— J'aurais cru qu'il me serait très pénible de vous revoir, mais vous me l'avez rendu presque facile.

Un moment, elle me regarde, et une lueur étrange passe sur son visage pâle et pur.

De jour en jour, une fièvre s'accroît dans mes veines, un vague désir incessant prend possession de moi. Mes oreilles, sourdes à tout ce qui troublait mon travail, cherchent maintenant à saisir un fragment de chanson, un éclat de rire, mes yeux rencontrent un bouquet impertinent qui me sourit sur mon livre ouvert, et je me sens enveloppé d'une atmosphère mystérieuse de joie, de jeunesse et d'amour.

— Je ne sais ce que tu as fait à Charlise, me dit un jour Bob, furieux, mais elle n'est plus bonne à rien, ni à se promener, ni au tennis, ni même à riposter si nous la taquinons. Etes-vous fâchés tous deux?... En ce cas, ce doit être ta faute et non la sienne! Plus tôt vous vous raccommodez, mieux cela vaudra.

Siva est parti, et la coupable, après avoir comparu devant le tribunal féminin, s'est vue jugée et condamnée. Gillette m'a supplié, plusieurs fois, de lui laisser prendre Dame Verte chez elle, mais je l'ai interdit, et elle m'a quitté, pensant peut-être que nous sommes moins cruels envers nos ennemis qu'envers ceux que nous disons chérir.

Laisserai-je partir cette enfant? Lequel de nous deux se lassera le premier? Elle ne pourrait se dérober chez Gillette comme elle le fait ici. Elle serait obligée de s'asseoir à la même table que moi et me parler. Je pourrais obtenir de force un de ces regards qui me manquent terriblement, et dont le souvenir se place entre moi et mon livre, ou même entre moi et Florizelle, quand je rencontre celle-ci chez l'une ou l'autre de mes sœurs. Oui, Dame Verte partira! Ma résolution prise, je monte au salon, mais elle n'y est pas. Jusqu'ici, je ne l'ai ni cherchée ni évitée. Ce n'eût pas été honorable, étant donné la manière dont je lui avais

arraché la promesse de rester. Mais pas une fois, depuis un mois, je ne l'ai aperçue, sauf cette vision fugitive dans les jardins de Kensington.

Il commence à faire sombre et la maison s'endort dans le silence, quand je monte à la petite mansarde où je sais la trouver.

— Charlise!

Elle devait être près de la porte, car cette porte s'ouvre comme si mon appel l'avait poussée, et Dame Verte paraît devant moi. La fenêtre donne encore assez de jour pour me montrer ses yeux éteints, son petit visage pâli et rétréci par la souffrance, ses frêles mains pressées sur sa poitrine.

— Je suis fatiguée, Salomon, dit-elle, et il est trop tard pour nous promener ce soir.

— Ce n'est pas Salomon. Charlise, je viens vous dire que vous suivrez votre désir... Vous partirez, j'écrirai ce soir à Gillette de venir vous chercher demain.

Pas de réponse ; sa tête est détournée, toute son attitude exprime l'attente.

— N'est-ce pas ce que vous vouliez ? N'y a-t-il pas moyen de vous satisfaire, Charlise ?

— Pourquoi ne m'appelez-vous plus Dame Verte ? dit-elle si bas que je l'entends à peine.

— Non, fais-je amèrement, c'était le nom d'une petite fille qui est morte. Celle qui, dans son chagrin égoïste, rend les autres malheureux, s'appelle Charlise.

— Vous... malheureux ! Quand... c'est impossible ?

— Comme il vous plaira. Vous serez prête demain ? Je serai parti avant. Donc bonsoir et adieu, Charlise.

— Oh ! monsieur Dick ! murmure-t-elle.

Et comme je m'approche d'elle, la tête brune fléchit un instant contre mon bras. Je comprends que d'un bond sa pensée a rejoint son enfance lointaine, l'adoration naïve qu'elle m'avait vouée. Tout ce qui nous a séparés s'est évanoui... Nous sommes redevenus tels qu'autrefois, liés l'un à l'autre par cent souvenirs, cent espoirs partagés.

J'entre et referme la porte.

— Dame Verte, vous ne partirez pas !... Je ne puis me passer de vous. Ensemble nous serons malheureux. Avez-vous songé à ce qu'est à présent

cette maison, si vide, si triste? Et cependant vous voulez m'abandonner!

— Avez-vous donc besoin de moi? soupire-t-elle, tremblante. Vous manquerais-je tant que cela?

— Tellement que si vous partez, je pars aussi. Je ne puis vivre ici sans vous.

— Alors je resterai.

Je détache une des petites mains qui cachent son visage, et, en la serrant contre mon cœur, je crois y faire rentrer le calme et la paix. Mes maux me semblent supportables maintenant qu'elle et moi sommes réconciliés.

— Monsieur Dick, chuchote-t-elle à présent que la nuit voile doucement ses traits, pourquoi êtes-vous si malheureux, puisqu'elle est revenue?

— Je serai malheureux, toujours, plus ou moins, jusqu'à la fin de ma vie.

— Mais pourquoi ne voulez-vous pas me le dire?

— J'ai commis une erreur, voilà tout, et je ne puis vous l'expliquer.

— Je ne comprends pas... Elle vous aime,... vous l'aimez, et cependant vous êtes désespéré! Ce doit être sa faute... à elle seule!

— Dame Verte, ne dites jamais un mot contre elle, c'est la femme la plus droite, la meilleure que Dieu ait jamais créée...

Je m'interromps brusquement. Oui, Florizelle est tout cela, mais la plus chère,... la seule qui existe pour moi,... qui donc est-elle?

— J'ai pensé une fois, dit Dame Verte timidement, que... qu'il y en avait une autre,... mais quand je vous ai vus, dans les jardins, j'ai su que je m'étais trompée.

— Alors, c'est bien vous que j'ai aperçue?

— Oui! J'étais allée rejoindre vos frères.

— Je voudrais que Florizelle et vous soyez amies, mon enfant, nous pourrions être très heureux tous ensemble. Je crois que, dans certaines vies, une bonne amitié peut suffire à remplacer l'amour.

— Oh! quel triste échange! Non, je ne crois pas pouvoir être l'amie de votre lady Florizelle. Monsieur Dick, ajoute-t-elle, avec une note de gaieté dans la voix, après tout, vous ne connaissez pas très bien le monde?

— Ah! Dame Verte, si vous pouvez rire, si vous

pouvez être moqueuse,... il nous reste encore quelques joies à espérer... Etes-vous bien sûre que vous ne voulez plus partir ?

— Très sûre !

— A vous dire vrai, Dame Verte, si vous l'aviez voulu, c'eût été tout pareil. Je vous aurais enfermée, affamée, battue même, mais jamais je ne vous aurais permis de partir.

IX

Comme un oiseau effarouché qui ne se laisse plus prendre par la main familière, il me faut reconquérir ma Dame Verte, et de longs jours se passent avant que j'aie pu regagner sa confiance et rétablir entre nous nos rapports fraternels.

Il est rare que j'obtienne sa présence dans mon cabinet, et seulement sous le prétexte d'une besogne qu'elle seule peut faire, trop heureux de la retenir quelques moments comme autrefois, ni l'un ni l'autre de nous ne parlant, mais satisfaits d'être près l'un de l'autre.

Ce soir, je lui ai tendu un piège. Elle est penchée, ciseaux en main, sur la tâche que je lui ai donnée, et je puis la regarder tant que mon cœur le désire, sans craindre qu'elle ne relève la tête. Je me demande d'où vient la fascination qu'elle exerce sur tous les hommes qui l'approchent ! Certes ! son visage est empreint d'un charme qui n'est pas étudié, mais ses traits sont irréguliers et n'ont rien de sculptural. Elle porte une robe blanche et elle a relevé ses cheveux avec un ruban bleu. Quelques boucles soyeuses caressent son front et ses joues teintées d'un peu de rose...

Au premier regard, on la croirait heureuse.

— J'ai découpé tous les passages que vous aviez marqués, dit-elle, posant ses ciseaux.

Je prends de sa main les coupures. Soudain, nous voyons entrer... Florizelle !

— Oh ! Dick ! s'écrie-t-elle vivement.

Elle s'arrête court, en voyant Dame Verte se lever. Cinq ans ont fait de celle-ci une jeune fille, de l'autre une femme déjà grave. Mais sûrement

elles n'ont pas changé au point de ne plus se reconnaître? C'est la question que je leur adresse.

— Est-ce bien là Charlise? dit Florizelle négligemment.

Une froide poignée de main s'échange entre elles, et ma visiteuse et moi nous restons seuls.

— J'ai quelque chose à vous dire que je ne voulais pas écrire. C'est pourquoi je viens ce soir. — Elle s'interrompt brusquement. — Dick, vous avez tort!

— En quoi?

— Après ce que vous m'avez dit d'elle l'autre jour,... n'est-ce pas une folie de la garder?

— Sa présence près de moi ne change rien aux faits. Mieux vaut la distraire de ses pensées que de l'y laisser en proie, dans la solitude.

— Vous usez d'un traitement bizarre, dit Florizelle avec une amertume qui m'étonne; prenez garde que, dans son cas, le remède ne soit pire que le mal qu'il prétend guérir

.....
— C'est une affaire de mode, dit Rose de Mai un peu plus tard; dans ma jeunesse, les demoiselles ne venaient pas voir les jeunes gens et ne restaient pas enfermées avec eux des heures entières.

— Pourquoi pas? Ils sont fiancés! explique Salomon. En Cornouailles, quand un homme songe à se marier, il emmène sa promise chez lui, deux ou trois jours, pour voir si elle lui convient. Au cas contraire, il la réexpédie à ses parents sans qu'on y trouve à redire.

— Chut! fait Rose de Mai. Charlise est là qui écoute.

— Les choses sont encore mieux arrangées en Amérique! poursuit le jeune moraliste. Dans ce pays-là, on a toutes les facilités possibles pour s'étudier avant le mariage. Si on ne se convient pas, chacun cherche ailleurs.

Le banc, sous le cerisier, est le rendez-vous habituel de la famille, par ces chaudes soirées, quand la nuit est venue. Une grosse luciole semble s'approcher; c'est la pipe de Bob qui vient, en fumant, s'asseoir près des autres.

— Sur quoi Salomon pérore-t-il? Charlise, voici votre châte.

— Je parle mariage. Si jamais je me marie, je m'arrangerai pour avoir auparavant une vigoureuse querelle avec ma future. C'est le seul moyen certain d'aller au fond d'un caractère de femme.

— Quel cas particulier suggère, ce soir, à ta brillante intelligence, cette question matrimoniale?

— C'est à propos de Dick, mon cher enfant, réplique Rose de Mai. Lady Florizelle est venue le voir ce soir, vous le savez, et c'est seulement tout à l'heure qu'elle est repartie, accompagnée par lui.

Bob se met à siffler.

— Alors, c'est son équipage qui a failli m'écraser au coin de la rue. J'ai cru que le lord-maire avait eu l'étonnante fantaisie de visiter le chemin des Ceillets.

— Oui, dit Salomon; elle n'a pas le moindre orgueil ridicule, et j'aime ça. Je trouve que Dick a de la veine, et vous, Charlise?

— Mais, interrompt Bob, es-tu bien sûr que Dick soit sorti? De son cabinet, il peut entendre tout ce que nous disons.

— J'ai été y voir. Il l'aura reconduite jusque chez elle. J'en ferais autant à sa place. Pour ma part, je n'aime pas les très jeunes filles,... excepté vous, Charlise.

— Bref, tu préfères les fruits mûrs, mais Dick n'est pas de ton avis, et il n'épousera jamais lady Florizelle.

— Ça en avait pourtant bien l'air, le jour où tu les as surpris la main dans la main, à Kensington. Si Dick n'a pas d'intentions sérieuses, et si elle tient à entrer dans la famille, je ne serais pas éloigné de me mettre sur les rangs.

Un éclat de rire général salue cette affirmation pleine de modestie. Salomon en est vexé.

— Laissez-moi vous dire, ajoute-t-il avec dignité, que Dick se fait vieux et qu'il est moins bel homme qu'autrefois. Lady Florizelle préférerait peut-être quelqu'un de plus jeune et de plus gai.

— Oh! Salomon, déclare Dame Verte qui rit de tout son cœur, ne feriez-vous pas mieux de me demander d'abord en mariage, pour vous exercer? Je vous promets de ne pas vous accepter, si tentée que j'en sois!

— Je le ferais volontiers si je pensais que vous

voudriez de moi ! répond-il, avec une parfaite gravité.

— Ce serait très gentil, mais je crains d'être trop jeune pour vous, et cependant... j'ai vingt ans ! Cinq ans de trop, tante, cinq ans !...

Sa phrase s'achève dans un sanglot. Tout à l'heure, son rire semblait railler ma souffrance.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écrie tendrement Rose de Mai. Vous êtes fatiguée, petite Charlise ?

Je devine qu'elle attire la tête brune sur son cœur maternel.

— Elle pleure toujours, quand elle a passé quelques moments chez Dick et qu'ils ont causé. Ne pleurez pas, chère petite Charlise !

J'imagine que Salomon, lui aussi, cherche à sécher ses larmes, à tâtons, avec son propre mouchoir.

— Nous ne sommes plus heureux depuis que Dick est revenu, grommelle Bob, et Charlise n'est plus la même. Mais ne pleurez pas, chérie, nous vous aimons tous, si lui ne vous aime pas !

— L'idée m'est venue, fait Salomon, que pendant son voyage il avait peut-être tué quelqu'un, par accident, bien entendu. Serait-ce cela qui a tant changé son caractère ? Si j'étais revenu avec une si grosse somme dans ma poche, je marcherais sur la tête. Il a fallu quelque chose de bien fort, pour qu'il renonce à l'idée de racheter Sieviking.

— Comment osez-vous dire ces vilaines choses à propos de lui ! s'écrie violemment Charlise. S'il ne rit et ne bavarde pas comme vous, c'est que sa cervelle n'est pas creuse comme les vôtres, mais pleine de pensées que nous sommes incapables de comprendre.

— C'est un tyran, et voilà pourquoi il vous domine, vous autres femmes. J'en ferai autant plus tard, ... les meilleures femmes aiment qu'on les tyrannise.

— Ce n'est pas de la tyrannie de savoir ce qui est bon pour vous et de vous forcer à le faire. Si je vous dis qu'il est l'heure d'aller vous coucher, sera-ce de la tyrannie ?

— Ce sera du bon sens, admet Salomon, pratique avant tout.

Leur troupe défile bruyamment sous ma fenêtre ouverte.

L'aurore me retrouve à la place d'où j'ai entendu leur conversation, comme si j'attendais leur retour.

X

Hier, je n'avais qu'un secret ; aujourd'hui, j'en ai deux. J'ai pu cacher le premier, mais le second, qui s'est révélé à moi par surprise, suis-je certain de ne le laisser échapper ni par un mot ni dans un regard ? Il est à moi, et je veux le garder comme ma propre vie, hier un fardeau, aujourd'hui presque un enfer.

Elle ne m'aime pas, heureusement, mais, sans mon bref délire de l'an passé, elle aurait pu m'aimer, et tant de souffrances nous auraient été épargnées ! Comment puis-je cesser d'y penser ?

L'aurore a fait place au grand jour. Tout transi de froid, je vais quitter la fenêtre, quand Dame Verte paraît. Ses cheveux sont relevés sous un petit bonnet, sa robe épinglée pour éviter la poussière, et elle porte avec précaution, dans un verre ébréché, un frais bouquet pour ma table. Elle me voit alors et recule. Mais sa rougeur n'efface pas la trace de ses larmes. Je n'ai point été seul à veiller cette nuit.

— J'ignorais que vous étiez descendu, et quelquefois je... viens ranger votre cabinet, le matin.

Voilà donc comment mes papiers ne sont jamais déplacés et mes meubles n'ont pas un grain de poussière.

— Que je ne vous gêne pas, petite Dame Verte !

Elle sort un chiffon et, plus vite que de coutume, dans sa hâte d'avoir fini, elle frotte et essuie. Je la regarde faire. Quand je désirais sa présence, je ne pouvais l'obtenir ; maintenant que je la redoute, elle est là sans que je l'aie demandée.

— Dame Verte, venez ici !

Elle vient très lentement. C'est une originale petite figure avec ses manches relevées jusqu'en haut de ses bras blancs, son bonnet un peu de côté, et le plus joli pied du monde dégagé de sa robe retroussée.

— Dame Verte, aimeriez-vous à faire une absence d'un mois ou deux? Hetty serait contente de vous avoir.

— Souhaitez-vous que je m'en aille, monsieur Dick? Alors j'irai chez Hetty. Mais il n'y a pas si longtemps que vous souhaitiez me garder.

— Petite, je regrette profondément, quand vous m'avez supplié de vous laisser partir, de n'y avoir pas consenti. A présent il est trop tard.

Elle me regarde et pousse un cri en voyant mes yeux égarés.

— Vous êtes malade!...

— Oui,... d'un mal que la mort seule peut guérir. Si vous priez pour moi, Charlise, priez pour que ma peine cesse bientôt.

Avec un sanglot, elle saisit ma main fermée. Sous sa caresse, cette main s'ouvre et laisse tomber une lettre chiffonnée. J'écrase le papier sous mon pied avant qu'elle ait pu le ramasser, mais je vois qu'elle a remarqué l'écriture,... une écriture de femme.

— Vous devez mourir de faim, dit-elle gentiment.

Elle m'apporte mon déjeuner et ne s'attarde pas après l'avoir posé devant moi.

Plus ma souffrance grandit, plus grandit sa douceur.

Chaque jour, elle me semble meilleure. Elle vient parfois près de moi, avec son ouvrage, et mon cœur est alors étreint d'une telle angoisse que ma voix en devient amère.

Plus tard, je comprendrai pourquoi elle se fait si douce et si bonne, pourquoi elle cherche à me prouver que ma dureté ne peut diminuer sa reconnaissante affection. Ces derniers jours sont un adieu. Elle compte ne jamais revenir de son voyage... et, dans une semaine, elle partira.

Toutes nos sœurs ont quitté la ville. Florizelle est à son château, mais elle ira chez Hetty en septembre.

Trois jours avant le départ de Dame Verte, le courrier matinal m'apporte deux lettres aux timbres étrangers. J'ouvre la moins importante: Siva m'informe qu'il revient dans une quinzaine et qu'il ouvrira la chasse chez les Ullathorne, Hetty lui ayant affirmé qu'il y retrouverait Charlise.

Je déchire l'autre enveloppe. C'est ce que je craignais : Ullathorne revient pour recevoir ses invités.

J'ai pensé, écrit-il, que mon exil pouvait finir, maintenant qu'elle épouse Siva. Hetty m'a recommandé de ne pas parler à celui-ci de son mariage. J'espérais autre chose, mais cette nouvelle me rend très heureux. Peut-être consentirez-vous à me juger moins sévèrement ?

La lettre me tombe des mains. Il revient et il trouvera sous son toit Charlise, nullement fiancée à Siva. Il ne faut pas qu'elle parte. Ces lettres arrivent à temps, mais comment la retenir sans rouvrir ces blessures qui ont saigné une fois si douloureusement sous ma main maladroite ?

L'occasion se présente le soir. Je l'appelle et elle vient. Ses yeux ne craignent plus de rencontrer les miens. Une flamme vaillante les éclaire et en efface toute pensée égoïste. Son affection pour moi a pris un caractère de protection qui me fait parfois sourire, pour n'en pas pleurer. Ma mauvaise mine me vaut cette douce sollicitude. Une vraie femme ne peut voir souffrir sans que son cœur s'apitoie.

— Dame Verte, j'ai des nouvelles pour vous. Devinez ?

— Anak revient ? Oh ! je serai si contente de le revoir avant de m'en aller !

— N'y a-t-il pas quelqu'un d'autre... quelqu'un que vous reverriez avec plus de plaisir encore qu'Anak ?

— Non, je ne vois personne...

— Pas même Ullathorne ?

— Il revient ! s'écrie-t-elle, battant des mains. Oh ! que je suis contente ! Hetty sera enchantée !

— Hetty !

Je répète ce nom machinalement, car j'entrevois que j'ai commis une gigantesque erreur.

— La maison sera deux fois plus agréable, s'il est là, continue Charlise gaiement, et peut-être viendrez-vous chasser une semaine, surtout... quand lady Florizelle y séjournera.

— Vous irez là-bas, maintenant qu'il est revênu ?

Il est impossible, impossible que je me sois trompé !

— Pourquoi pas? Nous sommes de vieux amis,... les meilleurs amis du monde, et je serai ravie de le revoir! Son départ m'a fait beaucoup de chagrin. Je n'avais pu comprendre comment tous deux vous étiez brouillés. Vous ne l'étiez pas, à ce qu'il paraît?

— Vous n'avez jamais deviné la raison de son départ, ni pourquoi il ne pouvait rester?

— Jamais. Dites-le-moi. Dites!

Elle me regarde, stupéfaite. La vérité luit enfin à mes yeux, vérité plus terrible que tout ce que j'ai redouté.

— Dame Verte, fais-je, la voix rauque, si ce n'est pas Ullathorne que vous aimez depuis tant d'années, qui donc est-ce?

Elle me fait face avec une fierté offensée, une stupeur sans bornes! Ses joues s'empourprent d'une flamme soudaine.

— Oh! pouviez-vous avoir une telle opinion de lui et de moi!... Le mari d'Hetty!... Comment pouviez-vous me croire capable d'une chose pareille?...

Je ne réponds rien, je suis confondu.

— S'il vous plaît, poursuit-elle, indignée, lui avez-vous dit que j'étais éprise de lui? L'avez-vous renvoyé, de peur que je ne flirte avec lui?

Je garde le même silence.

— Si vous l'avez fait, cela ne signifierait rien, d'ailleurs, car il sait la vérité...

— Quelle est cette vérité?... Je la veux, aujourd'hui ou jamais! Dame Verte, est-ce Anak que vous aimez?

A l'orage succède un arc-en-ciel... La colère disparaît de son visage pour faire place à un sourire de pitié.

— Oh oui,... naturellement,... c'est Anak.

En un clin d'œil, elle a gagné la porte. Mais je l'ai ressaisie,... je l'attire violemment, je scrute sa physionomie avec avidité... J'y lis enfin « la vérité, toute la vérité ». Alors je la laisse aller... et je demeure seul, l'homme le plus pauvre, le plus riche, le plus misérable, auquel ait jamais été prodigué, sans qu'il l'eût sollicité, un merveilleux don d'amour.

XI

Le soir, à mon retour, je trouve la maison plus silencieuse que jamais. Sur ma table il y a une lettre.

Adieu, dit cette lettre, et encore adieu ! Que le Ciel vous protège. Pensez quelquefois à votre petite Dame Verte, et, si elle peut guérir de trop aimer *Anak*, elle le fera.

J'ai souri pour la dernière fois en lisant cette lettre, grâce à vous, ma petite ! Puis l'existence se referme autour de moi, sombre et farouche, maintenant que l'unique rayon en a disparu. O mon ami, envers qui j'ai été si injuste ! Le soir même, avant une insomnie torturée d'amers souvenirs, je lui ai écrit. Trois jours après, je suis seul et désespéré, quand Ullathorne se présente devant moi. La vie n'est pas tout amertume, puisqu'elle vous réserve de pareils serremments de mains. Et je me dis un instant qu'il n'y a pas d'amour comparable à une telle amitié. Nous causons très avant dans la nuit, et j'apprends enfin comment, plutôt que de trahir le secret de Charlise, dont un hasard l'avait rendu possesseur, il a accepté de passer à mes yeux pour coupable d'avoir cherché à se faire aimer d'elle.

— Et vous ne craignez pas que, à vivre sans cesse en sa société, vous ne lui laissiez voir vos sentiments pour elle ? demandé-je.

— Je suis parti avec la ferme résolution de vaincre cette folie, et, grâce à Dieu, j'y suis parvenu. Hetty et moi, nous allons tourner une page nouvelle de notre existence, et cette enfant ne soupçonnera jamais rien. Je ne vous demande pas de venir nous voir, cher ami ?

Je secoue la tête ! Et me voici de nouveau seul en face de mon travail. Je m'y plonge passionnément, enviant le laboureur dont la besogne épuisante, pendant le jour, lui vaut la nuit un repos que je ne connais plus désormais.

Rose de Mai fait un séjour en Devonshire ; les jumeaux sont en vacances d'été. La maison, chaque soir, est muette comme un tombeau.

— Vous vous tuez, mon camarade, et c'est trop tôt, me dit Gilly que je rencontre un jour. Attendez que vous vous soyez rongé le cœur pendant vingt ans, sans gagner de quoi vous acheter du pain et du fromage.

— Le travail n'a jamais tué personne, Gilly.

— Mais le chagrin en massacre par milliers.

A part moi, j'ajoute :

— Et l'alcoolisme, des millions !

John James arrive un jour, à mon hôpital, sans s'être annoncé.

— Reposez-vous, Dick, fait-il, après m'avoir regardé ; on ne jouit plus de ses succès quand on est mort.

Durant ces semaines-là, je me pose sans cesse l'éternelle question : « La vie vaut-elle d'être vécue ? »

Une nuit, m'éveillant d'un fugitif sommeil, le premier qui m'ait visité depuis longtemps, la faille de mon existence m'apparaît avec une telle force que j'en suis aveuglé. Je vois mes actes, non tels qu'ils me sont apparus, mais tels qu'ils furent. Je me vois enfant, adolescent, jeune homme, conduit par ce maudit orgueil qui a causé mon final naufrage. Je me vois, suivant ma route avec une assurance obstinée, jusqu'au jour où, assailli par une tentation dont j'avais dédaigné de me préserver, j'ai été vaincu. C'est l'orgueil, toujours l'orgueil, qui m'a empêché de reconnaître mes faiblesses et m'a perdu. Je vois ce qu'eût été ma vie, si j'avais pris garde aux faux pas, si je m'étais bien jugé moi-même. Je me suis cru supérieur à tous ceux qui m'entouraient ; j'ai témoigné envers Ullathorne d'une sévérité qui me semble grotesque, sous ce jour nouveau. J'ai été pour Dame Verte d'une dureté qui aurait dû changer en haine son affection pour moi. Je vois tout cela, et la punition contre laquelle je me suis révolté si furieusement m'apparaît une juste et naturelle conséquence de mes fautes.

Nul ne me trouvera plus ni orgueilleux ni sévère. Et si je recouvre l'estime de moi-même, ce ne sera pas au prix d'un sacrifice imposé à autrui.

Lorsque enfin je m'éveille d'un sommeil calme et profond que je ne connais plus depuis mon enfance, le soleil de midi inonde ma chambre, et

sous la porte, on a glissé une lettre. Elle est cachetée de noir, et elle vient de France.

Le lendemain, je suis à Paris.

XII

Mon mari me dit que tu parais affreusement malade. Je te conseille de venir passer un mois ici, chasser un peu, arranger tes affaires avec Florizelle et te décider à abandonner, une bonne fois, ta prétendue profession. Je n'attends Florizelle que dans dix jours, mais viens quand cela te plaira. A propos, Siva est là. Charlise et lui ne se quittent guère, mais ils n'annoncent encore rien de définitif.

Cette lettre d'Hetty m'attendait avec une douzaine d'autres à mon retour ; je n'y ai pas répondu.

— Ah ! s'est écriée Ariel, en m'ouvrant la porte, y a-t-il quelqu'un de mort dans la famille, Monsieur ?

Elle désignait mes gants noirs et le crêpe de mon chapeau. J'avais oublié que ces signes de deuil provoqueraient des questions.

— Un ami ! ai-je dit brièvement.

Mais ces mots résonnent comme un mensonge à mes propres oreilles, car l'être dont je porte le deuil extérieur m'était plus et moins qu'un ami. Et au dedans de moi ? Quand un homme échappe à une indicible torture, il ne sent pas tout d'abord sa joie, mais surtout la détente. Durant ces premiers jours, je ne pense à rien. J'ai seulement conscience que l'erreur qui devait paralyser ma vie jusqu'au bout a été effacée par la main de la mort et que je suis libre ! Je n'ose pas la saisir, cette liberté, je n'ose pas exulter en y pensant. J'étends la main pour l'effleurer, tout tremblant ; je détourne les yeux, de peur que son éclat ne m'éblouisse. Au bout d'une semaine, cet engourdissement laisse renaître en moi les craintes et les espoirs communs à tous les hommes.

La lettre d'Hetty me rappelle au devoir d'y répondre. En la relisant, j'éprouve un choc douloureux en pensant que je suis libre, ... libre d'épouser Florizelle. Elle doit m'attendre, ... chaque jour elle m'attend ! Cependant, j'écarte cette idée,

pendant une semaine encore. Après tant d'années, que signifient quelques jours de plus? Je n'ai pas assez goûté la joie de la liberté pour me charger même de douces chaînes. Et mon lâche cœur se tourne vers ce bonheur impossible, dont, pour m'emparer, il faudrait être sans scrupules, sans honneur.

J'ai perdu le droit d'être heureux. Charlise oubliera vite, et un autre, sans doute, lui donnera plus de bonheur qu'elle n'en goûterait avec moi. Un vague espoir flotte peut-être entre mon acceptation de l'inévitable et ma renonciation à ce bien auquel toute mon âme aspire.

Il nous est aussi naturel de nous mentir à nous-mêmes qu'aux autres. Je pars, n'ayant dans l'esprit qu'un seul dessein avoué... Quant à l'espoir secret qui se cache derrière, je n'en ai pas activement conscience.

— Tu arrives trop tard, me dit Hetty, en m'accueillant. Florizelle est partie hier. Nous n'espérons plus ta visite.

— Les chasses ne sont pas finies, ajoute Ullathorne.

Et il m'entraîne dans son fumoir. Il met les mains sur mes épaules et me regarde bien en face.

— Dick! vous êtes libre?

— Grâce à Dieu, oui! Florizelle m'attendait?

— Je le crois; mais ne vous hâtez pas trop; mieux vaut l'étonner par ces délais que de commettre une seconde erreur.

— Ullathorne, quand il y a une question d'honneur?...

— Peut-être a-t-elle ses idées sur l'honneur, elle aussi. Dick, j'entrevois pour vous des perspectives heureuses.

— Est-ce que Siva et Charlise sont d'accord? dis-je à mon tour, embrassant du regard, par la fenêtre, l'étendue des bois sans limite.

— Oui,... d'accord sur leur désaccord. Il part demain... et fait, je crois, aujourd'hui, une dernière tentative. Regardez-les venir.

Je recule, car le couple s'avance lentement en face de nous. Siva parle avec véhémence. Charlise balance son chapeau au bout d'un ruban. Sa figure

est empourprée, ses yeux charmants sont voilés. Leurs paroles viennent jusqu'à nos oreilles.

— Je vous assure, Charlise, qu'il le désire. Il n'y a rien sur terre que Dick désire autant.

— Et vous me croyez capable de vous épouser parce qu'un autre le désire? s'écrie-t-elle violemment.

Même à cette distance, je la vois pâlir.

— Quand je me marierai, ce qui n'arrivera jamais, ce sera pour me faire plaisir à moi-même.

— Oh! Charlise, vous êtes Irlandaise, et les Irlandais changent souvent d'avis!

Elle lève les yeux, m'aperçoit, et je suis ébloui par la joie dont ses yeux rayonnent.

— Monsieur Dick!

— Dame Verte!

Nous ne voyons plus que nous deux; les spectateurs sont oubliés! C'est seulement quand je me retourne vers Siva que je me rends compte de l'élan par lequel je me suis laissé emporter, devant ce cri, ce regard! Siva semble s'éveiller d'un rêve.

— Que faites-vous ici? ordonne Hetty, qui fond sur nous. Venez dans le salon, tous tant que vous êtes, et montrez-vous aimables, pendant la demi-heure qui reste avant qu'on s'habille pour dîner.

Mais trois d'entre nous obéissent seuls à cette injonction. Siva a disparu et ne revient qu'à la dernière minute, quand, le dîner annoncé, la dame qui lui est échue se préparait à se rendre à table sans lui.

XIII

J'ai laissé les danseurs à leurs ébats — huit couples en tout, — et je suis sorti sur la terrasse pour réfléchir. Par la porte-fenêtre, j'aperçois Dame Verte, dans son fourreau de soie blanche brodé d'or, avancer, reculer en face d'Ullathorne, son cavalier, tandis que Siva, la suivant d'un œil farouche, néglige de causer avec sa danseuse.

Hetty devient forte, et, par hygiène, danse tous les soirs une heure avant de s'aller coucher, poursuivant les paresseux qui se réfugient dans le billard ou les endormis qui étouffent des bâille-

ments dans le salon. La danse finie, un ou deux couples s'approchent de la terrasse, mais l'air est glacé, tout est sombre au dehors, sauf dans le rayon de la porte-fenêtre. Ils se retirent et je suis laissé à ma solitude.

Il est à peine dix heures. Je vois Hetty s'efforcer de ramener la gaiété sur les traits de Siva. Il la prend par la taille, tous deux valsent ensemble ; elle lui parle incessamment, et son visage s'éclaire. Une forme svelte traverse la ligne qui sépare l'espace clair de l'espace obscur. J'oublie que Charlise ne peut me voir, et je me demande quelle impulsion l'amène volontairement vers moi.

Elle s'assied à peu de distance ; mais avant que j'aie maîtrisé certaine lutte violente au dedans de moi, Siva apparaît, et avant que je puisse les avertir de ma présence, il s'est lancé dans une véhémence objurgation.

— Charlise, je ne puis vous voir, mais je sais que vous êtes là. Vous m'entendez pour la dernière fois, et si votre réponse est la même,... alors je partirai. Mais un jour, vous le regretterez, car je vous aime, Charlise, et mieux vaut vous contenter de cet amour qui vous est acquis que de vous ronger le cœur en attendant celui que vous n'obtiendrez jamais.

— Je vous suis reconnaissante,... mais je ne veux pas vous épouser, voilà tout, dit-elle doucement.

— Charlise, je sais maintenant votre secret. Dick ne vous aime pas, il appartient tout entier à lady Florizelle qu'il croyait trouver ici. Savez-vous qu'il va la rejoindre demain ?

— Je le sais.

— Il l'a toujours aimée, il serait son mari depuis longtemps, sans un imbroglio dans lequel il s'est laissé compromettre à l'étranger. Je suppose que c'est fini, car il est venu avec l'intention formelle de la demander en mariage.

— Pourquoi me dire tout cela ? s'écrie Charlise. Je l'ai depuis longtemps su ou deviné, et cela ne regarde ni vous... ni moi.

— Ni vous ? Ne l'aimez-vous pas ? Osez-vous nier que vous l'aimez ?

— Non, car ce n'est point un déshonneur. Il n'en sait rien, continue-t-elle avec un sanglot dans la voix, mais s'il le savait, son cœur est trop

noble pour me mépriser à cause de cela.

— Et que ferez-vous? Vous résignerez-vous à être témoin de leur bonheur? Vous faites partie de la famille, vous les rencontrerez à chaque pas. Il vous sera impossible d'oublier.

— Je ne verrai pas leur bonheur, fait-elle à voix très basse. Quand je partirai d'ici...

— Que pensez-vous donc faire? Fuir tous ceux qui vous aiment, vous lancer seule dans le monde, est-ce là votre projet?

— Non. Je vais chez une vieille dame à qui je tiendrai compagnie et qui prendra soin de moi. C'est un grand secret, et si vous me trahissez, je ne vous reparlerai de ma vie.

— Mais vous me direz l'endroit où vous allez?

— Oh! lord Siva, répond Charlise, riant malgré elle, que penserait la vieille dame?

— Elle vous conseillerait de m'épouser. Quand vous aurez été un an ma femme, vous m'aimez autant que vous aimez Dick.

— Ce serait une expérience risquée. Je ne crois point que je la tente!

— Je ne perds pas l'espoir. Vous vous fatiguerez de cette vie, et je saurai vous découvrir, n'ayez pas peur! n'importe où vous vous cachez.

— Siva! appelle au loin la voix d'Ullathorne.

— Je viens! Demain, Charlise, je resterai pour voir ce que vous ferez! Vous ne pouvez aller chez cette vieille dame sans escorte, voyons!

Elle accompagne son départ d'un éclat de rire qui se change vite en un flot de larmes.

— Oh! murmure-t-elle, mon amour ne sera-t-il jamais pour moi qu'une source d'humiliation?

— Dame Verte!

Elle tressaille, frémit, étend instinctivement la main pour explorer l'obscurité. Je fais cette main prisonnière, et j'attire Charlise vers moi.

— Dame Verte, j'ai une histoire à vous raconter. Restez cinq minutes pour l'entendre.

Cet appel m'a été arraché par sa navrante confusion. Je voulais m'éloigner sans que la vérité fût dite, mais cette vérité qui brûle mon cœur et mes lèvres ne veut pas se laisser étouffer par mes scrupules. Je continue, sans hésiter :

— Mon enfant, l'histoire sera courte, mais quand vous l'aurez entendue, vous n'aurez plus

honte de votre amour, sauf de l'avoir donné à quelqu'un qui ne le mérite pas. C'est une histoire très vieille, sans grandes variantes, celle de bien des hommes orgueilleux, ignorants et fous. Celui dont je parle avait commencé la vie avec beaucoup de foi, d'espérance, avec une honorable ambition, qui, difficile à réaliser, n'était pas hors de sa portée. Mais, regardant toujours en avant, jamais au dedans de lui, en proie à un maudit orgueil qui le rendait infailible à ses propres yeux, il ne savait rien de son intime nature. Le jour où il fut assailli par une tentation qu'il avait défiée, il succomba et se sentit déchu à jamais de sa propre estime. Vous ne comprendrez pas cette partie de mon histoire, Dieu veuille que vous ne la compreniez jamais. Cet homme s'éprit d'une femme indigne qui n'avait pour elle que sa grande beauté, ... cette beauté qu'il avait dédaignée chez d'autres ! une femme qui, éveillant tous ses mauvais instincts, détruisit pour un temps ce qu'il y avait en lui de meilleur, et en fit un autre homme, un insensé qui, dans un bref moment de délire, commit la suprême, l'irréparable folie de l'épouser.

Le réveil fut aussi rude que la chute avait été prompte. Sa passion d'un jour fut promptement éteinte, dès qu'il la connut mieux. Elle-même lui déclara que, s'il regrettait déjà l'erreur de cette fatale union, elle aussi avait été dupe d'une illusion quand elle s'était efforcée de le prendre à ses pièges. Certaines de ses paroles avaient en effet paru singulières à celui qui n'était encore que son fiancé. Une semaine après leur mariage, elle le somma en plaisantant de finir cette comédie et de la mettre en possession du titre et de la fortune auxquels elle avait droit. Il la crut folle, mais il découvrit tout à coup, en s'expliquant avec elle, que son jeune compagnon de voyage s'était amusé à faire croire à elle et à sa mère qu'il était le précepteur, mais que le véritable lord avait exigé, par excentricité, de passer pour tel et d'échanger leurs personnalités. Avant que l'étourdi eût pu déromper les deux femmes et empêcher les graves conséquences de cette plaisanterie, il avait été rappelé en Angleterre par la mort de son père, et il ignorait tout à fait le mariage de son ami. Celui-ci jugea la découverte de peu d'importance,

comparée au sentiment qu'il éprouvait de sa propre dégradation. La fureur de sa femme, en se voyant liée à quelqu'un incapable de lui offrir le luxe, les richesses, la situation brillante qu'elle avait escomptés, sa rage d'avoir cédé à si bas prix sa splendide beauté, le laissèrent indifférent. Toutes les voix du dehors étaient pour lui étouffées par celle de sa conscience qui le condamnait. Il se méprisait trop lui-même pour garder un reste de mépris à lui jeter au visage. S'il avait été riche, elle aurait peut-être fini par l'aimer à sa manière. Comme il était pauvre, elle le prit en haine. Elle ne fit donc aucune objection quand il lui proposa d'assurer son existence et celle de sa mère, si elle consentait à ce qu'ils vécussent séparés. Il la laissa, ne sachant rien de lui que son nom et l'adresse de son banquier chez qui elle pourrait lui écrire, si c'était indispensable.

« Avant ce lamentable épisode, il y avait eu dans la vie de cet homme une autre influence féminine : celle d'une amitié sage et forte, qui ressemblait presque à de l'amour. L'infortuné se tourna vers elle, comme vers la pure lumière d'un monde supérieur. Cette atmosphère limpide le remit peu à peu en possession de lui-même et écarta le cauchemar du passé. Sachant toute son histoire, car il n'avait pas de secrets pour elle, cette amie le calma, le reconforta, et mit sa joie à le réhabiliter dans sa propre estime. »

— Que Dieu la récompense ! Elle a été noble et grande ! s'écrie Dame Verte, étreignant ma main.

— Cet homme se dit alors : « Si jamais la destinée me délivre d'un joug maudit, j'irai vers la consolatrice pure et fidèle. En lui vouant ma vie entière, je tâcherai de lui rendre une faible part de ce qu'elle a fait pour moi ! » Car jusqu'où ne serait-il pas tombé, voyant son avenir détruit, sa fierté anéantie, si cette créature vaillante ne lui avait prêté son appui ? Lorsqu'il la quitta, fortifié, encouragé à recommencer vaillamment la bataille de la vie, tant de bonté, tant de noblesse n'avaient cependant pas fait sur son cœur une impression assez vive pour que des yeux d'enfant ne pussent l'effacer.

« Ce cœur, en réalité, n'avait encore jamais appartenu à personne, quoique le mal et le bien qui

se partageaient la nature de cet homme l'eussent dominé tour à tour. Un nouveau sentiment s'y glissa sans qu'il en sût le vrai nom, et il s'aperçut trop tard qu'il aimait, avec tout son être, une jeune fille dont le séparaient tant d'invincibles obstacles. Epreuve plus terrible encore, il découvrit, au moment de l'éloigner de lui, que cette enfant avait toujours été sienne. Que faire de ce don précieux qu'il ne pouvait accepter? Au moment où cette joie et ce désespoir se combattaient en lui, il reçut une nouvelle dont il crut devenir fou : Sa femme venait de mourir; il était libre! Libre d'aller vers l'enfant qui l'aimait? Non,... l'honneur et la reconnaissance lui désignaient l'amie qui avait été son bon ange, l'avait sauvé de lui-même et l'attendait. Dites-moi, Dame Verte, peut-il agir autrement? Peut-il se montrer assez ingrat pour la délaisser, après tout ce qu'il lui doit?»

— Non! s'écrie spontanément Charlise. Son honneur l'y oblige! Il serait indigne de l'autre, s'il lui sacrifiait celle qui l'a si noblement soutenu, et je crois,... oui, je crois qu'il finira par être heureux avec une femme semblable et... par oublier la seconde.

— Mon histoire est finie! Mon enfant, croyez-vous que celle-ci oubliera?

— Jamais!

Charlise s'est levée. Elle est si près de moi que je respire le parfum des roses attachées à sa ceinture. Une folie me saisit, je l'enveloppe de mes bras, j'attire vers le mien ce petit visage humide de larmes.

— Embrassez-moi, Dame Verte, mon amour, la première et la dernière fois.

Avec un sanglot, elle jette ses bras autour de mon cou, ses lèvres m'effleurent. Puis elle s'arrache de mes bras et je reste seul.

XIV

Je n'ai pas averti Florizelle de mon arrivée. Quand j'atteins son château, après avoir traversé à pied l'immense parc qui l'entoure, car j'avais besoin de réfléchir, je ne la trouve pas.

— Sa Seigneurie doit être dans le parterre, dit le maître d'hôtel.

Et je vais l'y chercher.

Qu'elles sont belles, qu'elles sont vastes, ces solitudes que je parcours pour rejoindre Florizelle. Notre Sieviking n'est rien, comparé à ce magnifique domaine, et, sous ces arbres géants, on a presque la sensation d'infini, de liberté qu'on éprouve près de la mer sans bornes. Un hasard me met en face de Florizelle, assise sous un de ces arbres, et mes pas ne faisant aucun bruit sur le gazon, j'ai le temps d'observer son air lassé, sa pâleur et les regards indifférents avec lesquels elle contemple ces terres dont elle est la souveraine.

Ma vie ne sera donc pas tout à fait manquée si je peux donner quelque bonheur à un être humain ! Ma misère s'atténue en voyant ses joues se colorer quand elle m'aperçoit.

— Dick ! s'écrie-t-elle en se levant.

Ma figure lui disant pourquoi je suis venu, elle devient encore plus pâle qu'avant et m'accable de questions sur toute ma famille que j'ai quittée le matin. Mais j'écarte ces questions, voulant en finir avec des retours en arrière qui me brûlent de fièvre. Prenant sa main dans la mienne, je formule ma demande sous la forme la plus simple.

— Florizelle, voulez-vous être ma femme ?

— Non, ... Dick, ... jamais !

Je la contemple un instant, tout étourdi. Je ne lis, sur ce visage énergique, qu'une abnégation plus forte même que l'amour.

— Oh ! Dick, fait-elle, les lèvres tremblantes, aviez-vous assez triste opinion de moi pour croire que j'allais dire oui ?

— Je me serais efforcé de vous rendre heureuse, Florizelle, avec toute mon âme et tout mon cœur. Êtes-vous sûre que je n'aurais pas réussi ?

— Et, quand je ne vous ai donné nul motif de penser à moi autrement qu'avec affection, pouvez-vous croire que je m'abaisserais jusqu'à devenir un objet d'efforts et de sacrifices, le seul obstacle entre votre bonheur et vous ? Je vous aime trop, j'apprécie trop votre amitié pour cela.

— Florizelle, qu'y a-t-il chez un malheureux tel que moi pour mériter de votre part un pareil sentiment, dont je me sens indigne ?

— Dick, ne me louez pas trop, car je n'ai pas triomphé de moi-même sans défaillances. J'ai été jalouse de votre petite Dame Verte, je l'ai haïe. Lorsque vous m'avez écrit la mort de votre femme et que j'ai su le bonheur réservé à cette enfant, si vous m'aviez vue, Dick, vous ne diriez plus que je suis bonne.

Elle a caché son visage dans ses mains.

— Vous serez toujours pour moi la meilleure, la plus noble des amies ! fais-je, oubliant que la veille, si au lieu de me dire : « Allez ! » Dame Verte m'avait dit : « Restez ! » j'aurais peut-être manqué à l'honneur, pour lui obéir.

Nous marchons vers le château ; Florizelle s'arrête, le rire et les larmes se confondent dans ses yeux clairs.

— Oh ! Dick, que diront Belle et Hetty ? Pauvre petite Charlise ! elle aura, je le crains, maille à partir avec vos sœurs quand vous irez la leur réclamer !

— Je n'irai pas, ... pas encore, Florizelle. Pouvez-vous supposer que j'en sois capable ?

— Je crois que vous aurez bientôt faim de revoir ces jolis yeux bruns... Ne lui vantez pas trop mes vertus, ou elle me détestera, et je veux que nous soyons amies. Sans cela, je ne vous verrais plus. Or, je n'entends sacrifier notre amitié à qui que ce soit.

— Vous ne connaissez pas Charlise. Quand elle vous devra son bonheur, pourra-t-elle s'empêcher de vous aimer ?

— Je n'en demande pas tant. Pardonnez-moi, mais vous n'entendez rien aux femmes ! Charlise et moi, nous ne nous aimerons jamais, mais nous pourrions vivre en bons termes tout de même. Dick, êtes-vous sûr que votre femme est bien morte ? L'avez-vous revue ?

— Non, elle était enterrée quand je suis arrivé à Paris. J'ai vu le médecin et j'ai l'acte de décès.

— Et la mère ?

— Elle m'a fait pitié, ... elle semblait abrutie par son chagrin !

Nous sommes à la grille du château, au-dessus de laquelle l'écusson des Fitzalan dresse son dragon. Je m'arrête pour prendre congé de la dernière descendante de cette antique race.

— Vous retournez ce soir chez les Ullathorne? demande-t-elle, rougissant.

— Non, je couche à l'auberge du village. Demain...

— Demain, venez dîner ici... Me le promettez-vous?

— Ne puis-je venir le matin?

— Non, je vous offre une journée de chasse. Je vous enverrai le garde en chef, dès qu'il fera jour.

— Mais je n'ai pas touché à un fusil depuis des années, dis-je, étonné de cet ordre impérieux.

— Adieu, fait-elle, me tendant la main, je dîne à huit heures. Mais, s'il vous plaît d'arriver à sept,... à moins que vous ne vous soyez tiré à vous-même un coup de fusil, au lieu de tirer sur mes perdreaux, vous êtes libre.

Le lendemain soir, le maître d'hôtel, en prenant mon chapeau, me dit :

— Lady Florizelle présente ses compliments à Monsieur ; elle regrette de ne pas le recevoir avant dîner, mais elle est fort occupée. Monsieur veut-il attendre dans le salon blanc?...

Je le suis à travers une demi-douzaine de pièces, songeant à l'isolement de la pauvre Florizelle, au milieu de ces splendeurs. Je me trouve enfin dans un salon plus petit où il me laisse.

Mais il y a quelqu'un assis sur un grand fauteuil, près de la fenêtre. J'aperçois le sommet d'une tête brune qui me fait songer à Dame Verte. J'avance, la personne se retourne... C'est elle, la bien-aimée!... Un instant, et son cœur bat contre le mien!... Pour la joie et pour l'épreuve, ma petite Dame Verte est enfin mienne!

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; francø : 8 fr. 75.

- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour *lingerie, draps, taies, serviettes, etc.*

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AUBRE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).
TRICOT et CROCHET (Album n° 5).
TRICOT et CROCHET (Album n° 6).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

PREMIÈRES BRODERIES, nombreux ouvrages faciles à exécuter. L'album de 64 pages : 3 fr. 75 ; franco : 4 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection "STELLA"

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

